

C. VAUTEL

L'EUROPE DU NORD



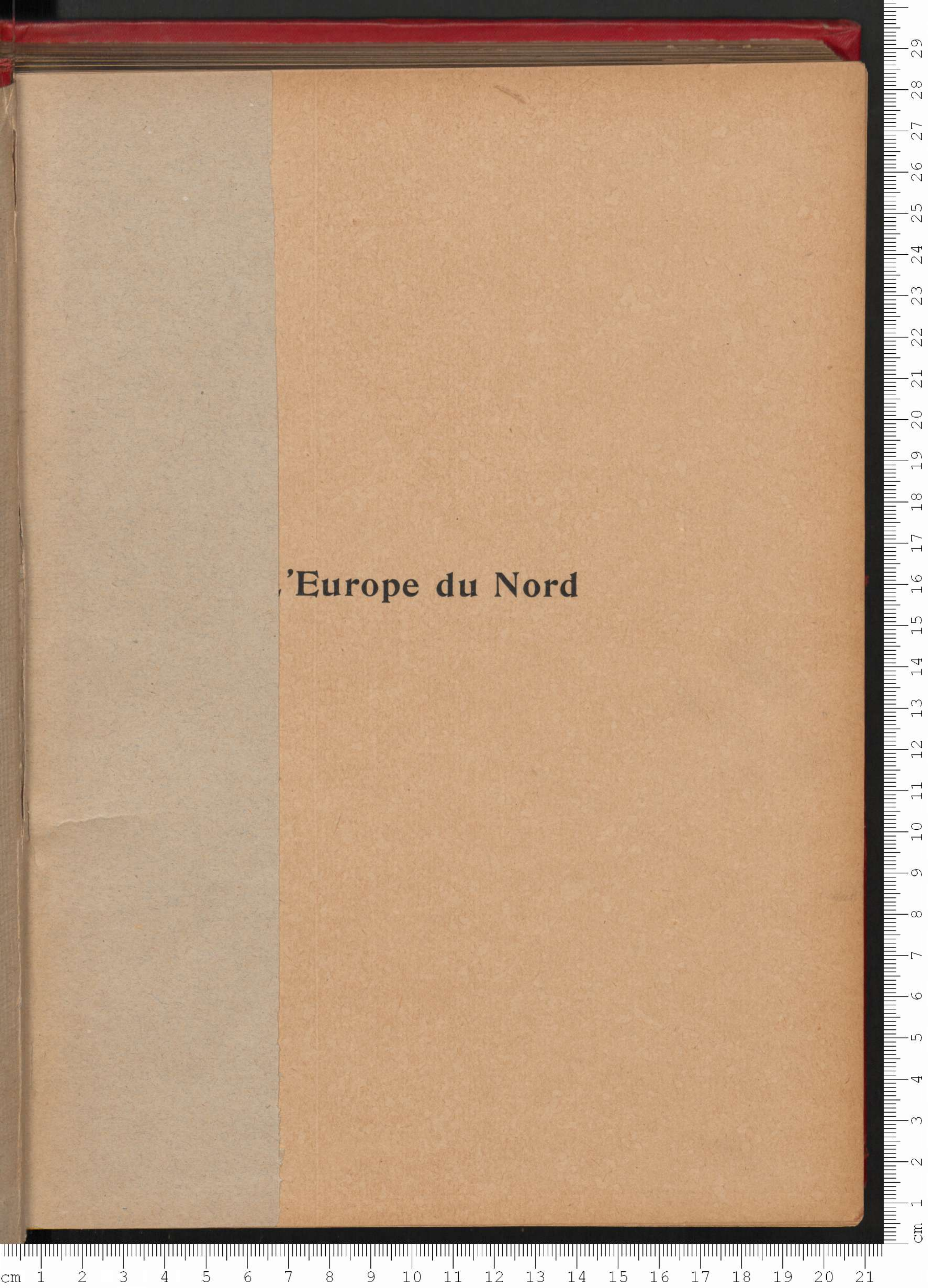
Sté Ame Fse du LIVRE_Rel.



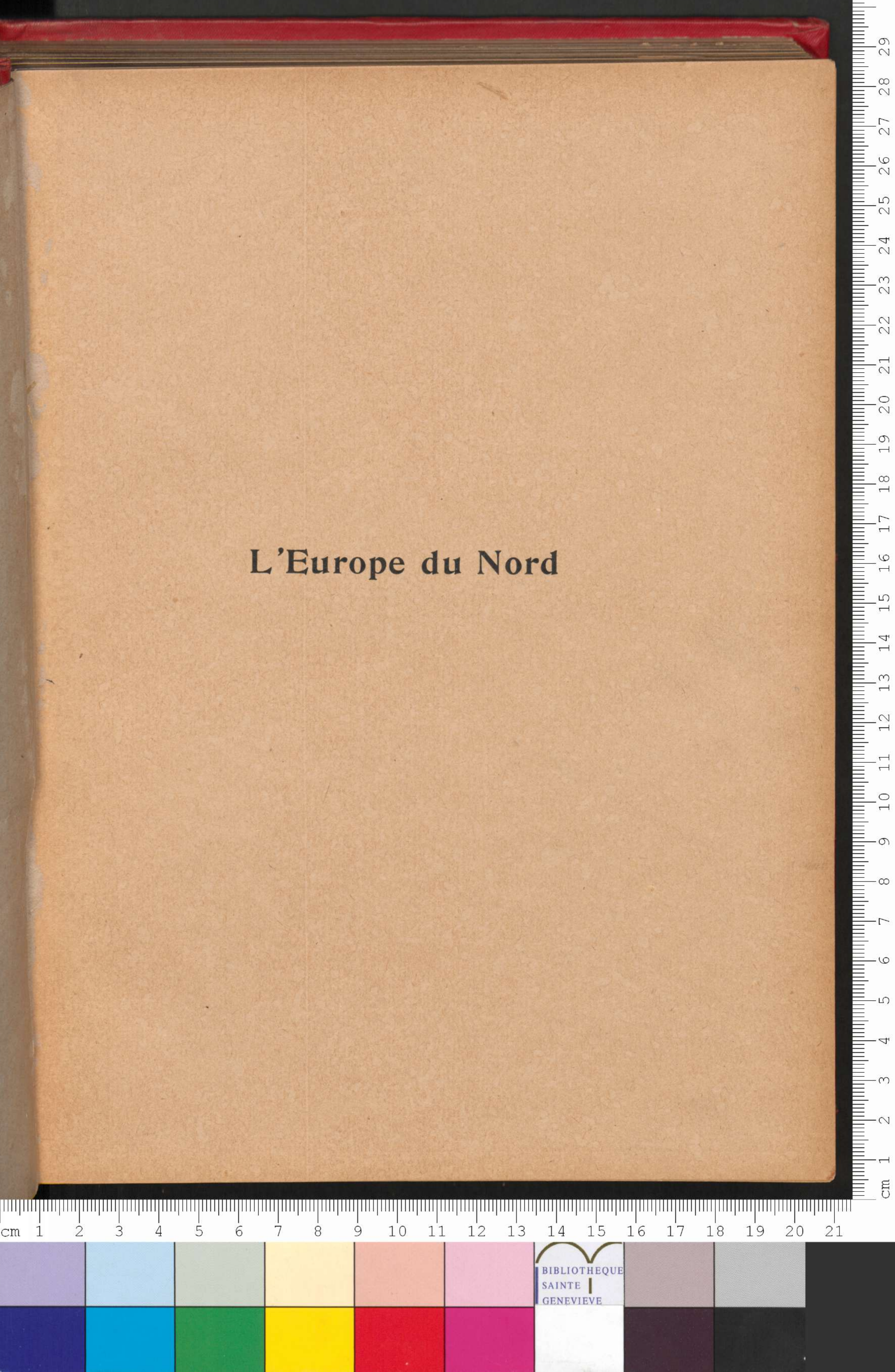
CLÉMENT VAUTEL

L'EUROPE DU NORD

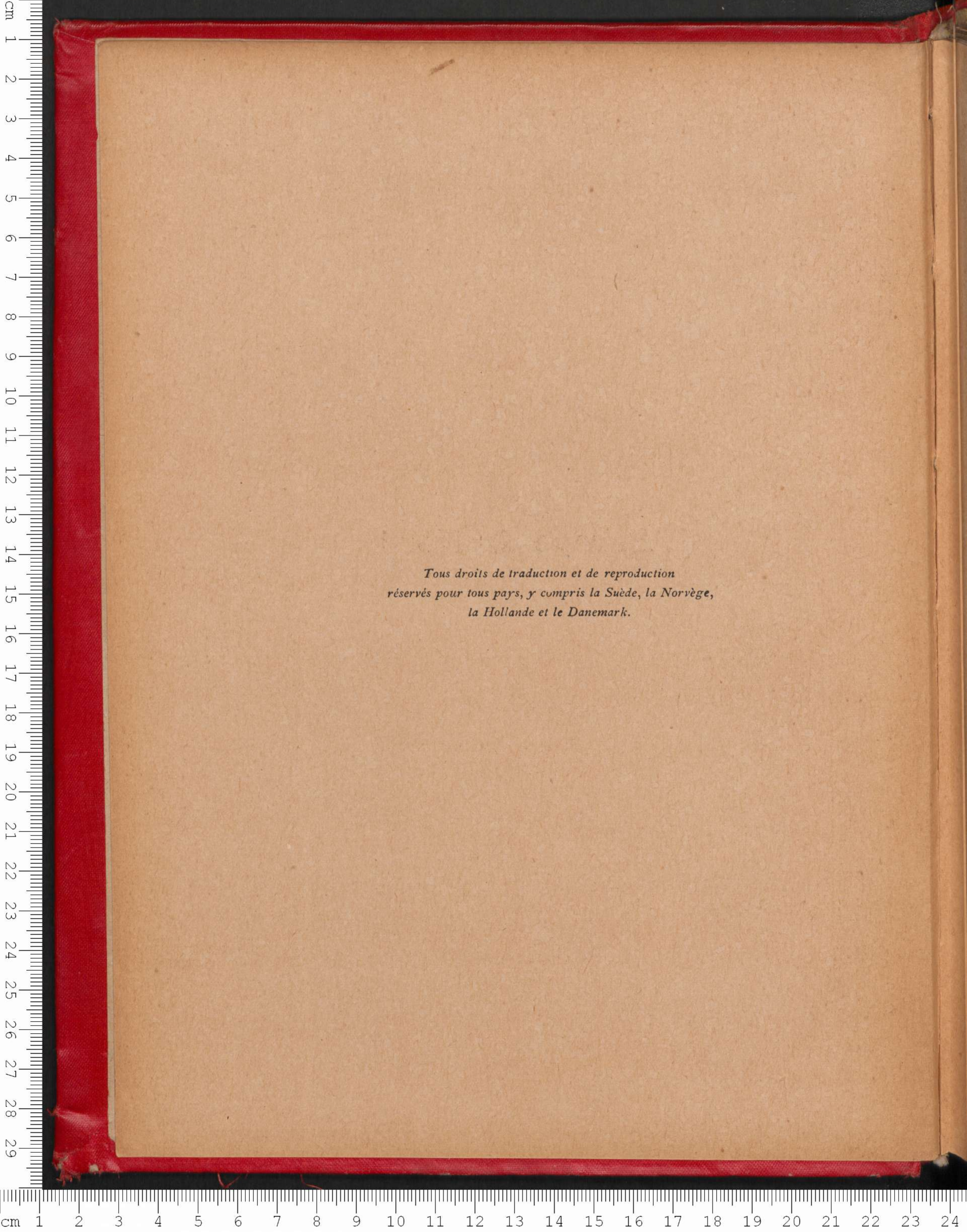
LIBRAIRIE G. DECOMBEJEAN
PARIS



L’Europe du Nord



L'Europe du Nord



CLÉMENT VAUTEL

***

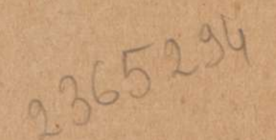


L'Europe du Nord

SUÈDE, DANEMARK, HOLLANDE, ANGLETERRE & BELGIQUE



PARIS
Librairie GASTON DECOMBEJEAN
4, RUE HONORÉ-CHEVALIER, 4



PRÉFACE

« C'est du Nord que nous vient la lumière. » Cette locution, devenue proverbiale, n'exprime pas une vérité absolue. Fort heureusement pour nous, les pays septentrionaux n'empêchent pas que la France soit encore, au point de vue scientifique, littéraire, artistique, un des principaux centres de rayonnement.

Cependant tout aveuglement produit par une ridicule vanité nationale doit être évité. Reconnaissons donc que les peuples du Nord sont en train de réaliser des progrès immenses, alors que les nations méridionales, évidemment fatiguées, se laissent rejoindre et souvent dépasser.

Je n'ai pas l'envie d'examiner ici les raisons qui ont causé, là, cette vitalité puissante, ici, cette déchéance. Ce sont des questions graves et compliquées. Contentons-nous de faire connaissance avec ces pays qui pour être si près de nous, n'en sont pas moins ignorés de la plupart des Français.

Beaucoup de nos compatriotes sont allés en Espagne, en Italie, surtout en Suisse. Mais que de Parisiens aisés, libres, nullement casaniers, n'ont jamais été à Bruxelles, ville charmante située à moins de cinq heures de Paris, à Londres, située à sept heures de la gare Saint-Lazare ou de la gare du Nord, Londres qui est la plus grande ville du monde, une des cités qui font l'orgueil de notre civilisation!

La Hollande est inconnue des Français, et cependant sa

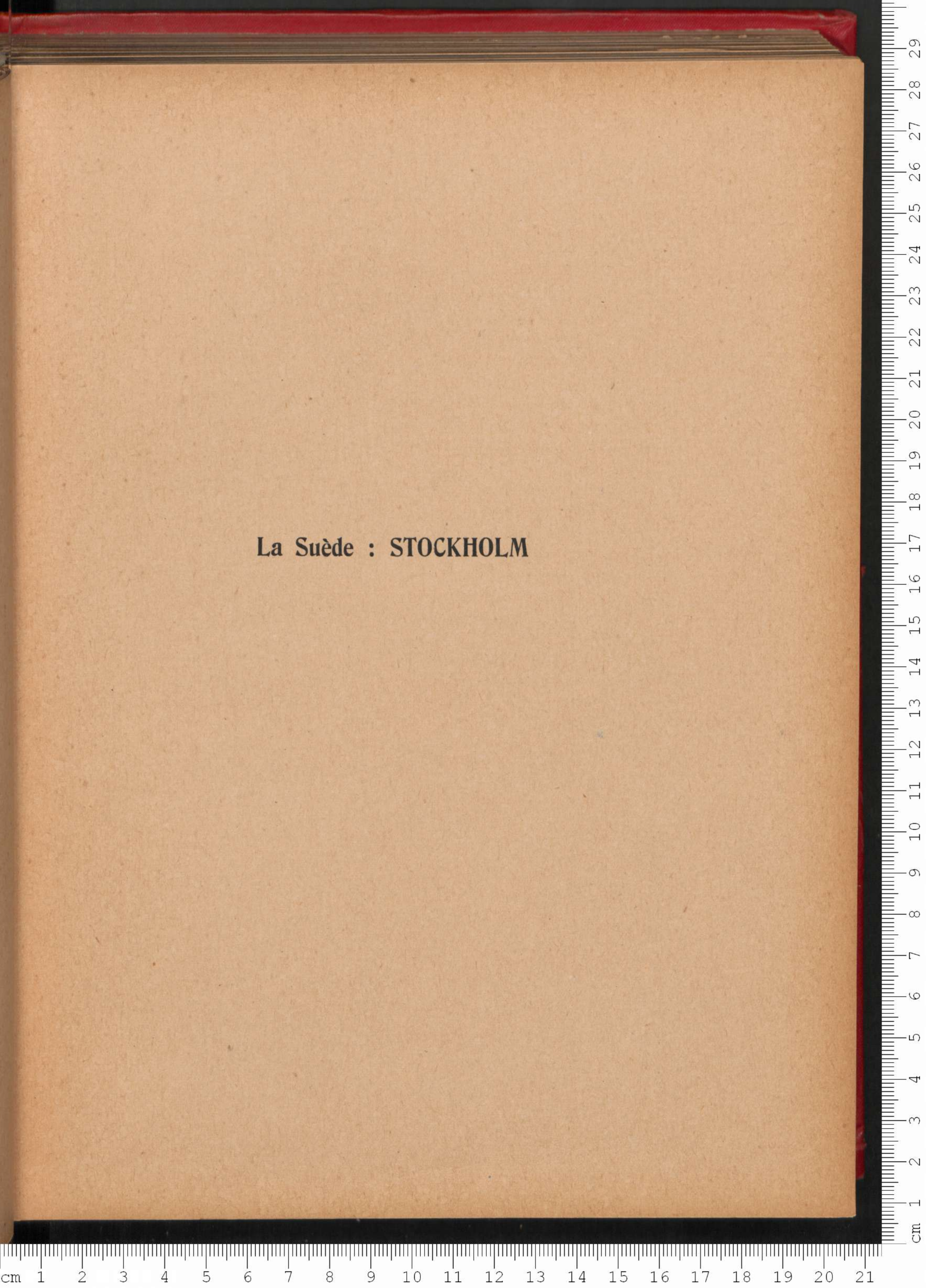
frontière méridionale est plus proche de Paris que Lyon. Le pays de Wilhelmine est riche en curiosités de toutes sortes. Encore qu'il soit très moderne, on y trouve tout le pittoresque, tout l'imprévu aimé des voyageurs.

Il faut dire à notre excuse que, sauf la Belgique et l'Angleterre, les autres pays que nous allons « découvrir », la Hollande, la Suède, le Danemark sont presque systématiquement ignorés par les organisateurs de voyages d'agrément. L'excursionniste qui veut aller en Égypte peut choisir entre une douzaine de combinaisons. Mais s'il prétend visiter la Frise ou la Gueldre, les agences de voyage ne peuvent lui soumettre aucun itinéraire.

Reconnaissons cependant qu'à ce point de vue quelques progrès ont été récemment accomplis.

Quoi qu'il en soit et au risque de passer, pour des originaux, nous allons prendre la direction du Nord. Et ne croyez pas que ces pays septentrionaux soient tristes le moins du monde... Vous verrez quelle mine souriante ils ont, les petites maisons à toit rose de Belgique, les vieilles demeures à pignon de Hollande, les hôtels peints en couleurs vives du bon pays scandinave; et il n'est pas jusqu'à l'immense Londres que vous n'aimerez avec ses jardins aux arbres séculaires, aux pelouses d'un vert velouté... Sans compter que les gens du Nord sont d'un naturel cordial et franc et qu'ils observent de bon cœur les lois de l'hospitalité.

C. V.



La Suède : STOCKHOLM



STOCKHOLM. — VUE PRISE DU HAUT DU QUARTIER SUD.

La Suède : *Stockholm*

Un de mes petits amis auquel je demandais ce qu'il savait de la Suède, me répondit :

— La Suède nous fournit des allumettes et des gants.

En réalité, ni les allumettes suédoises, ni les gants de Suède ne nous viennent de ce pays scandinave et, vraiment le royaume du roi Oscar mérite mieux que cette phrase laconique.

La Suède aime la France et les Français : son roi est un descendant de Bernadotte, ce général de la République et de l'Empire qui a fait graver sur son tombeau de Stockholm cette inscription si simple et si émouvante : « Soldat et sous-officier pendant onze ans dans l'armée française. » Nous serons donc bien reçus à Stockholm... Mais quel étranger n'est pas ac-

cueilli dans cette vieille cité avec un empressement tout cordial ?

Stockholm est une ville souriante et claire et son aspect rassure de suite le voyageur qui craint de pénétrer dans une morose et sombre capitale. On vante la politesse et l'obligeance des Parisiens : elles ne sont pas plus grandes que celles des habitants de la métropole suédoise... La sociabilité de ceux-ci est parfaite. Entre eux, ils observent avec la plus scrupuleuse minutie les enseignements du fameux manuel de poli-



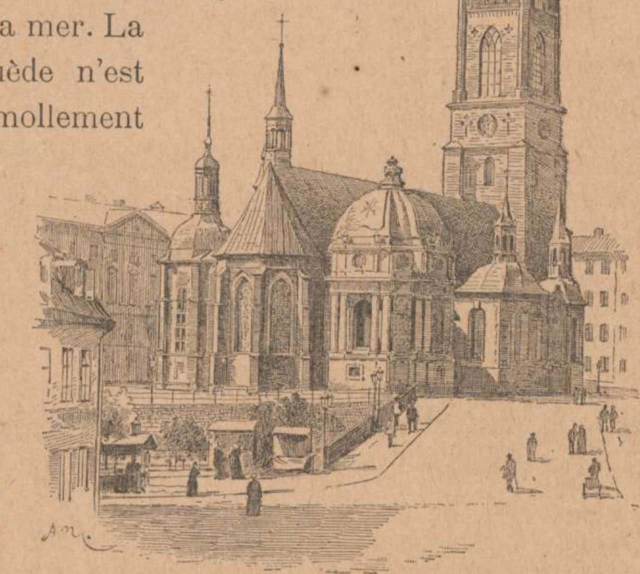
VUE PRISE DU LAC MŒLAR

tesse puérile et honnête. Une rue de Stockholm est une manière de salon où il semble que tous les « invités » se connaissent. Je vous assure que le plus élégant de nos *clubmen* ne salue pas une dame ou ne serre la main avec plus d'aisance gracieuse qu'un petit employé de Stockholm. Heureuse ville où les difficultés de la vie sont adoucies par les bonnes manières et l'amabilité de tous !

En notre qualité d'étrangers, nous demandons quelques renseignements à un agent de police. Aussitôt ce modeste

fonctionnaire se met à notre disposition. Ils nous accompagnera, il nous guidera et avec une inlassable obligeance — où intervient d'ailleurs une naturelle fierté patriotique — il nous expliquera les beautés de la séculaire cité du roi d'Upsal...

Car Stockholm est une ville magnifique et pittoresque où la vie moderne s'encadre dans un décor historique vraiment digne d'admiration. Avant même d'entrer dans Stockholm, on est surpris à la vue de cette agglomération de monuments et de maisons jaillissant en quelque sorte de la mer. La capitale de la Suède n'est point de ces cités mollement étendues dans de confortables vallées : pour la construire, il a d'abord fallu vaincre la nature.



L'ÉGLISE DE RIDDARHOLM

Les habitants de Stockholm disent volontiers : « Le Créateur nous a oubliés lorsqu'il a séparé les terres d'avec les eaux. » Et cette boutade est bien justifiée par l'apparence de la ville créée entre d'innombrables îles d'un fjord aux imposantes parois rocheuses. Ce ne sont que canaux, digues, ponts, lacs, tout cela enveloppé de cette blanche et douce lumière, spéciale aux pays du Nord.

Voulez-vous traverser Stockholm dans toute sa longueur ? C'est là un voyage assez compliqué... Méfiez-vous : au tour-

nant de cette rue trompeuse, vous vous trouverez en face d'un canal qu'on ne franchit qu'en chaloupe à vapeur. Plus loin, il faudra vous engager sur un pont interminable séparant deux îles qui, surchargées de maisons, elles-mêmes dominées par des clochers aigus, semblent voguer, telles des flottes de pierre, sur l'eau d'argent du lac Mœlar. Et là-bas, vous vous buterez à quelque rocher gigantesque au sommet duquel vous apercevrez avec surprise des maisons, des églises, des monuments... Pour atteindre cette ville suspendue, il faudra vous confier à quelque audacieux funiculaire ou escalader des rues à pic.

Stockholm est à la fois une ville très ancienne et très moderne. Le vieux Stockholm des légendes scandinaves, vous le connaîtrez en parcourant l'île de Riddarholm, la première habitée de tout l'archipel. Cette île semble endormie dans le souvenir d'un passé à jamais révolu. Qui se souvient de vous, héros de l'antique Scandinavie, vénérables rois d'Upsal qui, au temps des guerres épiques, luttiez contre les entreprenants Danois ?

L'église qui, au centre de l'île de Riddarholm, troue le ciel de son clocher ajouré comme celui de nos cathédrales bretonnes, est une nécropole en même temps que le musée de la gloire militaire de la Suède. C'est là que reposent Gustave-Adolphe l'invincible auquel Stockholm a élevé un monument de belle allure, et Bernadotte, qui, seul de tous les généraux faits rois par Napoléon Ier, sut garder sa couronne et fonder une dynastie. Et tout autour de la nef, immobiles, comme lourds de tant de souvenirs, s'alignent des drapeaux pris à l'ennemi. Hélas ! parmi ces trophées, il est des drapeaux tricolores français... Bernadotte qui les avait défendus avec Napoléon, les prit pendant la campagne de Saxe.

Un des orgueils de Stockholm est le palais du roi.

Il n'est pas un Suédois qui ne relève fièrement la tête quand on lui parle de ce monument célèbre dans toute la Scandinavie. Et si vous dites à un habitant de Stockolm que vous avez hâte de visiter la ville, il s'exclame aussitôt :

— Commençons par le palais!

Le fait est que cette demeure royale ne manque pas d'allure.

Mais nous manquerions de sincérité en nous récriant d'ad-



LE PALAIS ROYAL VU DE LA MER

miration. Ce palais n'a qu'une médiocre valeur au point de vue artistique et vraiment ce formidable bloc de pierre peut nous paraître d'un intérêt médiocre si nous le comparons à notre Louvre. Mais il jouit d'une situation merveilleuse au confluent du Mœlar et de la Baltique, dominant la cité laborieuse et pacifique.

Car Stockholm est une ville calme et douce. On y travaille, et beaucoup, mais sans tapage, sans vaine surexcita-

tion. Les voitures y vont au pas; les rues n'ont point l'aspect fiévreux de la rue parisienne. Les gens du Nord sont placides, du moins à Stockholm, et regarderaient avec stupeur l'étranger qui, dans ce milieu tranquille et patient, prétendrait garder sa pétulance native.

Encore qu'il soit très scandinave de cœur, le roi Oscar rappelle ses origines par sa vivacité toute française. C'est lui qui disait avec bonne humeur :

— Mes sujets ne feront jamais de révolution... Il leur faudrait six mois pour élever une barricade!

Ajoutons qu'il n'est nullement question de révolution en Suède, non plus qu'en Norvège, et que le roi Oscar est très aimé de ses peuples, encore que ceux-ci soient divisés par une rivalité vieille comme la Scandinavie.

Le centre des affaires et des plaisirs est le quartier du « Norrbro », ce qui signifie « Pont du Nord ». Ce pont sépare le Stockholm populeux et démocratique du Stockholm aristocratique : aussi la circulation y est-elle très intense.

En d'autres temps, nous eussions pu, en nous postant à l'entrée du « Norrbro » voir défiler des passants et des passantes vêtus de costumes originaux. Mais la couleur locale disparaît en Suède comme ailleurs, et elles sont rares les Dalécarliennes qui consentent à porter encore à Stockholm, le haut bonnet pointu de leurs mères. Regrettons-le au nom du pittoresque!

Le Stockholm populaire doit plaire aux amoureux d'imprévu, mais assurément les hygiénistes déplorent cet amalgame de rues étroites et malodorantes qui semblent lancées à l'assaut d'une colline fortifiée. Ce ne sont qu'impasses aux murs lépreux, cours obscures, escaliers de pierre aux marches brisées; de hautes maisons de bois se serrent au long des ruelles tortueuses et l'on pense avec terreur aux proportions

que pourrait prendre dans ces parages le moindre incendie

C'est dans cette agglomération plus colorée que confortable que nous pouvons faire connaissance avec le bon peuple stockholmois. Admirons son inaltérable bonne humeur. Encore que souvent le climat soit rude, que le travail ne soit pas abondant et que les ressources manquent sur cette terre ingrate, l'ouvrier de Stockholm sait se résigner sans peine à son sort. Il



LE « NORRBRO », COTÉ DE LA VILLE

n'a jamais l'allure sarcastique ou grossière qu'en tant de villes du monde l'homme pauvre prend devant de plus heureux que lui... Demandez-lui un renseignement, et il s'empressera de se mettre à votre disposition. Mais gardez-vous de lui offrir une gratification : nous ne sommes pas en Italie et le Suédois a conscience de sa dignité.

La qualité essentielle du Stockholmois est l'honnêteté. Un voyageur connu, M. Maurice Gandolphe, raconte que le crime


GUSTAVE-ADOLPHE

est un événement en Suède et que le vol surtout y est chose très rare. Dans les théâtres, les salles de concerts, il y a d'immenses vestiaires gratuits et déserts où chacun abandonne chapeau et fourrures sans la moindre sauvegarde ; à la sortie, chacun rentre en possession de ses effets... Les habitants sont accoutumés, pour tous les détails de leur vie journalière, à toujours compter sur leur probité réciproque. Dans la plupart des tramways de Stockholm on a supprimé les conducteurs. On s'en va déposer soi-même ses dix « öre » dans une petite tirelire placée au fond de la voiture, derrière le dos du cocher.

C'est patriarcal et économique !

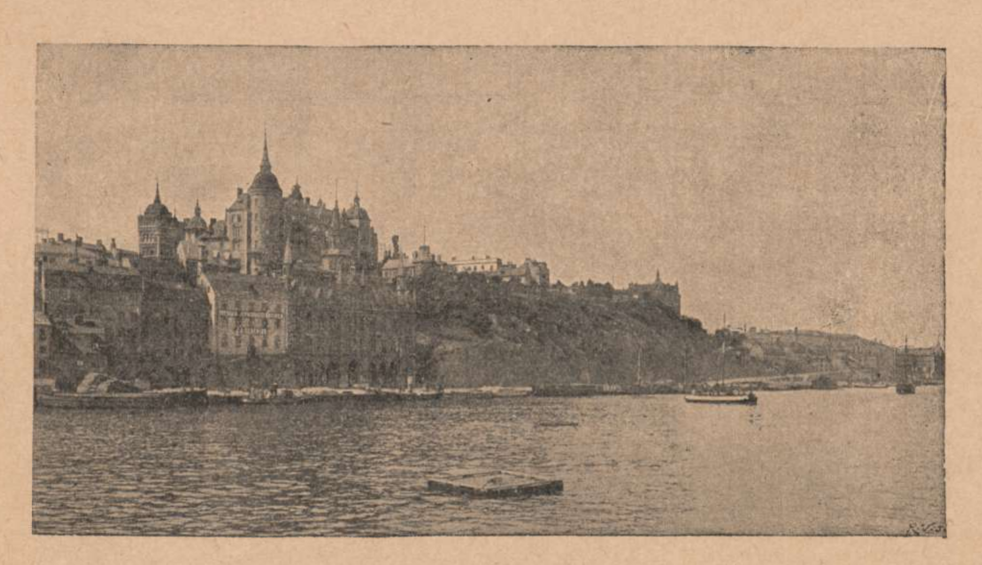
Le Stockholm moderne reflète les tendances allemandes de la Scandinavie d'aujourd'hui. Ces rues tracées au cordeau, ces places géométriques, ces quais monotones, ces maisons aux architectures compliquées comme les immeubles de « Friedrichstrasse » à Berlin diffèrent totalement du vieux Stockholm. Mais ces quartiers nouveaux ne manquent pas de grandeur, on


CHARLES XII

y éprouve la sensation de vivre au milieu d'un peuple actif qui n'a pas dit son dernier mot.

Les Stockholmois et surtout les Stockholmoises se piquent d'élégance. A l'heure de la promenade, sur le chemin du Rivage, ou au jardin public qui entoure le monument du grand naturaliste Linné, le Parisien le plus entiché de sa propre supériorité peut se rendre compte que la « société » de Stockholm n'ignore rien des innovations de la mode.

Voulez-vous faire plaisir à un Stockholmois ? Dites-lui que

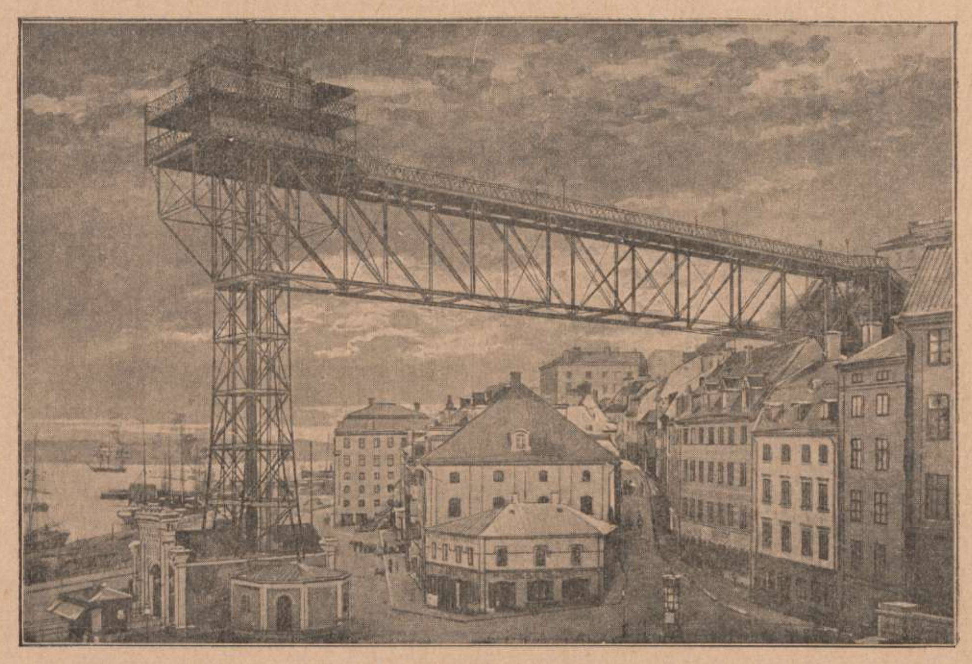


LE QUARTIER DU SUD

sa ville ressemble, par certains côtés, à Paris et ce ne sera d'ailleurs que la stricte vérité. Les artères principales de la capitale suédoise sont bordées d'hôtels, de magasins, de théâtres qui permettent au transfuge du boulevard parisien d'évoquer la Ville-lumière. Aussi bien, on aime beaucoup Paris à Stockholm, et, si peu de Parisiens connaissent cette septentrionale cité, nombre de Stockholmois aisés sont venus à Paris dont ils parlent avec admiration.

Il y a quelques années, un engouement subit fit adopter les

auteurs scandinaves par une partie du public parisien. Aujourd'hui, il n'est plus guère question chez nous d'Ibsen ou de Björnstjerne-Björnson. Nous sommes le peuple le plus changeant de l'univers ! Mais les Scandinaves, et en particulier les Suédois, ne sont pas sujets à ces « emballements » d'un jour ou plutôt de quelques soirs. C'est ainsi que nos écrivains et nos artistes sont très fidèlement appréciés aux bords du Mœlar, dans ce Stockholm où le long hiver du Nord incite aux lon-



LE QUARTIER DU SUD

gues lectures, aux occupations, aux plaisirs intellectuels. Le mouvement est d'ailleurs donné par le roi Oscar que ses affinités naturelles et ses goûts rendent très favorable à tout ce qui vient de France. Combien de nos savants, de nos romanciers, de nos journalistes ont été reçus affectueusement dans le vaste et somptueux palais de Stockholm !

L'été, aux beaux jours, les Stockholmois se répandent, dans les îles qui avoisinent la capitale suédoise. Ces îles ver-

doyantes, livrées à une nature indisciplinée et vivace, sont de vraies oasis. Là, foisonnent, tout comme à Saint-Cloud ou Suresnes, les concerts, les guinguettes, les restaurants en plein vent. Les Stockholmois, mélomanes comme tous les gens du Nord, s'abandonnent en famille aux joies innocentes que procure la musique et, n'était le décor sauvage de ces îles rocheuses, nous pourrions nous y croire dans quelque coin de la banlieue parisienne.



LE CHEMIN DU RIVAGE

A Paris, les changements de saison ne transforment guère l'aspect général de la cité, mais il n'en est pas de même à Stockholm. L'été, la capitale suédoise n'apparaît pas, aux yeux du voyageur, très différente de n'importe quelle ville de l'Europe centrale... Mais l'hiver, Stockholm a tous les caractères des villes septentrionales.

La neige couvre tout de sa blancheur immaculée : on ne lutte pas contre elle, à quoi bon ? Les canaux sont gelés ; le

Mœlar lui-même est « pris ». Stockholm semble avoir disposé ses maisons sur un miroir scintillant. Ne croyez pas que l'hiver scandinave soit brumeux et sombre ; il est lumineux et gai. Le soleil fait briller les millions de facettes de la neige éblouissante. Dans les rues, les voitures lourdes ont cédé la place aux traîneaux rapides et légers. Les attelages passent comme des ombres et le seul bruit que perçoive l'oreille est la chanson argentine des clochettes et des grelots. Les chevaux sont attelés en flèche, couverts de pompons et de fanfreluches ; un cocher couvert de fourrures épaisses, installé sur un siège étroit, leur abandonne ses guides rouges et c'est dans les rues tapissées de neige moelleuse un entre-croisement vertigineux de traîneaux sculptés et peinturlurés.

Le soir, tandis que les mille lumières de Stockholm piquent l'ombre bleuâtre, les traîneaux continuent à glisser sur les chaussées lisses ou les eaux gelées. Leurs lanternes jaunes, vertes, rouges, zèbrent la nuit septentrionale et le voyageur comprend mieux toute la poésie de ces pays où, malgré l'hostilité de la nature, l'homme est parvenu à se créer une existence en somme confortable.

Car il ne faudrait pas croire que, même l'hiver, la vie est, à Stockholm, monotone, casanière, triste. En raison même des rigueurs de l'hiver, les habitants de cette ville glaciale se sont concertés pour passer fort agréablement la mauvaise saison. Les relations mondaines sont très actives à Stockholm. Les dîners en ville, les banquets, les bals, les représentations publiques ou privées font oublier l'hiver impitoyable. Comme toutes les villes du Nord, Stockholm se couche tard : à des heures indues, on voit encore des traîneaux rapides glisser sur la glace, reconduisant au logis des élégants en habit noir, de gracieuses « invitées » en toilette de soirée, tous emmitouflés dans de chaudes fourrures.

Les « middags » sont très suivis... Qu'est-ce qu'un « middag » ?

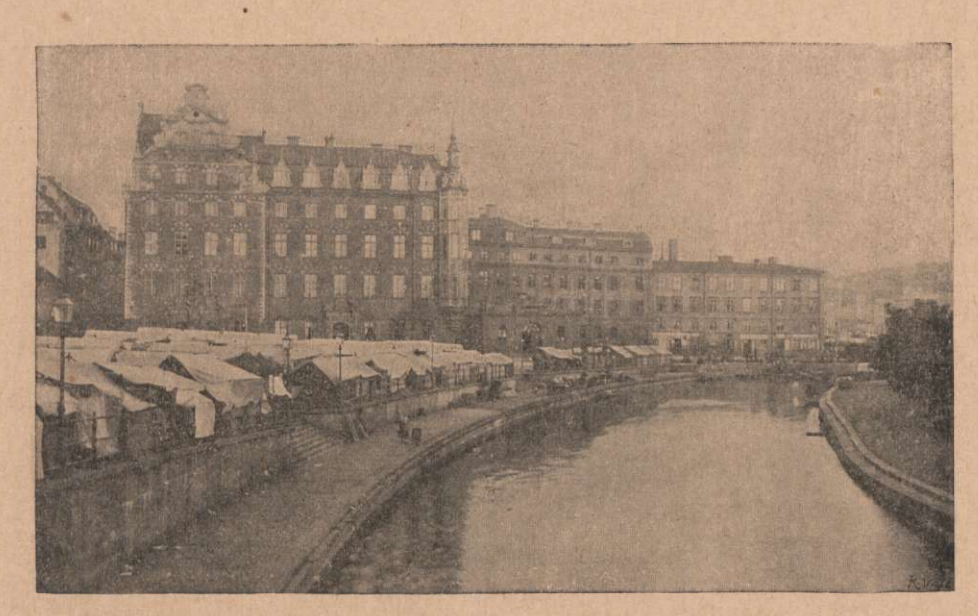
C'est une réunion mondaine, qui réunit le five-o'clock, le dîner, la soirée, le bal... Le « middag » est une antique tradition stockholmoise. M. Maurice Gandolphe en a fait une piquante description : « Le « middag » est un résumé de



JARDIN PUBLIC ET MONUMENT DE LINNÉ

toutes les formes de réceptions, combinées suivant de savantes manières, avec cette règle générale qu'on y doit absorber des mets et des boissons innombrables. Dès l'arrivée commence la petite cérémonie du « Smorgas brod », avec la formule consacrée : « Soyez assez bon pour prendre une petite tartine. » Dans un angle de la salle à manger, toujours luxueusement décorée, illuminée et fleurie, une grande table avec des quantités de plats minuscules contenant les ingrédients les plus

excentriques et les plus hétérogènes : à tous les invités, suivant une préséance soigneusement étudiée d'avance, la maîtresse de la maison distribue des assiettes. On s'en va à son tour piquer à l'aventure dans quatre ou cinq variétés de ces hors-d'œuvre et on cherche un coin où se réfugier avec sa combinaison plus ou moins heureuse, toujours debout naturellement. Les Suédois sont arrivés à une adresse surprenante en ce genre d'exercice : ils évoluent au milieu des groupes, l'assiette



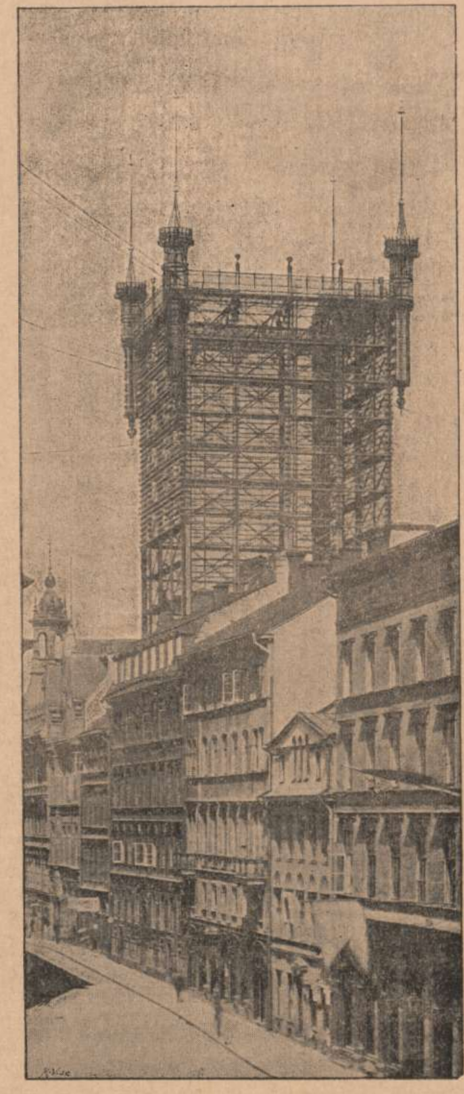
MAISON PETERSEN ET MARCHÉ DE MUNKBRON

en main et la fourchette au poing, causent, discutent, flirtent : c'est une forme supérieurement sociable de la gastronomie.

« Le « Smorgas » se termine par l'ingurgitation, pour les cavaliers seulement d'un verre d'eau-de-vie ; puis on se met à table et la mode française reprend tous ses droits.

« Mais, pendant tout le repas, la loi du « Skal » règne en maîtresse sur les convives. Le « Skal » — que, je ne sais pourquoi, quelques partisans à outrance des modes étrangères veulent faire disparaître sous prétexte de snobisme — est un

de ces nombreux et jolis vestiges d'une courtoisie formaliste qui s'en va trop vite. Chaque fois qu'un Suédois lève son verre, il adresse un salut à un vis-à-vis, à une voisine quelconque, qui le lui rend sous la même forme. Il se produit ainsi, entre les divers convives, un échange d'attentions multipliées dont l'effet est tout à fait gracieux.

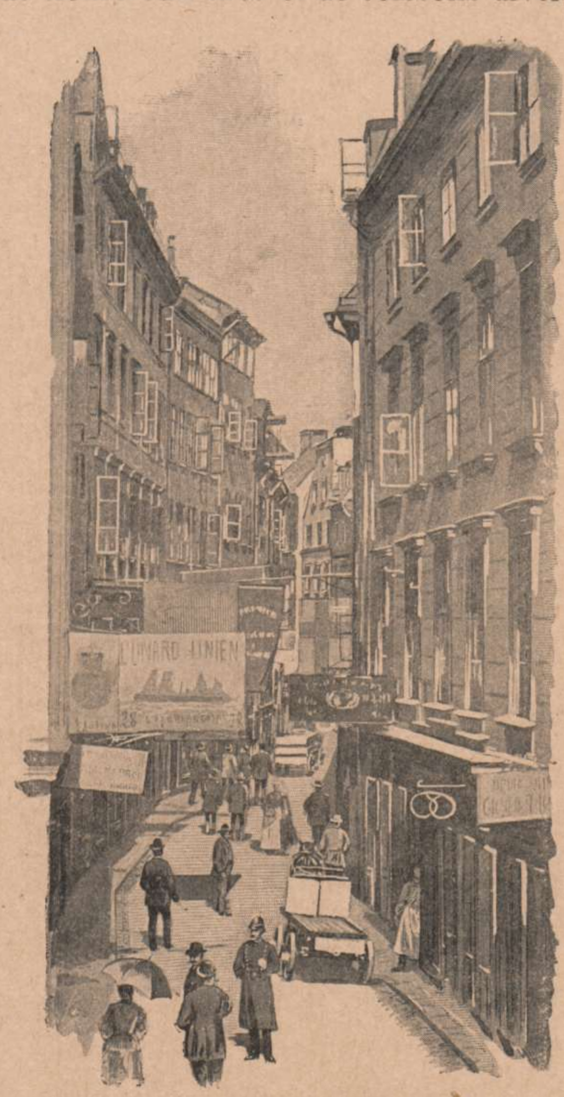


TOUR DU TÉLÉPHONE

« En outre, il y a toujours dans un dîner, en plus des skals particuliers, un certain nombre de skals communs accompagnés d'un petit speech. Aux invités, en général, aux étrangers, à ceux qui viennent pour la première fois chez lui, aux dames, le maître de maison adresse une série de discours de bienvenue auxquels on répond par une série de discours de remerciement.

« Les Suédois qui, d'ordinaire, n'ont pas l'improvisation courante, sont passés maîtres dans ce genre spécial : c'est toute une éloquence de circonstances spirituelle et sans façon, remplie de citations, de commentaires, de vieilles chansons nationales, et d'une saveur très originale. Le dîner est l'événement capital d'un middag. Dès qu'il est

terminé, suivant le goût particulier de la maison, on se met à danser, à jouer et à faire de la musique : tout ceci entrecoupé de nombreux thés et de boissons diverses, jusqu'à ce que, vers dix ou onze heures, réapparaissent les « Smorgas » prélude du souper. Et puis, vers minuit, les traîneaux s'en vont en longue file dans la nuit glacée, et sous les fourrures rayonne une gaieté tiède, un peu fumeuse, qui ne sent point la bise aiguë où les flocons tourbillonnent... »



LA RUE DE L'EST

Reconnaissons d'ailleurs que la sobriété, la tempérance sont des vertus assez peu pratiquées en Suède, comme d'ailleurs dans la plupart des pays du Nord. La rigueur du climat encourage l'alcoolisme, mais celui-ci n'est pas comme ailleurs le complice du vol ou du crime. La police de Stockholm n'est pas surmenée, loin de là; et si elle a quelque occupation, c'est uniquement les jours de fête où les ivrognes sont plus nombreux

et plus encombrants. En dépit de ce triste défaut, que combattent en vain de persévérantes sociétés de tempérance, la race reste belle. Le Suédois offre un très beau type scandinave, plus fin, plus aristocratique que le Norvégien.

Les Stockholmois sont des passionnés de sport. Hommes et femmes de toutes classes s'adonnent avec ardeur aux exercices du corps. Les sports d'hiver sont particulièrement pratiqués.



LE QUAI DE LA DOUANE

Il faut voir ces patineurs et ces patineuses décrire sur la glace de capricieuses arabesques, s'élancer seuls ou par couples, glisser, comme s'ils étaient immatériels, sur la glace poudrée d'argent... Patins d'aciers qui égratignez, patins de bois qui frôlez la neige sans laisser de trace, vous êtes chaussés par des virtuoses auprès desquels paraîtraient gauches nos spécialistes du club des patineurs... Et voici le « Kalke », traîneau très bas sur lequel on se couche le visage tourné vers le sol,

le Kalke qui, hissé au sommet d'une pente, est ensuite lâché et s'élance avec une vitesse vertigineuse tandis que la neige s'éparpille en poudre irisée... Pendant les longs mois d'hiver, Stockholm, qui n'est pas frileux, s'amuse ainsi, narguant une froidure quasi boréale.

Les Stockholmois sont-ils rudes? Non pas et chez eux l'art, sous toutes ses formes, est bien accueilli.

L'Académie des Dix-Huit, fondée par Gustave III a, en Suède, un prestige comparable à celui de notre Académie française. Des écrivains, philosophes, romanciers, historiens, poètes produisent des œuvres de valeur, qui obtiennent tout le succès mérité.

Stockholm s'honore de posséder un musée de premier ordre, digne en tous points d'une capitale.

Ce musée a été construit par l'architecte prussien Stuler. Il a plus d'allure, avec sa façade ornée de bas-reliefs et de statues de marbre, que le palais royal, trop massif. Et son installation, à l'extrémité d'une île baignée de lumière, est vraiment incomparable.

Parcourons rapidement les salles riches en chefs-d'œuvre, mais arrêtons-nous devant l'*Endymion*, en marbre, trouvé en 1750 dans les fouilles de la villa Hadrienne, à Rome ; devant la *Diane*, la *Junon*, la *Pallas*, la *Vénus anadyomène*, témoins d'une civilisation ensoleillée qui ont trouvé asile sous le ciel froid du Nord.

L'école flamande est magnifiquement représentée par la *Suzanne au bain*, et les *Trois Grâces*, de Rubens; par le *Saint Gérôme* et le *Salon de Rubens*, de Van Dyck; par le *Jean Zyska*, de Rembrandt; par la *Foire aux bœufs*, de Potter; par des œuvres de Teniers, Terburg, Hobbema, Ruysdaël, Berghem, Van Ostade, ainsi que les écoles espagnole et italienne par des toiles de Murillo, Velasquez, Ribeira, Corrège, Véronèse, Titien, etc.

Ces tableaux aux couleurs discrètes, à l'aspect sobre, tour à tour puissant ou gracieux, sont des œuvres françaises : ils sont signés Poussin, Claude Lorrain, Boucher, Chardin, Oudry... L'art français est bien représenté à Stockholm.

La Suède malgré sa nature pittoresque et son ciel clair n'a inspiré que peu d'artistes. Les artistes nationaux sont représentés au musée par quelques intérieurs, marines, paysages qui n'ont aucun mérite exceptionnel. Les tableaux les plus remar-



UN RESTAURANT DES ILES DU MŒLAR

qués sont ceux que peignait le roi Charles VII, dont quelques toiles ont figuré dans la section artistique de l'Exposition de 1867.

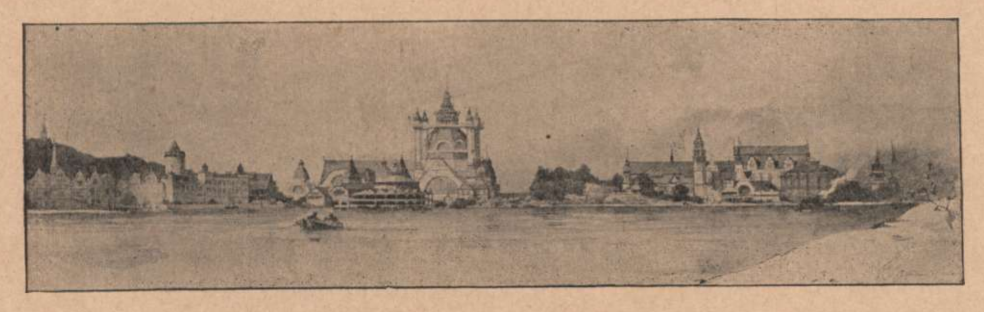
Stockholm est aussi une ville d'industrie et de commerce. Son port est très animé. La capitale suédoise entretient par voie de mer, des relations suivies avec la Russie, la Prusse et les anciennes villes hanséatiques. Elle exporte beaucoup de fer, de goudron et de bois. Presque tout notre papier est fabriqué avec du bois provenant des immenses forêts scandinaves. Il est vrai que ces forêts disparaîtront à bref délai, du train

dont vont les bûcherons. Le jour où cette ressource fera défaut, si nos inventeurs n'ont pas trouvé quelque fabrication nouvelle, le papier cessera d'être ce qu'il est aujourd'hui, c'est-à-dire une matière quasi sans valeur...

Une exposition a récemment attiré à Stockholm une foule nombreuse qui a pu apprécier et admirer les progrès de l'industrie de la Suède en même temps que les beautés de la ville. Le « Djurgarden », ce parc qui est une des parures de Stockholm, se transforma en cité enchantée : partout des palais où triomphaient le travail et l'intelligence des pays scandinaves.

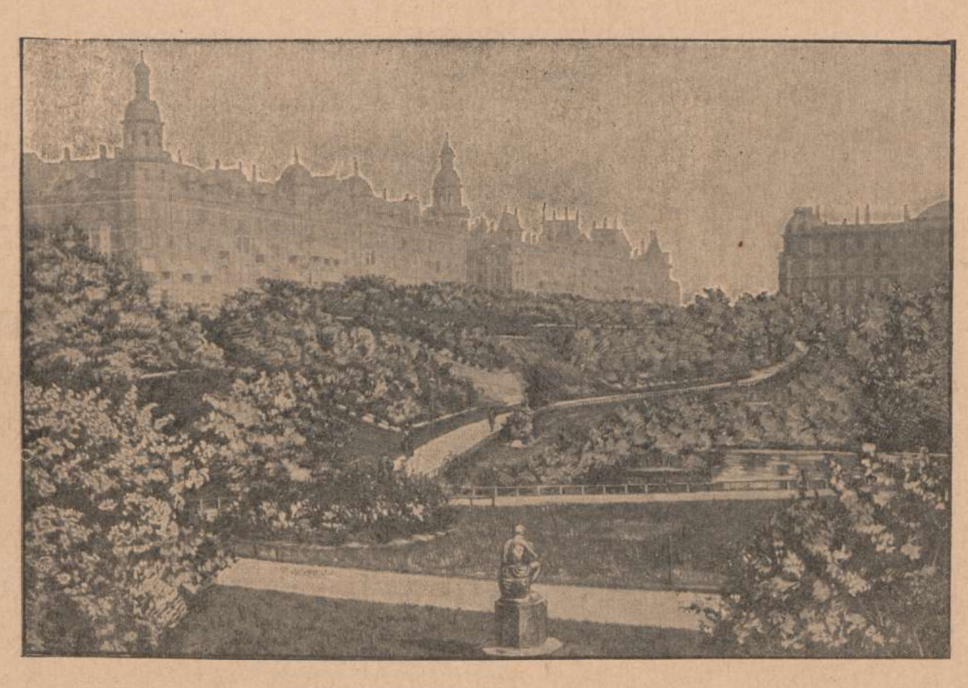
Stockholm est fier de son passé, évoqué sur ses places publiques par les statues de Gustave Wasa, de Gustave-Adolphe, de Charles XII, du poète Bellmann, le Lamartine scandinave; mais cette ville peut s'enorgueillir du présent et compter sur l'avenir.

La Venise du Nord est en progrès incessant et le voyageur s'en félicite, car elle est la ville du bon accueil et c'est avec regret qu'en la quittant nous voyons s'évanouir dans le lointain les silhouettes de ses palais et de ses clochers...



VUE PANORAMIQUE DE L'EXPOSITION DE STOCKHOLM

Le Danemark : COPENHAGUE



COPENHAGUE. — PARC ET MAISONS DU QUARTIER DES REMPARTS

Le Danemark : *Copenhague*

Pour beaucoup de Français, il semble que Copenhague soit au « bout du monde ». Eh bièn, on va de Paris à Copenhague en moins de vingt-quatre heures et je vous assure que la capitale du petit royaume de Danemark mérite d'être visitée. Stockholm n'évoque rien dans la pensée du plus grand nombre de nos compatriotes. Il n'en est pas de même de Copenhague, qui a vu naître des hommes célèbres comme Nansen, Brandès et... Ellegaard, le champion cycliste tant de fois applaudi sur nos vélodromes.

De plus Copenhague est un des plus grands centres diplomatiques de l'Europe et ceci pour l'excellente raison que le vieux roi Christian est le « père de l'Europe »... La plupart des

monarques européens ne sont-ils pas ses fils, neveux, ou gendres? A certaines époques, Copenhague compte parmi ses hôtes deux ou trois empereurs et impératrices, quatre ou cinq rois et reines et des douzaines de princes et princesses qui habitent le château royal de Fredensborg.

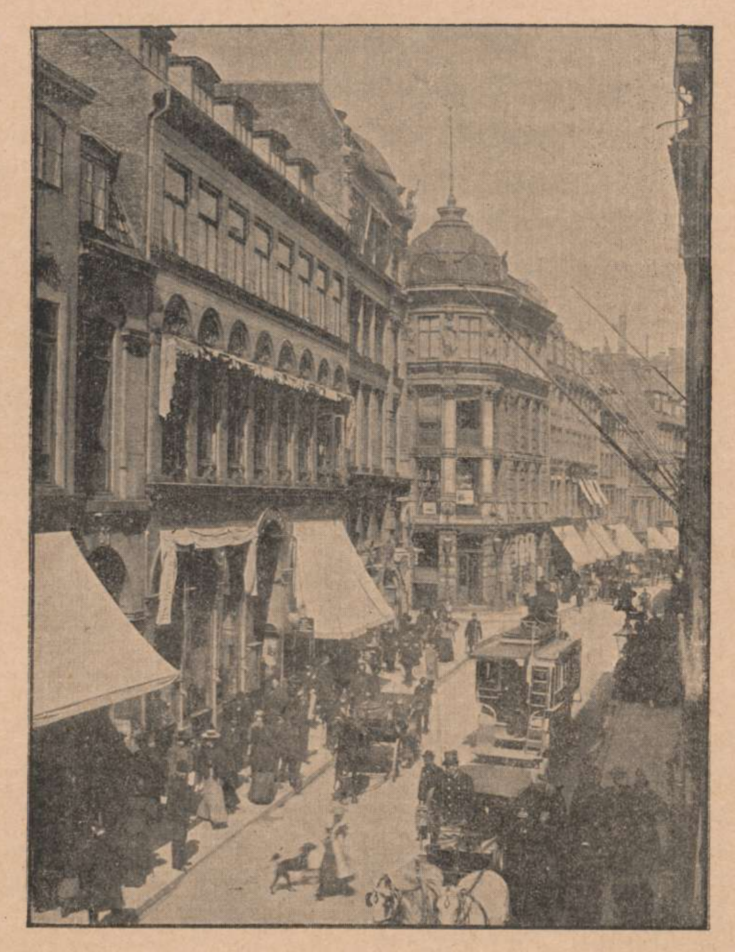
Toutes ces majestés, toutes ces altesses sont réunies autour de Christian, petit roi si l'on pense à l'exiguïté de son royaume, grand roi si l'on comprend toute l'importance de son influence dans les milieux où l'on gouverne, où l'on règne.

Copenhague a même reçu la visite d'un président de République, M. Loubet, qui passa quelques heures dans la capitale danoise au retour de son voyage en Russie.

M. Loubet est un des rares Français, qui soient allés à Copenhague. Un statisticien — la statistique est sans pitié — a établi que sur cent voyageurs étrangers qui visitent Copenhague, deux au plus sont nos compatriotes.



PONT DE LA REINE-LOUISE



LA ŒSTERGADE

C'est que nous imaginons volontiers que les villes du Nord sont imprégnées de mélancolie et d'ennui. Nous avons vu qu'il n'en était rien pour Stockholm ; il n'en est rien non plus pour Copenhague.

Que dis-je! Copenhague est une des villes les plus gaies qui soient...

L'impression que ressent l'étranger en débarquant s'exprime tout naturellement :

— Mais on doit s'amuser beaucoup ici!

On s'amuse, en effet, beaucoup à Copenhague. Je dirai même que la capitale danoise est frivole, mais sa frivolité n'est pas grossière.

Les habitants de Copenhague ne sont pas les personnages enclins à de mornes philosophies que nous ont décrits les auteurs danois; bien au contraire, ils se piquent de ne voir dans la vie que le plus agréable côté. Toute idée pessimiste leur est

importune et si on leur parle gravement, ils répondent volontiers :

« A demain les affaires sérieuses! »

Stockholm est la Venise du Nord : Copenhague en est l'Athènes... Mais Copenhague a vécu ses plus beaux jours. Où est-il le temps où la métropole danoise couvrait la mer de ses flottes? Qu'est devenue la puissance maritime et militaire du Danemark qui fit jadis — oh! il y a bien longtemps! — la loi à l'Angleterre et à tout le nord de l'Europe? Aujourd'hui le pays d'Hamlet est relégué parmi les petits États négligeables et Copenhague n'est plus, sur les bords aimables du Sund, à l'entrée de la Baltique, qu'une ville bourgeoise, pacifique et amoureuse du plaisir.

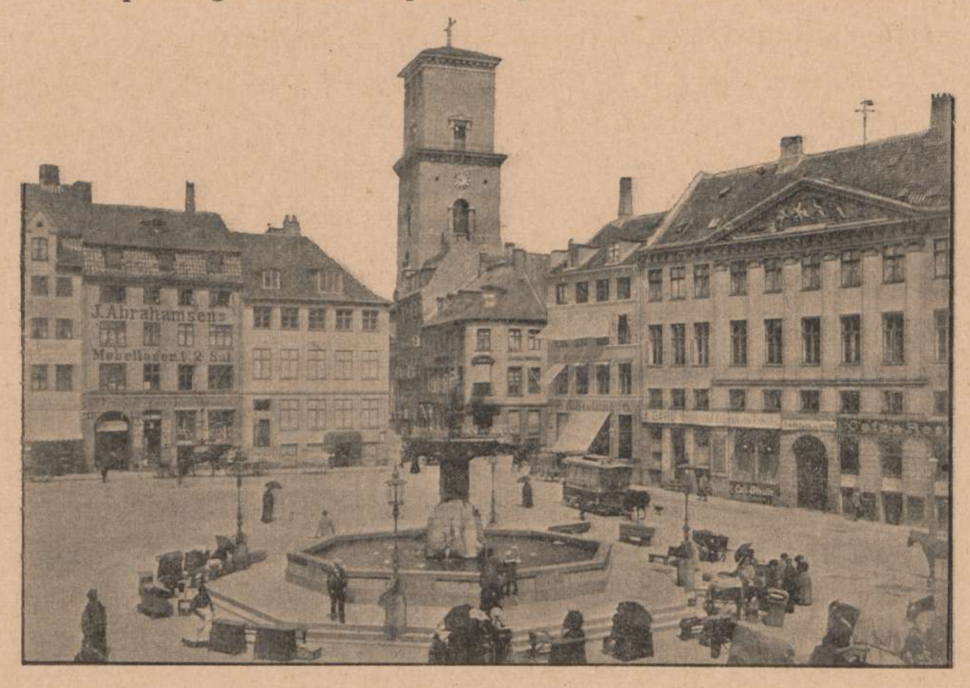
Chose curieuse, Copenhague dont la fondation remonte au XIIe siècle, n'a point conservé de ces vestiges de pierre, monuments antiques, ruines vénérables, épaves glorieuses, qui facilitent l'évocation du passé. Il semble que Copenhague soit une ville improvisée à l'américaine. La raison? Hélas! elle est cruelle... Deux violents incendies ont successivement dévoré les vestiges des temps passés : le peu qui restait a été anéanti par les Anglais qui bombardèrent la ville en 1807.

Mais à quelque chose, malheur est bon. Si la capitale du roi Christian, n'a pu conserver des souvenirs matériels de son histoire, elle présente, en revanche, cette supériorité de ne pas être enlaidie par les quartiers misérables et laids qui déshonorent tant de capitales européennes. A Copenhague, pas de ces odieuses ruelles où l'on se sent oppressé, étouffé par le manque d'air; pas de bicoques délabrées où les plus élémentaires prescriptions de l'hygiène sont outrageusement méconnues.

Copenhague n'est pas cependant une ville monumentale. On n'y voit pas de prétentieuses bâtisses et les colonnades y sont

rares. C'est une cité bourgeoise d'aspect : la recherche de l'honnête confortable y domine la recherche du luxueux et du grandiose. Ne nous en plaignons pas : félicitons-nous même de visiter une ville qui ne nous impose pas les visions trompeuses de décors derrière lesquels il n'y a que délabrement et misère.

Copenhague ne nous promet pas de merveilles architectu-



LE GAMMELTORV ET LA TOUR DE NOTRE-DAME

rales, mais tout de suite, dès l'arrivée, la capitale du roi Chris tian nous séduit en nous montrant le Vesterbro (faubourg de l'Ouest) qui est un autre Montmartre. Ce ne sont que cafés, restaurants, théâtricules, concerts... Et voici Tivoli, le Tivoli de Copenhague qui est la gloire de la ville. C'est à Tivoli que se rencontrent et se coudoient l'aristocratie et le peuple. Point de morgue! Les grandes dames et les petites ouvrières, les officiers de la cour et les simples bourgeois prennent leur

part aux plaisirs, d'ailleurs fort honnêtes, qui leur sont offerts. Et parfois, dans la foule qui se presse, un officier passe, respectueusement salué par les personnages qui le reconnaissent : c'est le prince royal, l'héritier de la couronne...

Tivoli est situé dans le quartier populaire. Ici plus encore qu'à Stockholm, la population paraît satisfaite de son sort. L'homme du peuple est fier de sa nationalité...



MUSÉE DE THORWALDSEN. — AU FOND, LA TOUR SAINT-NICOLAS

Le Danemark est un petit État, mais qui fournit des rois et des reines... Et puis, nous avons Copenhague, qui est une grande ville!

Une grande ville, en effet, et on en a la très nette impression en parcourant l'emplacement des anciennes fortifications, transformé en un quartier de larges boulevards bordés, où il ne manque rien... qu'un peu d'animation. Il est vrai que si la vie leur manque, le flâneur leur trouve, grâce aux parcs qui rom-

pent la monotonie des perspectives, un charme exquis. Ce quartier représente le Copenhague moderne... Là, tout est « nouveau jeu »; les immeubles sont construits selon les derniers préceptes de l'art architectural; les ascenseurs, l'électricité, tout y est.

Quel est ce monument encore inachevé?

C'est l'Hôtel de Ville, construit sur les plans de l'architecte



LE PORT INTÉRIEUR

M. Nyrop. Copenhague est très fier de ses franchises locales. Il est d'ailleurs à remarquer que les villes du Nord sont très jalouses de leur indépendance, de leur personnalité politique et administrative et que ce soit en Flandre française, en Belgique, en Angleterre, en Allemagne, elles se piquent d'ériger des « maisons de ville » d'aspect imposant. Les franchises communales se sont développées à l'ombre de ces édifices le plus souvent somptueux, tant il est vrai que, dès que les hommes

réalisent quelque progrès moral, ils éprouvent le besoin de célébrer leur victoire en construisant des statues, des colonnes ou des monuments.

Ces pelouses, ces plates-bandes, ces futaies font partie du beau parc d'Oersted, où les coquettes de Copenhague rivalisent d'élégance très parisienne; cet édifice, véritable palais, est la Glyptothèque, construit aux frais de Carl Jacobsen, brasseur millionnaire qui, selon la mesure de ses moyens, rivalise avec Carnegie, le philanthrope américain. M. Jacobsen est un véritable Mécène et sa collection de tableaux, de statues, d'objets d'art, la plupart d'origine française, fera un jour l'orgueil et la parure artistique du musée de Copenhague. Ce musée est d'ailleurs très riche dès maintenant et devant sa façade au pur dessin se dresse le monument du Danemark. Citons encore le musée Thorwaldsen où se trouve excellemment représentée l'œuvre du fécond artiste.

Trois lacs à l'eau limpide séparent les quartiers nouveaux des faubourgs. Le plus important des ponts qui les traversent est le pont de la Reine-Louise; cet ouvrage d'art est de noble apparence. Très large, orné de pylônes audacieux, il offre au voyageur le spectacle d'une animation continuelle.

Mais faisons connaissance avec le Copenhague des affaires, le Copenhague qui s'agite, qui se presse, qui lutte, qui vit. Pour cela, il faut longer l'artère principale qui va de l'est à l'ouest. Elle s'appelle tour à tour Frederiksberggade, Nygade, Vimmelskaftet, Amagertow et Œstergade. Œstergade, dont nous donnons une vue instantanée, est la rue de la Paix de la capitale danoise. C'est là que sont installés les magasins les plus luxueux et les plus achalandés; c'est là que couturiers et bijoutiers, fourreurs et libraires, maroquinistes et modistes rivalisent d'originalité pour attirer et retenir les passants... Le Tout-Copenhague défile dans la Œstergade : on y flâne, on y

potine, on y perd son temps, mais le plus agréablement du monde.

Copenhague est, faut-il le dire, très mondain. Les premières. au théâtre Royal, sont des plus brillantes, et le savent bien nos grands artistes qui, pour la plupart, soit en tournée, soit appelés par des engagements spéciaux, ont pu se faire applaudir par le public très lettré de cette très moderne capitale. Le



LA BOURSE

roi Christian qui, lui aussi, aime beaucoup la culture française, ne manque jamais, malgré son grand âge, d'assister aux représentations des artistes français et il se plaît, à la fin du spectacle, à faire venir dans sa loge les étoiles de la troupe et à les féliciter avec une bonne grâce paternelle...

Parmi les attractions artistiques de Copenhague, il serait injuste de ne pas citer l'église Notre-Dame si curieuse avec sa tour carrée et le Christ et les douze apôtres de Thorwaldsen;

l'église allemande de Saint-Pierre avec sa flèche métallique aux lignes hardies ; le petit château de Rosenborg bâti en 1604, en pleine Renaissance hollandaise, par le roi Christian IV et qui renferme tant de souvenirs de l'antique dynastie danoise... Il faudrait de longues journées pour parcourir et visiter en détail cette collection d'antiquités dont l'ensemble constitue une véritable histoire des pays du Nord, patrie des redoutables *Vikings*. L'histoire de la race scandinave, race héroïque et légendaire, revit là en mille objets, vestiges d'âges lointains, à jamais révolus.



CLOCHER DE L'ÉGLISE DU SAUVEUR, A CHRISTIANSHAVN

Le plus vieux quartier de la ville est Christianshavn, relié au Slotsholm, quartier des canaux, par le pont de Knippelsbro... Christianshavn n'est certes pas beau, mais l'excursionniste ami du pittoresque aime ses rues provinciales bordées de maisons aux toits surélevés, ses docks où jadis se réunissaient de nombreux navires, ses docks aujourd'hui déserts... Christianshavn est tout ce qui reste du vieux Copenhague, tant de fois incendié et dévasté : un monument suffirait à le recommander à l'attention des voyageurs, c'est l'église du Sauveur avec sa tour à spirales que vous pouvez escalader si le jarret

vous en dit... Mais Saint-Sauveur est un édifice relativement moderne puisqu'il date du XVIIe siècle.

La rade de Copenhague est justement réputée dans le monde des navigateurs : de nombreux navires venus de tous les ports du monde y jettent l'animation la plus colorée et la plus amusante. La Lange Linie (la longue ligne) qui borde la rade d'une large allée, est une des promenades favorites des habitants de Copenhague. C'est là qu'on peut goûter tout le charme de ce Nord que nous méconnaissons et que nous calomnions; le matin, un soleil blanc découpe dans sa lumière légère la silhouette de la citadelle; le soir, tout s'apaise, tout semble s'effacer dans l'ombre qui descend... « L'atmosphère est colorée d'une teinte gris perle irisée d'opale. Les couleurs s'estompent; les grands navires qui passent encore, semblent de grands fantômes noirs aux yeux verts et rouges voguant dans l'infini. Un calme profond, une quiétude qui vous dilate le cœur, s'empare de votre âme et vous restez ainsi des heures



LE THÉATRE ROYAL





PLACE D'AMALIENBORG. — LE PALAIS DU ROI

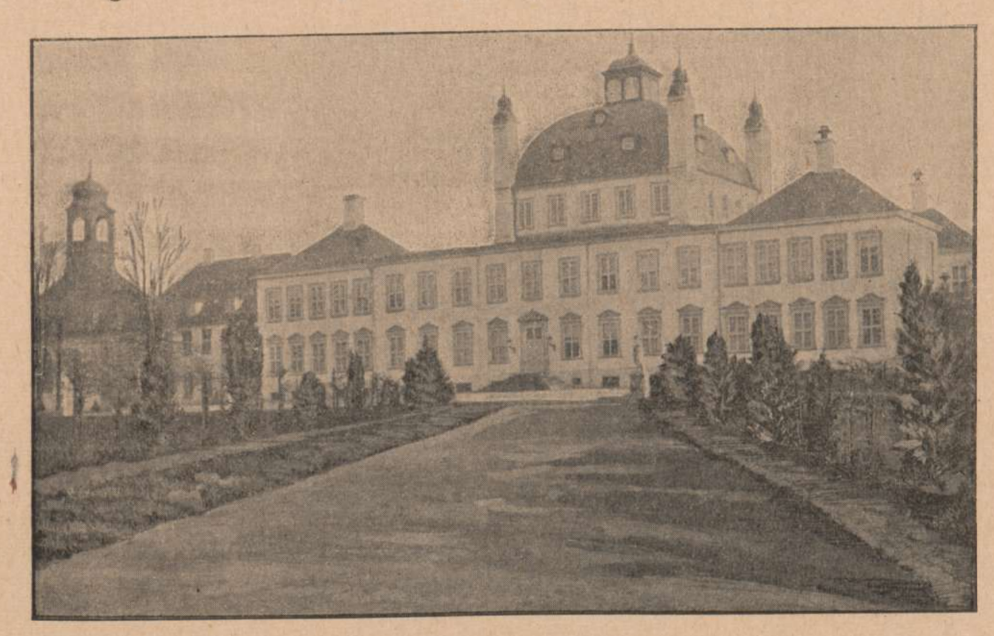
à rêver, anéanti devant le spectacle de cette nuit du Nord, écoutant le murmure confus de la vague endormie et le léger chuchotement de la brise du large qui vient mourir dans le sombre feuillage au-dessus de vous. »

. . . .

Copenhague a son « faubourg Saint-Germain », que traverse la rue de Bredgade... Ce quartier n'a pas l'air aimable et gai de ses voisins. Avec des hôtels aristocratiques, ses palais d'ambassade, ses immeubles officiels, il rappelle assez notre quartier de la rue de Grenelle. C'est dans ce quartier que s'élèvent le palais de Schimmelmann transformé en concert, le palais de Moltke où les connaisseurs vont admirer une collection de tableaux de valeur; l'église Frédéric où le luxe remplace le bon goût; l'église russe, le palais du Parlement, etc. Mais nous n'en finirions pas si nous voulions décrire, voire simplement énumérer, tous les monuments de Copenhague.

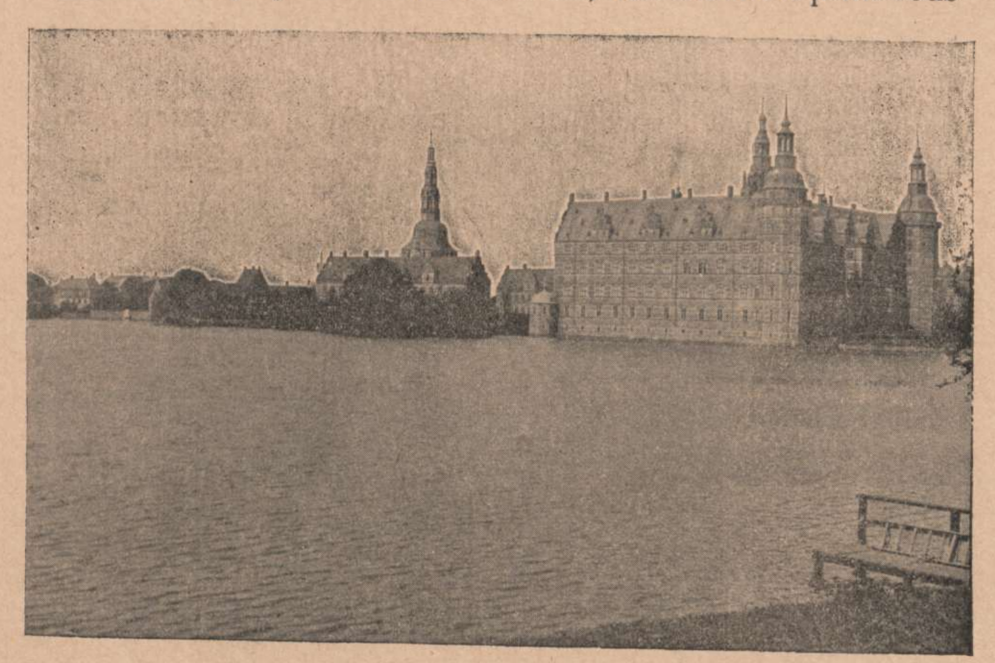
Aussi bien, les environs de la capitale danoise ne sont pas moins intéressants. « Voulez-vous, écrit un écrivain de talent, M. Pierre Oesterby, voulez-vous goûter une de ces jouissances

qui laissent dans la vie un souvenir ineffaçable? Embarquez-vous sur l'un des vapeurs qui, vers le soir, quittent Helsingœr pour entrer à Copenhague. Il n'est rien de comparable à cette ravissante promenade de quelques heures sur ce Sund, qui forme comme une limite d'émeraudes et de saphirs entre le Danemark et la Suède. Après avoir quitté Helsingœr, le Sund s'élargit peu à peu, les côtes de Suède s'enfoncent dans la brume et ne forment plus qu'une baie sombre barrant l'horizon. Vous longez les ravissantes côtes de Sjœlland (Seeland) qui se déroulent comme un décor magique et enchanteur. Tantôt, ce sont de superbes forêts de hêtres dont la tendre et fraîche frondaison tombe en cascades de verdure, jusque dans la vague frangée d'écume; tantôt, une traînée de coquettes petites villas douillettement cachées dans des nids de verdure. Puis, à mesure que le jour décline, vous assistez au grandiose spectacle du coucher du soleil. L'astre du jour semble quitter à regret cette mer qui s'empourpre, et dont les vagues amol-



CHATEAU DE FREDENSBORG

lies s'irisent de nuances d'une délicatesse infinie. Alors que le soleil aura disparu dans un embrasement d'apothéose, derrière les sombres forêts, vous goûterez l'ineffable tentation de glisser dans ce magnifique crépuscule des claires nuits d'été du Nord, dans cette lueur qui n'est ni le jour ni la nuit, entre les gros navires endormis et les petites barques dont les voiles blanches, déployées comme des ailes, frissonnent à peine sous



CHATEAU DE FREDERIKSBORG

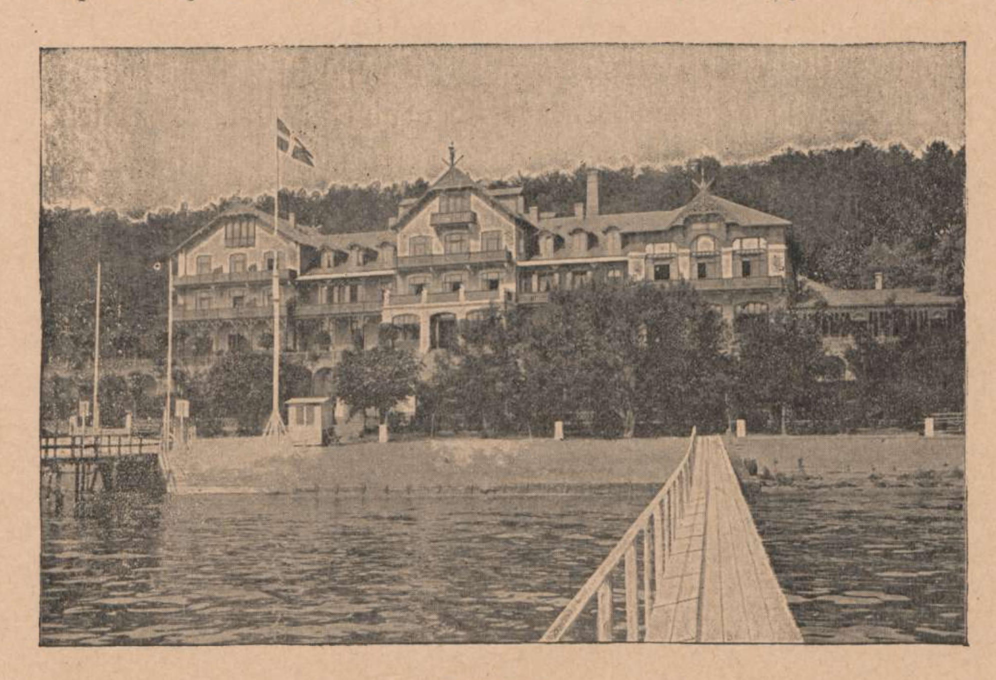
la fraîche haleine de la mer. Et vous sentirez descendre en vous une douce et indéfinissable mélancolie, tandis que le bateau, coupant la vague paresseuse et câline, vous porte comme en rêve vers la ville dont la silhouette se dessine imposante et nette dans la brume pâle de la nuit..... »

Comme on voit, les pays du Nord ont bien leur poésie.

Quoique d'apparence très mondaine, très « protocolaire » en raison de la continuelle présence de monarques et princes étrangers, la ville de Copenhague est patriarcale. Il est vrai que le

vieux roi Christian est le premier à donner l'exemple. On le rencontre parfois se promenant dans sa capitale, en compagnie d'un seul aide de camp. Point de cortèges imposants, point d'étiquette réfrigérante : le roi flâne à sa fantaisie.

Un jour, ou plutôt un soir, un de nos compatriotes, qui arpentait je ne sais quelle rue de Copenhague s'approche d'un



SKODSBORG

vieux monsieur et, le cigare aux lèvres, lui demande du feu...

Mais au moment où le vieux monsieur fait flamber une allumette, l'étranger pousse un léger cri :

— Le roi !

Et, se découvrant, il se confond en excuses.

Mais Christian — qu'on a surnommé le « premier gentilhomme de l'Europe » — garde son sourire aimable et répond :

— Je vous en prie, allumez votre cigare... Ce sont-là de petits services qu'on se rend à Copenhague comme ailleurs !

Lorsque M. Loubet, président de la République, fit escale à Copenhague, il fut naturellement reçu au palais royal, place d'Amalienborg. L'accueil, très chaleureux, eut un caractère très familial qui plut tout particulièrement au représentant de la France.

Le Danemark a souffert et souffre encore d'infortunes pareilles à celles dont la France ne se console pas. Après une guerre injuste, au cours de laquelle il a dû lutter contre une nation formidablement armée, le Danemark a été cruellement mutilé : deux de ses plus belles provinces, le Sleswig-Holstein, lui ont été enlevées. La plaie saigne encore aujourd'hui...

Mais le Danemark n'espère plus en un retour des armes ou en cette justice immanente qui rétablirait le passé... Et ne comptant pas sur l'avenir, il se complaît au souvenir de ses légendes.

Ces légendes, il les revit dans le vieux château fort de Kronberg, derrière lequel s'étend l'antique ville d'Elsenéur, où les rêveurs vont écouter la chanson de la source d'Ophélie et évoquer l'ombre fantomatique d'Hamlet. C'est dans un des souterrains du château séculaire, racontent les bonnes gens, que dort depuis des siècles le héros Holger Danske (Ogier le Danois). Ce guerrier doit, paraît-il, se réveiller chaque fois que la patrie est en danger et courir sus à l'ennemi. Mais à l'heure du péril, Ogier n'est pas sorti de son tombeau.

C'est le sort mélancolique des légendes d'être controuvées par la réalité.



CROQUIS HOLLANDAIS

COSTUMES HOLLANDAIS



DANS L'ILE DE MARKEN

Croquis hollandais

La Hollande... Et tout de suite, vous pensez aux moulins à vent, aux tulipes, aux gros bonshommes rougeauds, aux maisons de briques reflétées dans l'eau calme des canaux d'argent, vous évoquez le tableau plus conventionnel qu'exact dans lequel vous reconnaissez la Hollande chère aux poètes et aux artistes.

Car la Hollande, que dédaignent les excursionnistes mondains, est parcourue chaque année par de nombreux excursionnistes appartenant au monde des arts et des lettres. Ne vous en étonnez point... Le royaume de la douce Wilhelmine est riche en paysages curieux et inattendus, riche en villes pittoresques, riche en musées où se conservent les œuvres des anciens maîtres.

La Hollande, qui est à quelques heures de Paris, peut passer pour un des pays les plus originaux de l'Europe. Quoique très pratique, très commerçante, elle a gardé, dans la plupart de ses provinces, les costumes, les traditions du vieux temps. La Hollande est très vivante, dans ses grandes villes, dans ses ports où d'innombrables navires déchargent les richesses de ses colonies, Batavia, Sumatra, Bornéo, îles merveilleuses, perles de l'océan Indien; mais en dehors de ces centres actifs façonnés à la vie moderne, les Pays-Bas sont placides et contemplatifs.

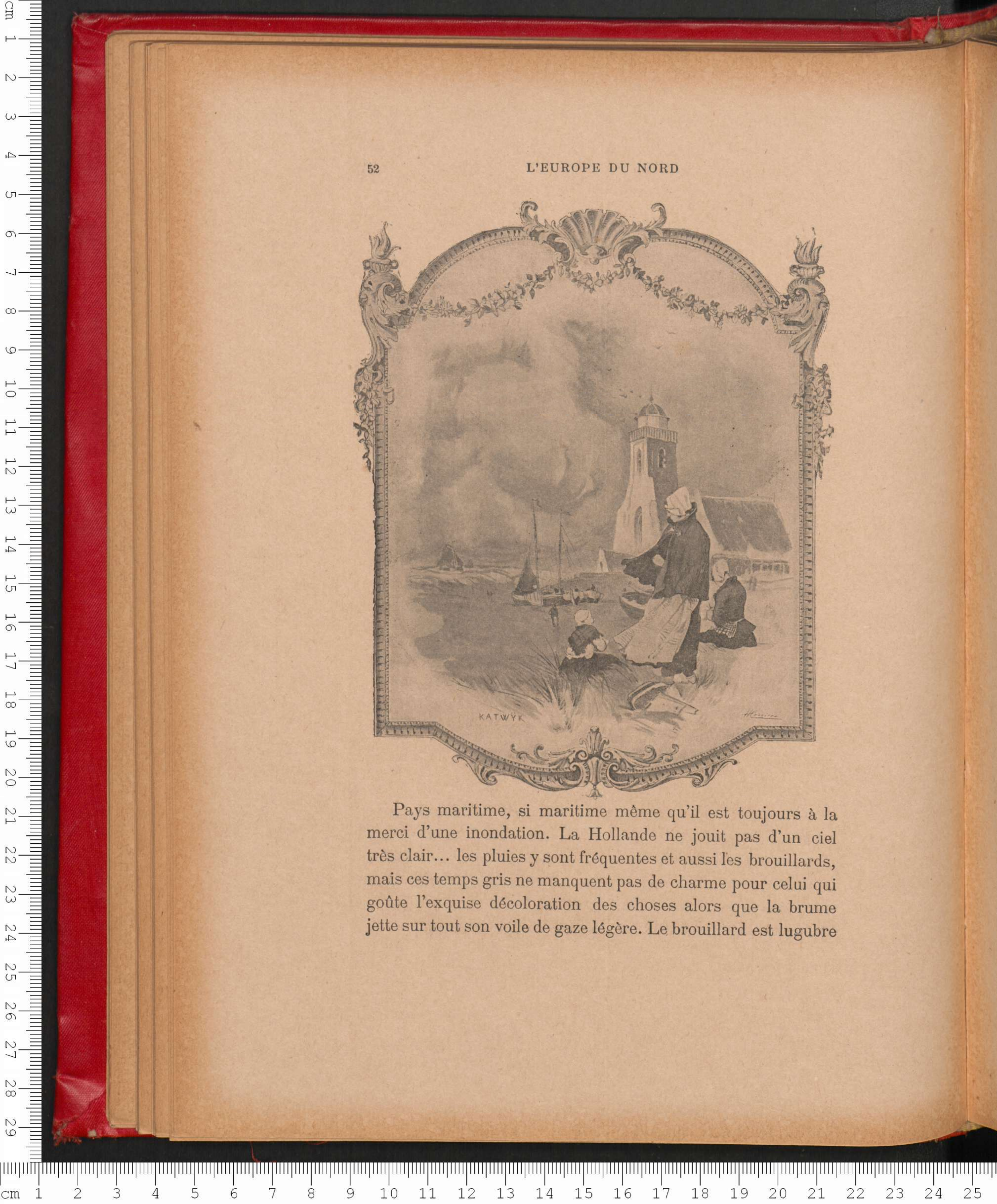
La Hollande aux prairies vertes que découpent des canaux rectilignes, la Hollande aux maisons de briques roses est le pays du silence et de la tranquillité. Là, point de cheminées d'usine, point de machines haletantes et toujours pressées, pas d'ouvriers aux faces noircies par la poussière de charbon. La patrie des Nassau ignore l'existence rude de la Belgique, sa voisine; sur le littoral, disputé à la mer, protégé par des digues gigantesques, les Hollandais, il est vrai, exercent ce dur métier qu'est la pêche... Mais à l'intérieur des terres, ils s'adonnent uniquement aux travaux des champs et plus spécialement à l'élevage.

La Hollande est le pays des beurres veloutés et des fromages savoureux. Sur son sol sans cesse fécondé par l'eau, sous son ciel brumeux mais clément, l'herbe pousse, drue et grasse... Quel paradis pour les ruminants! Aussi est-ce plaisir, lorsqu'on traverse les plaines néerlandaises, de voir ces magnifiques troupeaux de vaches demi-blanches ou rousses et l'on songe avec admiration à la quantité de « demi-sel » ou de « hollande » que représente pareille production de lait.

L'impression qu'éprouve le voyageur en visitant le pays de Rembrandt et de Spinoza est qu'on y respire une atmosphère de quiétude et de bonheur parfait. Il chercherait en vain dans le



plus pauvre de ces hameaux un spectacle de délabrement ou de misère... Aucun vagabond minable, sordide, n'attristera ses regards. Autour de lui, il ne verra que des visages réjouis, grosses faces rondes de paysans ou de pêcheurs, figures roses et fraîches de femmes et d'enfants dont les sabots résonnent joyeusement sur les dalles bleues ou les briques rouges.



Pays maritime, si maritime même qu'il est toujours à la merci d'une inondation. La Hollande ne jouit pas d'un ciel très clair... les pluies y sont fréquentes et aussi les brouillards, mais ces temps gris ne manquent pas de charme pour celui qui goûte l'exquise décoloration des choses alors que la brume jette sur tout son voile de gaze légère. Le brouillard est lugubre



à Londres; en Hollande, il est d'une mélancolie douce et délicieuse, et c'est surtout lorsqu'on voit ces plaines vertes, semées de vieux moulins et de villages coquets, lorsqu'on analyse la dégradation des plans successifs jusqu'à la ligne bleuâtre de l'horizon, qu'on regrette de ne pas être peintre pour fixer sur la toile cette vision suave.

Mais de nombreux artistes ont copié ces curieux effets de la nature hollandaise. Les Pays-Bas ont inspiré d'innombrables peintres... Un des plus connus est un aquarelliste belge, M. H. Cassiers, dont vous trouverez peut-être la signature au bas de ces cartes-postales aux couleurs chatoyantes qui font l'orgueil des albums artistement composés.

Cassiers est le peintre des Flandres et surtout de la Hollande. Il a su faire de l'aquarelle un très grand art... Elles sont exquises, ses œuvres claires, pimpantes, faites de rien, semble-t-il, mais qui représentent aux yeux des connaisseurs une étonnante dépense de virtuosité.

Cassiers aime ces paysages du Nord dont il rend si habilement l'originale poésie.

« Il n'y a pas pour moi, a-t-il écrit, de plus grand charme que de me trouver devant mon chevalet au milieu de ces plaines immenses animées de moulins, d'animaux, de fermes et, par-dessus tout cela, de ciels merveilleux roulant de grands nuages. »

Voici Volendam, bourgade de pêcheurs dont les barques, aux larges voiles brunes, se balancent doucement au gré de la mer du Nord, cette mer qui, de calme, devient soudain houleuse et mauvaise. Voici Katwyk, non loin de Leyde. Un voyageur en parle ainsi : « Le Rhin superbe finit misérablement. Pendant que son cours, divisé vers le Sud, perd jusqu'à son nom dans les eaux de la Meuse, un faible bras, remontant un peu vers le Nord et conservant seul l'appellation de Onde Rijn (le Vieux Rhin), venait se répandre dans les sables de la mer, et, pour comble de disgrâce, les fières eaux de Bâle et de Cologne transformaient les dunes en marais pestilentiels. Au commencement de ce siècle, de formidables travaux hydrauliques, où excellent les Hollandais, durent emprisonner dans un canal ces tristes flots domestiques. L'aspect de la plage et du pays envi-



ronnant est morne et semble envelopper ces lieux d'une inconsolable mélancolie. »

Voici Goes dont les moulins fouettent l'air de leurs ailes tourbillonnantes, voici Middelbourg, en Zélande, cette Zélande sauvage et mouillée où il semble, à certains endroits, qu'on soit à des centaines de lieues de toute civilisation.

La Hollande a gardé son caractère national, alors que la plupart des autres nations deviennent banales.

J'aime la Hollande artiste et sage, qui se mire dans ses canaux lisses ou lutte contre la mer envahissante, j'aime ce pays de braves gens, un peu rudes, un peu simples, mais hospitaliers, et je l'envie de rester si calme alors que la vieille Europe devient nerveuse et fait des folies...



JEUNE FILLE D'EDAM



FILLE DE FERMIER PROTESTANT A GŒS — FIANCÉE PROTESTANTE A GŒS

Costumes hollandais

Nous avons dit que la Hollande avait gardé ses costumes d'autrefois. Il faut l'en féliciter, car ces costumes sont jolis et cadrent parfaitement avec le paysage.

Hélas! en France, nos paysannes tendent de plus en plus à renoncer au bonnet de leurs grand'mères pour porter des « chapeaux de demoiselles ». Bonnets de précieuse dentelle qui étiez l'orgueil des anciennes fermières de Normandie et de Bretagne, où êtes-vous? Vous disparaissez aussi, corsages de velours brodé, cottes rayées de couleurs vives, costumes que les coquettes d'antan arboraient avec fierté..

Mais en Hollande, les fermières les plus cossues s'habillent selon la mode du bon vieux temps et elles ont raison, car elles seraient ridicules sous un chapeau à plumes et une robe de ville, alors qu'elles sont fort séduisantes avec leur bonnet, leur fichu à ramages et leur robe à plis droits...

Et ne croyez pas que ces costumes si originaux ne se portent qu'à la campagne; à Amsterdam même, en plein *Kalverstraat* on rencontre de nombreuses Hollandaises coiffées d'un petit bonnet, fort coquet ma foi, formant deux coques sur le haut de la tête, d'alertes jeunes filles portant un fichu blanc plissé, une petite chemisette de toile, un corsage à manches courtes qui découvre tout l'avant-bras et une partie du bras. Vous pouvez même apercevoir des jeunes filles ainsi vêtues avec cette complication assez inattendue que le costume est mi-partie, c'est-à-dire que tout le côté droit est noir et tout le côté gauche, rouge.


ORPHELINE D'AMSTERDAM

Serions-nous en carnaval ?

Non, et les Amsterdamoises ainsi habillées n'ont sans doute pas l'esprit tourné vers les plaisirs extravagants du Mardi gras.

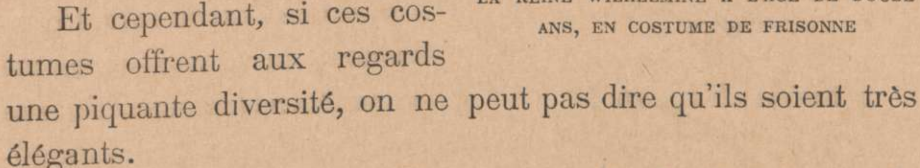
En effet, ce sont des orphelines portant l'uniforme du *Burgerweesthuis* établissement charitable fondé en 1520 par une riche dame veuve d'Amsterdam.

Encore que cet accoutre-

ment soit pittoresque, reconnaissons en toute franchise qu'il est plutôt de mauvais goût.

Mais qu'y faire ? Depuis 1520, les pupilles du Burgerweesthuis s'habillent ainsi et les Hollandais n'aiment pas à rompre avec la tradition.





LA REINE WILHELMINE A L'AGE DE DOUZE ANS, EN COSTUME DE FRISONNE

Les costumes hollandais sont le plus souvent riches et très coûteux. Ils sont composés de draps soyeux, de velours, de satin et surtout de précieuses dentelles que les mères transmettent religieusement à leurs filles.

Et cependant, si ces costumes offrent aux regards une piquante diversité, on ne peut pas dire qu'ils soient très élégants.

La Hollandaise ne s'efforce pas, telle la Parisienne, de paraître mince et d'avoir ce qu'on appelait autrefois une taille de guêpe.

Elle apparaît, au contraire, très lourde sous son costume étoffé et flottant... Mais que lui importe ! N'est-ce pas ainsi qu'était habillée sa grand'mère ? Les hommes ne sont pas plus soucieux d'élégance... Avec leur veste à larges carreaux, leur culotte ample et leurs sabots monumentaux, ils ont vraiment l'air de ces « magots » dont se moquait Louis XIV.

Pour ma part, j'avoue que ces costumes hollandais me plaisent, malgré leur lourdeur. C'est bien ainsi que doivent

s'habiller les placides sujets de la reine Wilhelmine. Et voyez d'ailleurs comme les peuples ont les costumes qu'ils méritent. Le Russe avec sa blouse et ses grosses bottes, l'Italien avec son chapeau enrubanné et sa courte veste, l'Espagnol fièrement drapé dans sa *capa*, etc. etc., représentent bien, ainsi vêtus, le caractère, le tempérament des pays où ils sont nés...

Rien de plus exact, en tout cas, en ce qui concerne les Hollandais. Et si leur costume n'existait pas, il faudrait l'inventer.

Disons tout de suite que le costume hollandais varie à l'infini. Chaque province, chaque ville, voire chaque village a sa « mode » bien définie.

La coiffe frisonne ne ressemble en rien au bonnet de l'île de Marken ; le bonnet de l'île d'Urk n'a aucun rapport avec la coiffe en soleil qu'arborent fièrement les paysannes de Brecklenkamp.



FEMME DE PÊCHEUR A VOLLENDAM

Admirons l'extraordinaire ingéniosité et la variété étonnante de la mode néerlandaise. Et cette diversité est d'autant plus singulière que la Hollande est un tout petit pays où les canaux et les chemins de fer rendent les voyages peut-être plus faciles qu'en France...

Nous ne pouvons évidemment passer en revue tous les costumes portés au pays des tulipes et des moulins à vent... Ils sont trop !

Choisissons simplement les

plus typiques, ceux qu'a croqués Maurice Feuillet, et encore que de tels dessins soient très clairs par eux-mêmes, donnons ces quelques explications.

C'est en Frise que nous trouverons peut-être les plus jolis costumes de Hollande. La Frise dont Leeuwarden est la pittoresque capitale, a gardé jalousement ses traditions. Certes, le Frison est patriote et il aime la Hollande, mais se considère comme appartenant à une élite.

Les Marseillais considèrent que leur ville est la parure et l'orgueil de la France. A Leeuwarden, on estime le plus sérieusement du monde que la Frise est la perle de la Hollande.

Ne raillons pas ces vanités régionales ou locales : elles sont nécessaires et des plus bienfaisantes. Il est bon d'avoir la fierté de son origine...

Les Frisons sont, ainsi qu'un observateur l'a écrit, très courageux, très forts, mais leur structure est fine. Ils ont les cheveux soyeux et très blonds, si blonds même qu'ils en paraissent albinos... Ce sont de vrais types germaniques. Les femmes, et surtout celles de la campagne, ont une grande pureté de lignes.

Admirons le costume des Frisonnes. Il est des plus gracieux avec sa jupe droite, ses manches légèrement bouffantes, son fichu et son tablier de fine dentelle ajourée, brodée des dessins les plus délicats et les plus riches, son



PETIT GARÇON DE L'ILE DE MARKEN



JEUNE FILLE DE BRECKLENKAMP
EN COSTUME DES DIMANCHES

aumônière de velours, ornée de ciselures d'argent… Ce costume est si séduisant qu'il semble avoir été créé par un dessinateur de théâtre et destiné à briller aux feux de la rampe… La merveille, c'est le bonnet, un joli petit bonnet qui encadre la figure, découvre le front, cache les oreilles et retombe sur la nuque en plis tuyautés. Sur les tempes, deux broches d'or entourées de perles ressortent, une broche frontale, qu'on ne porte jamais qu'ornée de brillants, barre la partie droite du front, enfin une plaque, appelée « fer » par les uns, « casque » par les autres, contourne toute la tête, supportant le poids des cheveux.

C'est le « fer » frison, fait de métal précieux, en or le plus souvent, dont on aperçoit les scintillements à travers les dessins diaphanes de la coiffe.

Quelle est l'histoire de cet original accessoire de toilette qu'on retrouve dans toute la Hollande?

Je voudrais pouvoir vous raconter ici une poétique légende digne d'inspirer à quelque Rostand un délicieux conte rimé. Mais c'est la sévère archéologie qui va nous renseigner…

En 1865, on découvrit dans les fondations du couvent de Saint-Olof, à Staveren, les origines du « fer » frison. Autrefois, les Hollandaises portaient tout simplement un lien d'osier ou de jonc pour maintenir leurs cheveux blonds; un jour, une hardie innovatrice fit un coup d'État… Elle remplaça le lien

de jonc — trop modeste, trop patriarcal — par une rondelle de métal. Mais bientôt on se rendit compte de la difficulté que l'on éprouvait à la mettre et la rondelle se transforma en broches, boucles et ferrets...

L'auteur, auquel nous devons cette histoire du « fer » frison, ajoute : « Sous aucun prétexte, la Frisonne ne quitte son « casque ». Voyez-la faire le *Schoonmaken*, le nettoyage de la maison, qui est dans toute la Hollande poussé jusqu'à la manie. Elle a retiré sa coiffe, son bonnet, mais elle porte le « fer » à même la tête. Jamais elle n'osera se montrer en cheveux, sauf pourtant quand elle concourt dans une course de patins. Ah! alors, dans ce cas, l'émulation l'emporte; insouciante des obligations mondaines ou conventionnelles, elle retire, ôte, défait, tout ce qui peut la gêner, et confie son précieux casque à la garde d'une amie complaisante. »



PÊCHEUR DE VOLLENDAM

Le costume de Frisonne n'est pas porté que par les femmes du peuple ou les petites bourgeoises.

Les grandes dames ne craignent pas d'arborer ce costume traditionnel.

La reine Wilhelmine, ellemême, s'habille parfois en Frisonne... Le plus populaire de ses portraits est celui où on



JEUNE PAYSANNE DE NUNSPEET

la voit ainsi vêtue, et nous reconnaissons sans peine que le costume frison lui sied tout autant que la toilette de ville...

En toute loyauté, reconnaissons que, en Frise, les hommes, ne portent plus guère le costume national.

Ces messieurs ont renoncé à la culotte bouffante, à la veste brodée, au petit chapeau à « gouttières ». C'en est fait de cette défroque qui fut glorieusement portée à l'époque des grandes guerres...

Les Frisons veulent être modernes eux aussi et, à la désolation de tous les artistes, ils s'habillent aujourd'hui comme le premier citadin venu. Ils portent le complet du jour qui semble provenir des étalages des magasins du Pont-Neuf. Hélas!

Est-ce à dire qu'on ne rencontre plus en Frise un seul Frison vêtu à la frisonne? Non pas... mais méfiez-vous des paysans qu'on vous présentera costumés selon la tradition. Ce sont de faux Frisons, des Frisons de fantaisie qui ressemblent aux Tyroliens d'Opéra-Comique. Ils sont déguisés, tout simplement, à l'intention des étrangers et plus particulièrement des clients de l'agence Cook. Le soir venu, quand les « Englischen » sont partis, ils reprennent leur veston, leur casquette de drap et comptent leurs pourboires.

Allons maintenant faire une excursion dans l'île de Marken.

Pour atteindre Marken, il faut se résigner à faire une courte traversée. Embarquons-nous donc, à Vollendam — un curieux village de pêcheurs — sur une de ces pittoresques barques de pêche... Nous n'y jouirons que d'un confort très relatif, mais nous pourrons tout à notre aise contempler le Zuiderzée, cette mer semée d'îles et couverte de brouillards.



JEUNE FILLE DE L'ILE D'URK

La grande voile brune et rapiécée est hissée.

L'ancre est levée.

Le « patron » allume sa courte pipe où brûle un tabac parfumé que notre régie ignore... Le signal du départ est donné et déjà la barque, poussée par le vent qui vient de l'immense plaine hollandaise, danse sur les flots frangés d'écume.

Mais quel est, là-bas, ce paysage de carnaval?

Un paysage? non pas... Ces maisons peintes en couleurs violentes et disparates, ce village qui, ainsi bigarré, pourrait être la patrie d'Arlequin n'est autre que Marken.

Marken n'est nullement un de ces villages très civilisés où on lit les journaux, où on se pique de ne rien ignorer... Marken est, semble-t-il, au bout du monde : pouvons-nous croire que dans cette bourgade singulière nous ne sommes qu'à quelques heures de Paris?

Les maisons — des manières de huttes — sont plantées sur

de petites collines artificielles ou perchées sur de hauts pilotis comme des cités lacustres. Elles ne paraissent même pas solidement équilibrées : certaines semblent à la veille d'un lamentable écroulement.

Les sept hameaux de l'île de Marken sont tous ainsi édifiés sur des tertres ou des soubassements en bois. C'est que, en ce pays hostile à l'homme, les inondations sont fréquentes... Que la digue se rompe, et la mer se précipite à l'assaut des pauvres masures. Aucun obstacle ne l'arrête, car l'île est impitoyablement plate : pas un arbre ne rompt l'uniformité mélancolique de ce pays à demi sauvage...

Cependant, les « indigènes » de Marken sont d'un heureux naturel. Observez-les : ils nous accueillent le plus cordialement du monde, encore que leur curiosité soit assez embarrassante. Il est évident que, si nous débarquions dans une île océanienne, nous ne serions pas lorgnés sous toutes nos faces avec plus d'insistance.



PAYSANNE DE DOORNSPIJK

Le costume des habitants de Marken est le costume des pêcheurs, mais il a quelques particularités. Ainsi les boutons du col de la veste sont en argent ou en or; ceux qui retiennent la ceinture du pantalon sont aussi en métal précieux et composés quelquefois de pièces de monnaie ou de médailles fort anciennes ; les mollets sont protégés par d'épais bas de laine noire ;

les pieds chaussés de sabots blancs ou de souliers en forme de babouches. Ils se coiffent, soit d'une casquette noire, soit d'un petit chapeau de feutre brun, et en hiver d'un bonnet de fourrure.



COSTUME DE VEUVE DE L'ILE D'URK

Il faut avouer qu'en dépit de ses luxueux accessoires, ce costume n'est pas fait pour donner de la sveltesse à celui qui le porte. Il est chaud, confortable et solide, mais d'une « ligne » que n'apprécieraient peut-être pas nos mondains.

En revanche, les femmes de Marken s'habillent avec une grande originalité. Bien que d'origine frisonne, elles n'ont pas adopté le fer frison, — lequel, comme nous l'avons dit, est en or ou en argent.

Presque seules dans toute la Hollande, — j'entends la Hollande respectueuse des anciennes traditions somptuaires, — elles laissent voir leurs cheveux... Et comme elles ont de beaux cheveux blonds, il faut leur savoir gré de ne pas les cacher.

Leur coiffure rappelle assez la mode suédoise ; voilà qui va nous rappeler le court séjour que nous avons fait à Stockholm. Le bonnet des femmes de Marken est très haut, si haut même qu'on a pu le comparer à une mitre. Il est orné de dessins brodés avec une haute finesse. Attaché sous le menton, il laisse échapper de chaque côté de la figure deux longues mèches qui tombent sur la poitrine. Sur le front, les cheveux


PAYSANNE DE L'ILE DE WALCHEREN

sont coupés à la hauteur des sourcils et relevés sur les côtés en forme de petites cornes.

M. Maurice Feuillet décrit ainsi le costume proprement dit :

« La robe est composée d'un corsage sans manches de drap brun et gros bleu, couvert de broderies faites avec une patience et un soin étonnants, exigeant plusieurs années de travail ; les couleurs vives, dominent, le rouge notamment. Il est préservé par un double plastron à grands ramages, à dessins de fleurs décoratives, d'entrelacs, de semis noirs ou blancs, verts ou jaunes, sur un fond disparate. Sous ce premier corsage, un deuxième dont les manches sont divisées en deux parties. La jupe, très ample, se divise comme le corsage en deux sections inégales. »

Les enfants de Marken, qu'ils soient filles ou garçons, portent jusqu'à sept ans des costumes quasi semblables. A partir de cet âge, les garçons ont droit à une large culotte, le plus souvent taillée dans celle de leur père. Quant aux jeunes filles, elles se coiffent du fameux bonnet en forme de mitre, mais il faut qu'elles aient atteint la dix-huitième année pour pouvoir arborer un couvre-chef aussi haut que le bonnet maternel.

Et c'est surtout à Marken qu'on peut dire :

— Petit bonnet deviendra grand.

Une autre remarque à faire, c'est que les costumes de Marken sont, tout comme les maisons, de couleurs très vives ; n'étaient le climat brumeux, la température froide, on pourrait se croire transporté dans quelque contrée méridionale. Et cepen-

dant Marken est bien hollandais : on n'y entend que le rude langage des anciens Bataves et les étrangers y sont rares.

Pauvre Marken ! On ne connaît guère tes maisons rouges, jaunes ou bleues, et tes habitantes se mettent vainement en frais de toilette : on n'admire pas leur bonnet précieusement brodé et leurs lourds bijoux du vieux temps... Marken, tu vis dans le grand vent de l'Atlantique, loin du monde qui s'agite et fait du bruit. Tu es une île de silence et de poésie âpre et douce à la fois et, malgré que tu n'offres à tes hôtes qu'une hospitalité fruste, ton souvenir reste profondément gravé dans le cœur de ceux qui ont débarqué sur ton sol sans cesse menacé par l'assaut désordonné des flots...

. . . .

Une des plus curieuses coiffures de la Hollande est celle que portent les paysannes de Brecklenkamp.

Le dessin de Feuillet vous en donnera une idée fort exacte... Nous ne prétendrons pas que ce triple bonnet est des plus gracieux, mais il a bien son caractère.

La coiffure de Brecklenkamp n'est portée que dans ce petit village situé à proximité de la frontière allemande, et encore elle tend à être abandonnée par les paysannes. Elle est vraiment trop excentrique ! Mais, chose curieuse, alors que le triple bonnet de Brecklenkamp disparaît en Hollande, il est adopté dans di-



COSTUME DE KERMESSE
A WALCHEREN


PETITE FILLE DE MIDDELBOURG

vers villages allemands de la frontière. Voilà qui va faire plaisir aux partisans de la théorie du libre-échange! Dans la province de Gueldre, à Nunspeet, à Doornspijk, les paysannes ont, elles aussi, le casque sous le bonnet brodé, pourvu de l'accessoire classique, les spirales d'or qui encadrent si plaisamment tant de roses visages de Hollandaises. Le corsage échancré laisse à découvert un fichu rouge, bariolé de bleu et de blanc; l'avant-bras est recouvert d'un tricot noir remplaçant les manches absentes; le haut de la jupe a une basque rayée, elle aussi, de couleurs vives.

Allons explorer l'île d'Urk... Elle n'a point le caractère mélancolique, attristant de Marken. A Urk, tout est lumière et gaieté. L'île est fertile et bien cultivée. A Marken, on chercherait vainement un arbre. Ici, de hautes futaies bleuissent à l'horizon. L'herbe pousse dru; les maisons sont fraîches, coquettes sous leur toit écarlate. Voici l'église à l'architecture simple, mais non dénuée d'art; cette tour blanche est le phare qui, la nuit, rassure et guide les pilotes. Plus loin, c'est toute une flottille de barques de pêche aux voiles multicolores, aux innombrables oriflammes.

Urk n'est peut-être pas l' « île heureuse » dont parle le poète et qu'a représentée, dans un merveilleux décor, le grand peintre Besnard, mais elle produit une impression charmante

dès les premiers instants qu'on passe sur son sol privilégié.

Et comme sur les terres fertiles vivent le plus souvent de belles races, les habitants d'Urk sont grands et bien faits. Les hommes ont un air décidé qui fait plaisir à voir ; les femmes sont élancées et de belle allure.

Le costume des hommes rappelle le costume de l'île de Marken. Une différence cependant : la veste est à petit revers, dégage le cou et laisse apercevoir la chemise à rayures écossaises.

Les femmes portent un petit bonnet, sorte de serre-tête qui emprisonne les cheveux blonds et se trouve retenu par un double ruban noir posé à plat. Ce ruban passe deux fois au-dessus du front et maintient les cheveux qui, coupés en ligne droite, tombent jusqu'aux sourcils. Un corsage sans manches recouvre la taille. Il est généralement jaune ou orange. Un second, noir ou rayé noir et blanc à manches courtes, recouvre le premier. La jupe est le plus souvent noire, rarement de teinte claire, assez courte, avec un tablier d'indienne qui se noue derrière la jupe. Cette robe, la même pour les femmes que pour les filles, ne varie que le dimanche. Un plastron, appelé *Kraplap*, recouvre la poitrine et est rehaussé de broderies caractéristiques dans lesquelles s'enlacent les initiales de la jeune personne et de son prétendant, lorsqu'elle



RICHES FERMIÈRES D'EDAM



JEUNE FILLE DE MIDDELBOURG

est fiancée. Les veuves arborent un chapeau de paille recouvert d'étoffe noire et un fichu de même couleur, croisé. Ce chapeau, elles le portent jusque dans leurs maisons et ne le quittent plus, mêmes lorsqu'elles se remarient.

L'île de Walcheren est assez connue des excursionnistes, des artistes qui savent y trouver, non seulement des paysages curieux, des effets de lumière inattendus, mais encore de très riches costumes portés par des hommes et des femmes de belle prestance.

A Walcheren, nous ne verrons pas que des blonds et des blondes... L'île n'est pas entièrement peuplée de Germains. La race franque y est amplement représentée. Et après avoir vu tant de Hollandaises aux cheveux ensoleillés, nous retrouvons avec plaisir, dans ces jolies et alertes paysannes aux yeux foncés, aux cheveux bruns, le type français.

Les habitantes de Walcheren portent un étroit cercle de métal — en or ou en argent — caché sous leur bonnet. Le dimanche, ce bonnet tuyauté est surmonté d'un petit chapeau de paille orné d'un quadruple ruban, deux devant, jaunes ou roses, deux derrière, violets ou bleus retenus par une boucle d'argent.

Les hommes ont conservé la mode ancienne. Au col et à la ceinture, ils étalent de larges boutons ou plaques d'argent et ils poussent le respect de la tradition jusqu'à se coiffer encore du

« potje » en français « petit pot », sorte de chapeau qui justifie bien son nom.

A Goes, dans l'île de Zuid-Beveland, la question du bonnet a une importance toute spéciale.

En effet, c'est grâce au bonnet qu'on peut distinguer une catholique d'une protestante.

On a pu remarquer aussi que les calvinistes ne portaient ni brochettes frontales, ni pendeloques d'or. La tonalité générale de leur toilette est sombre. En revanche, les catholiques aiment les couleurs vives.

Mais il ne faut discuter ni des goûts, ni des couleurs.



FERMIER D'AXEL

Nous voici à Scheveningen, plage célèbre dans toute l'Europe. La plage de Scheveningen est une des plus belles du monde. Un superbe Kurhaus, des hôtels, des restaurants de premier ordre, des théâtres ajoutent à l'attrait de cette plage, où les villégiaturistes français sont cependant des plus rares. Il est vrai qu'ils ont Trouville, Boulogne, Dieppe et tant d'autres stations généreusement semées sur notre littoral.

Scheveningen, envahi par les baigneurs anglais et allemands, a naturellement perdu son caractère hollandais pour devenir cosmopolite et banal... Aussi le joli costume des habitantes de Scheveningen tend-il à disparaître. Les robes de Londres ou de Berlin, les chapeaux à plumes d'autruches ont eu raison de ce costume coquet. Les jeunes filles de Scheveningen

rougiraient aujourd'hui de porter la coiffe de leurs mères... Regrettons-le pour elles et pour nous.

Nous pouvons d'ailleurs nous consoler en contemplant ce joli costume porté à Saint-Joostland ; notons les costumes de Middelbourg, d'Assendrecht, de Hulst, de Soest, d'Amersfoort, le chapeau des paysannes de Prisenhage, les bijoux de Vlaardingen, de Maasluis, l'antique coiffure de Blaricum.

Très curieux, les bonnets des fermières d'Edam malheureusement gâtés par une capote de velours ornée (!) de fleurs artificielles.

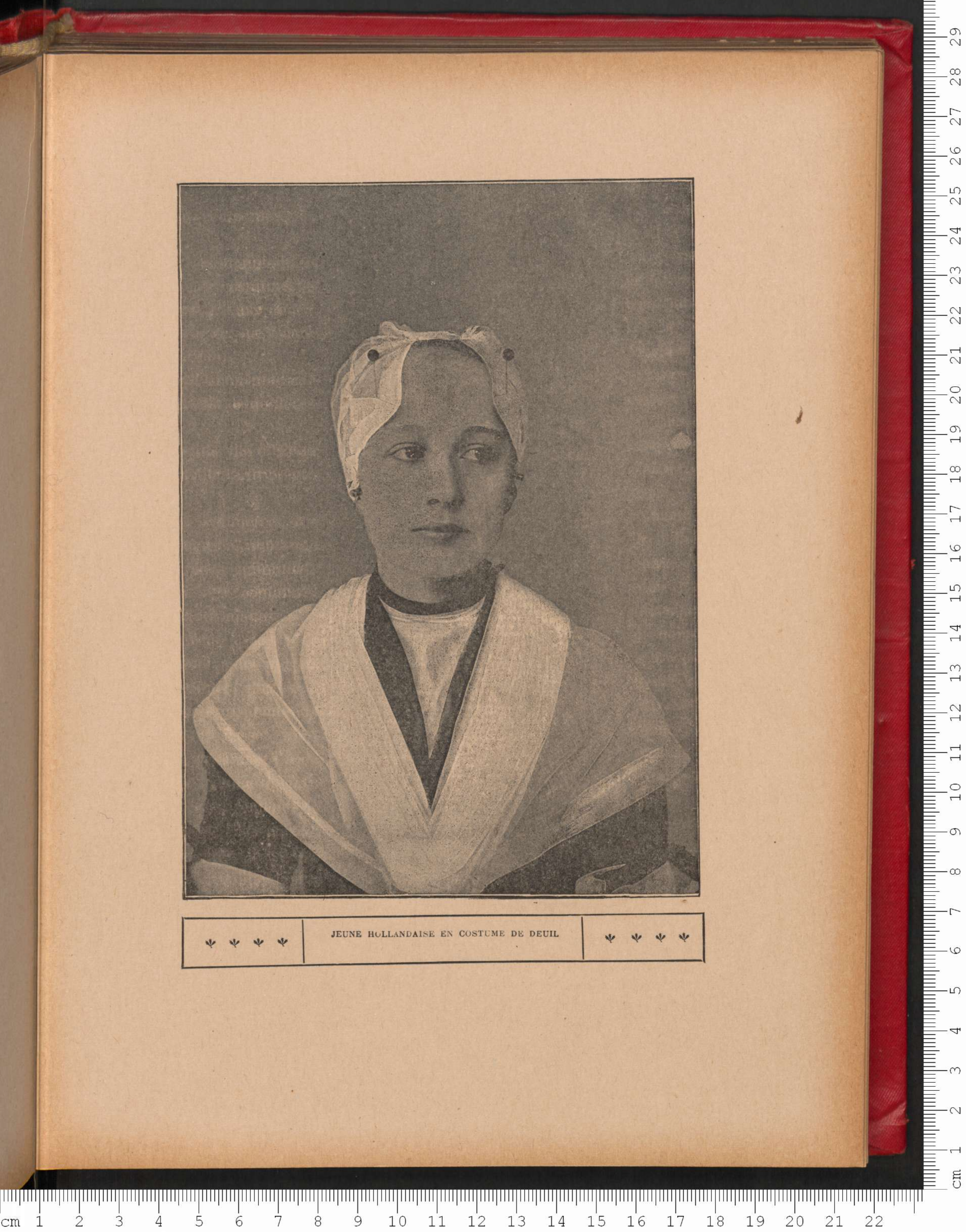
Mais ce n'est pas à ses bonnets que la bonne ville d'Edam doit sa célébrité : Edam est la patrie de succulents fromages que connaissent et apprécient les gourmets.

Ces produits délicieux représentent un commerce très important ; il faut aller à Edam un jour de marché, alors que sur la petite place communale s'amoncellent des centaines, des milliers de fromages...



FILLE DE FERMIER D'AXEL

Nous aurons à peu près tout dit quand nous aurons cité les costumes portés à Axel, joli village aux nombreux moulins sans cesse tournoyants. Les paysannes d'Axel retardent sur la mode de près de quarante ans, j'entends la mode de Paris. Elles portent encore la crinoline : il est vrai que c'est une crinoline de modeste envergure et qui n'a rien de comparable avec le monument d'osier où s'emprison-



JEUNE HOLLANDAISE EN COSTUME DE DEUIL

naient les élégantes, vers 1867.

Comme on le voit, les Hollandaises, encore qu'elles soient très coquettes, n'ont pas renoncé au bonnet, tant s'en faut.

Il est vrai que de tout temps, les Pays-Bas ont été renommés pour leurs coiffures et il n'est guère de voyageurs qui ne l'aient constaté.

L'un d'eux, Charles Lemaître, qui visita la Hollande en 1681, note à tout moment et avec une inaltérable admiration, les guimpes et les cornettes qu'il rencontre, et Dieu sait!



FILLE DE FERMIER DE SAINT-JOOSTLAND

Comment fait-on un bonnet?

C'est tout un art, un art dont je suis bien incapable de vous dévoiler les mystères. Rien de plus compliqué, en effet : jugez-en par le petit dessin — accessoires du bonnet — qui est sous vos yeux.

Aussi bien, vaut-il mieux ne pas entrer dans trop de détails. Je pourrais vous impatienter, et qui sait si vous n'avez pas la tête près du bonnet!

Les Hollandaises sont très soignées dans leur mise... Elles ne sont pas moins méticuleuses en ce qui concerne la propreté de leur logis. A ce propos, je ne résiste pas à l'envie de vous conter cette amusante anecdote, qui a été rapportée à un aimable écrivain, M. Jean de Corvey :

« Au siècle dernier, un étranger, qui était en relations d'affaires avec un bourgeois de Saardam, alla, dès son arrivée

en cette ville, frapper à sa porte. Une servante se présenta.

« C'était une forte et plantureuse commère, aux larges épaules, mais d'aspect quelque peu rébarbatif. Elle regarda du haut en bas le nouveau venu et lui demanda d'un ton assez rogue ce qu'il venait chercher.

« — Mais j'ai affaire à votre maître, répondit l'étranger.

« La servante reprit son inspection, et ses yeux s'arrêtèrent sur les chaussures de l'intrus, que les boues de la ville avaient singulièrement maltraitées.

« Puis, comme le visiteur insistait, elle lui tourna le dos pour toute réponse et prit l'attitude d'un portefaix qui s'apprête à charger un fardeau. Mais le voyageur, sans faire autrement attention à cette singulière posture, voulut passer outre et pénétrer dans la maison.



HOLLANDAISE EN COSTUME D'INTÉRIEUR

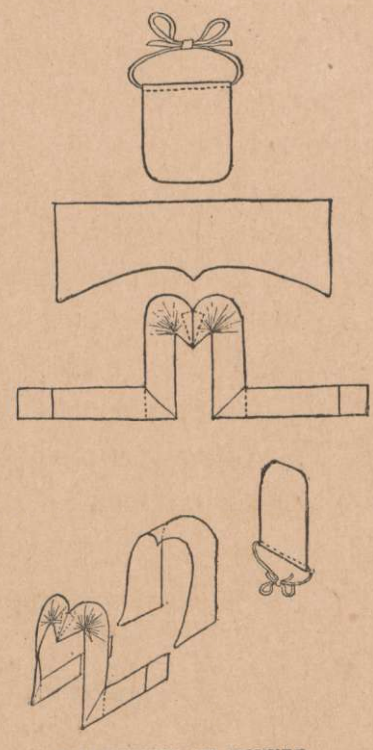
« — Halte-là ! lui cria aussitôt la servante ; on n'entre pas chez nous avec des souliers aussi sales.

« — Mais je veux absolument parler à votre maître.

« — Soit ! Eh bien, montez sur mes épaules et je vous conduirai à destination.

« L'étranger dut obéir. Il s'affourcha de son mieux sur cette

monture d'un nouveau genre et se vit porter par toute la maison, à travers corridors et couloirs jusqu'à ce qu'enfin la servante le laissât tomber sur un paillasson, devant une porte, où il attendit qu'on vînt lui ouvrir.

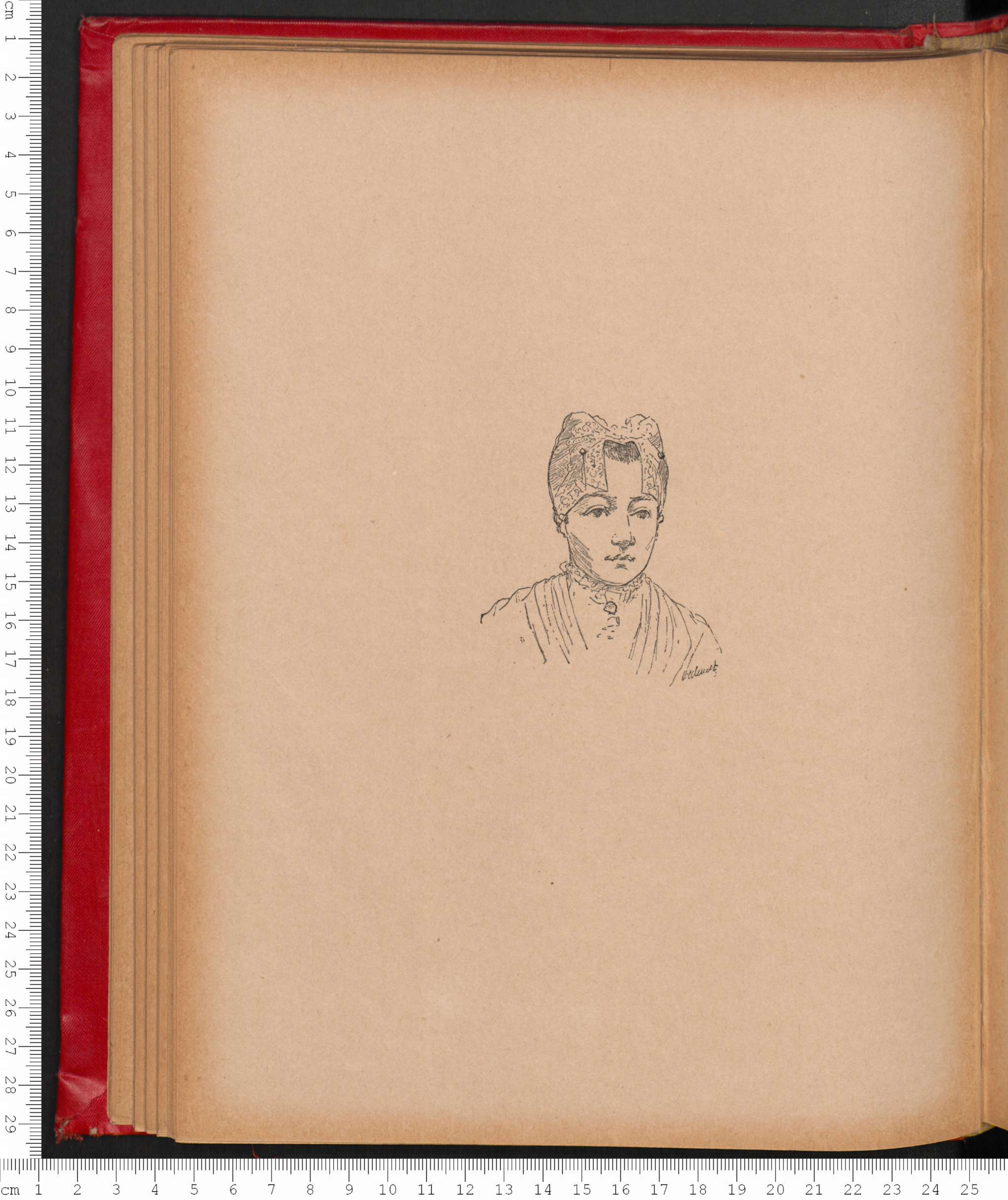


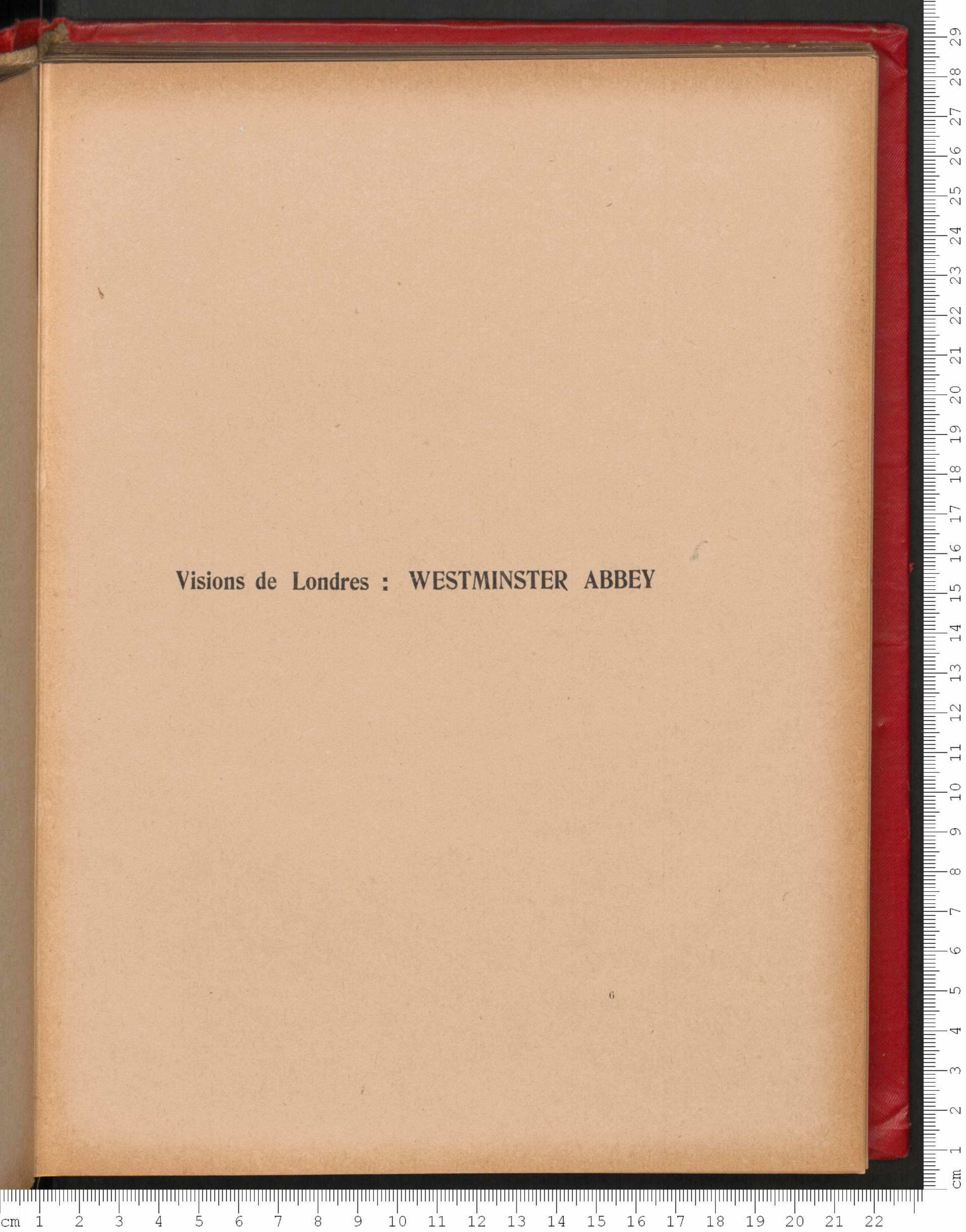
ACCESSOIRES DU BONNET

« Ce fut le maître de la maison qui le reçut. Lorsque la conférence fut terminée, l'étranger retrouva, en sortant de la chambre, la servante qui l'attendait. La brave fille le chargea sur ses épaules et le ramena ainsi à la place où elle l'avait trouvé. Elle était peut-être fourbue, mais son pavé demeurait immaculé… »

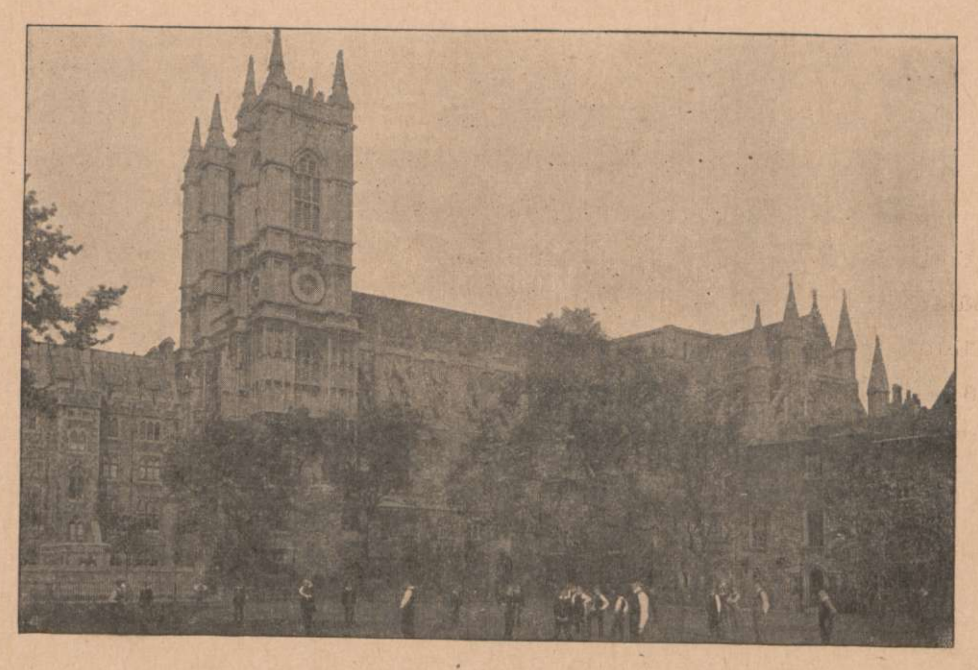
Voilà qui en dit long, n'est-ce pas? sur les mœurs patriarcales de la Hollande. Comment s'étonner dès lors que ce pays placide et bon enfant ait gardé ses costumes d'antan ?







Visions de Londres : WESTMINSTER ABBEY



VUE GÉNÉRALE DE L'ABBAYE DE WESTMINSTER

Visions de Londres : *Westminster Abbey*

Londres est une ville immense, grise et triste...

Londres est, en apparence, monotone : ses maisons noires, ses rues ternes, perdues dans le brouillard ou la pluie, semblent toutes les mêmes. Mais la diversité de Londres apparaît extrême aux yeux de l'observateur. Quartiers de commerce fiévreux, quartiers de travail, quartiers de luxe, quartiers de misère, c'est Londres, la métropole universelle, la ville de l'or et de la boue, la ville dont les tentacules vont jusqu'au bout du monde.

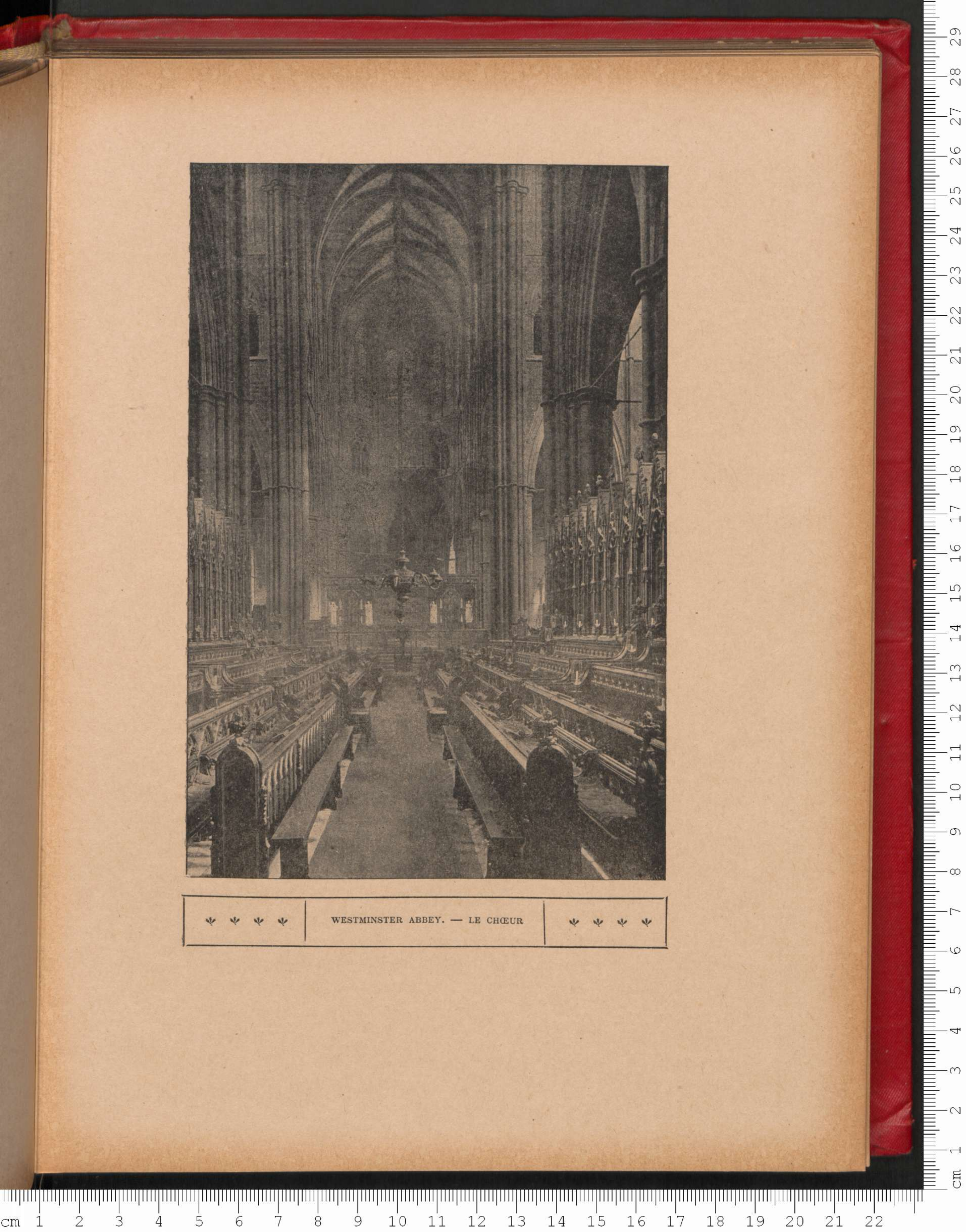
De Londres, nous ne pourrions donner ici qu'une idée générale. Les détails en sont, en effet, innombrables. Je vou-

drais pouvoir vous introduire dans une des maisons de commerce de la Cité et vous en expliquer le fonctionnement ; je voudrais vous guider dans les musées merveilleux de la capitale d'Édouard VII. Que n'avons-nous le temps ? Nous visiterions le *Guild Hall*, la maison commune de Londres et je saisirais cette occasion de vous montrer le lord-maire à perruque, escorté de ses *aldermen* et de son massier, marchant à la tête d'un cortège archaïque. A la chambre des lords, nous assisterions sans doute à quelque curieux spectacle, et nous ne perdrions pas notre soirée, si nous pouvions assister à l'une des pittoresques séances de la Chambre des Communes. Il nous faudrait de longues heures pour parcourir les squares immenses qui mettent des oasis de verdure au cœur de la ville affairée ou pour longer les principales rues de *Piccadilly*, quartier central où le tohu-bohu est d'une intensité ahurissante. Et quelle promenade intéressante que celle que nous pourrions faire sur les quais de la Tamise, car le port de Londres est le plus grand, le plus animé qui soit : tous les pavillons y flottent et tous les langages, tous les dialectes, tous les patois y heurtent leurs syllabes sonores...

Londres est multiple et compliqué. C'est la ville capharnaüm où, ballotté dans une foule compacte, rapide et noire, il semble qu'on perde sa personnalité.

Londres compte près de cinq millions d'habitants ; c'est la ville la plus peuplée du monde. Mais Londres n'a pas, comme Paris, un emplacement très nettement dessiné : il n'est compact que dans le centre et ses quartiers de la périphérie s'éparpillent, se perdent dans la campagne, l'usine couverte de suie voisinant avec la villa fraîche et coquette, entourée de ces prés d'un vert puissant qu'on ne voit qu'en Angleterre et en Hollande.

Et la vie à Londres, que de tableaux amusants ou mélancoliques, clownesques ou dramatiques, elle présente à l'obser-



WESTMINSTER ABBEY. — LE CHŒUR

vateur les plus superficiel ! Londres a ses mystères, ses quartiers où les *bars*, les *public houses* ou cabarets, regorgent d'escarpes et de criminels. Mais le vrai Londres est essentiellement familial et correct. Ses affaires terminées le londonien rentre chez lui, *at home* et s'y complait.... La vie anglaise est très fermée et il est fort difficile pour un étranger de se faire des relations dans la métropole s'il n'est pas « patronné » par quelque londonien honorablement connu.

Cette vie familiale n'est d'ailleurs nullement ennuyeuse : elle est agréablement variée par les réunions intimes, les exercices sportifs, les excursions dans la banlieue de Londres, qui, pour être moins jolie que celle de Paris, n'en a pas moins sa fraîcheur et son charme.

La rue fourmille d'ailleurs de types singuliers : *cockneys* débraillés et gouailleurs, marchands de journaux qui parcourent le *Strand* en arborant sur la poitrine des placards annonçant les principales nouvelles détaillées dans les feuilles ; cireurs de bottes dont la clientèle est toujours nombreuse ; peintres de publicité qui dessinent sur le pavé des réclames aussitôt effacées par les souliers des passants ; mendiants épiques dont les haillons sont bigarrés comme le manteau d'Arlequin ; sergents recruteurs qui, postés à divers endroits, tiennent bureau ouvert d'engagements plus ou moins volontaires que les futurs soldats de la libre Angleterre signent sur le comptoir du cabaret voisin.

La rue londonienne n'a pas la vie en dehors et cordiale de la rue de Paris. Elle est noire et silencieuse ; la foule y ruisselle, incessante, pressée et peu soucieuse de cette politesse que nous n'avons pas encore oubliée. Quelle différence entre ces deux grandes capitales du monde qui ne sont cependant séparées que par une distance aisément franchie en sept heures ! Cependant, proclamons sans fausse modestie, la supériorité de

Paris, supériorité reconnue par les Anglais eux-mêmes dont beaucoup ont pris l'habitude de venir régulièrement passer quelques semaines dans la ville lumière.

. . . .

Entre tant de sujets d'étude intéressants, il faut choisir.

Allons donc visiter Westminster Abbey, c'est-à-dire un des plus merveilleux édifices, une des parures du vieux Londres.

Westminster Abbey dresse son austère et importante silhouette sur les rives de la Tamise, sans cesse sillonnée par des navires aux sirènes hurlantes. Westminster est situé en plein Londres et cependant on y respire une atmosphère de mystère et de poésie singulièrement poignante. On sort de la fournaise où se débattent des milliers d'hommes et soudain on est transporté en plein passé. Car Westminster Abbey, c'est toute l'histoire de l'Angleterre, histoire mouvementée et dramatique qui revit là, immortalisée par les œuvres d'artistes célèbres.

Quelles sont les origines de cette abbaye?

Les historiens eux-mêmes ne peuvent exactement les préciser.

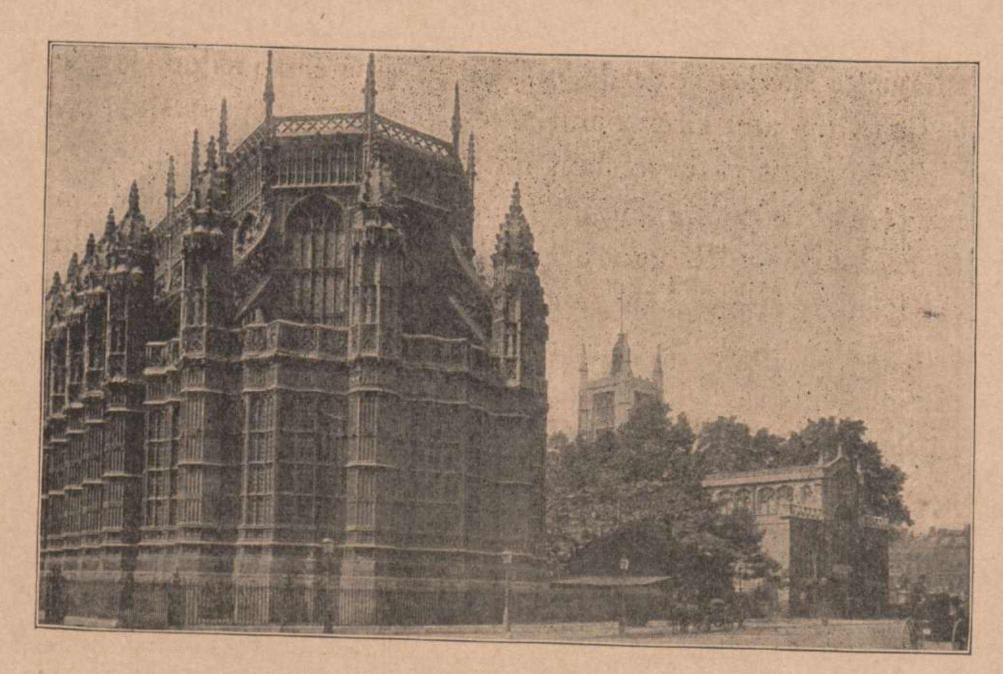
Mais racontons d'abord cette curieuse légende. Les légendes ne sont d'ailleurs le plus souvent que le déguisement de la vérité.

Un soir — cela se passait, il y a plus de douze siècles — un pêcheur, du nom d'Edric, cherchait vainement à prendre quelques poissons dans la Tamise. Il avait beau jeter ses filets aux meilleurs endroits, user de patience et d'ingéniosité, il n'obtenait aucun résultat.

Ce pauvre homme habitait l'île des Épines, tout près de la forteresse romaine de Londres, et cette île justifiait bien son nom, car elle n'était couverte que de ronces, de buissons épais

où apparaissaient parfois des élans, des cerfs, des aurochs... Cependant au milieu de cette île désolée, quelques pieux chrétiens avaient édifié une chapelle. A vrai dire, cette chapelle n'était qu'une hutte misérable et elle ne témoignait guère de son caractère sacré que par la croix qui surmontait son toit couvert de chaume...

Comme il rejetait à l'eau son filet, le pêcheur entendit qu'on l'appelait :



VUE EXTÉRIEURE DE LA CHAPELLE DE HENRI VII

— Edric! Edric!

Qui le hélait ainsi?

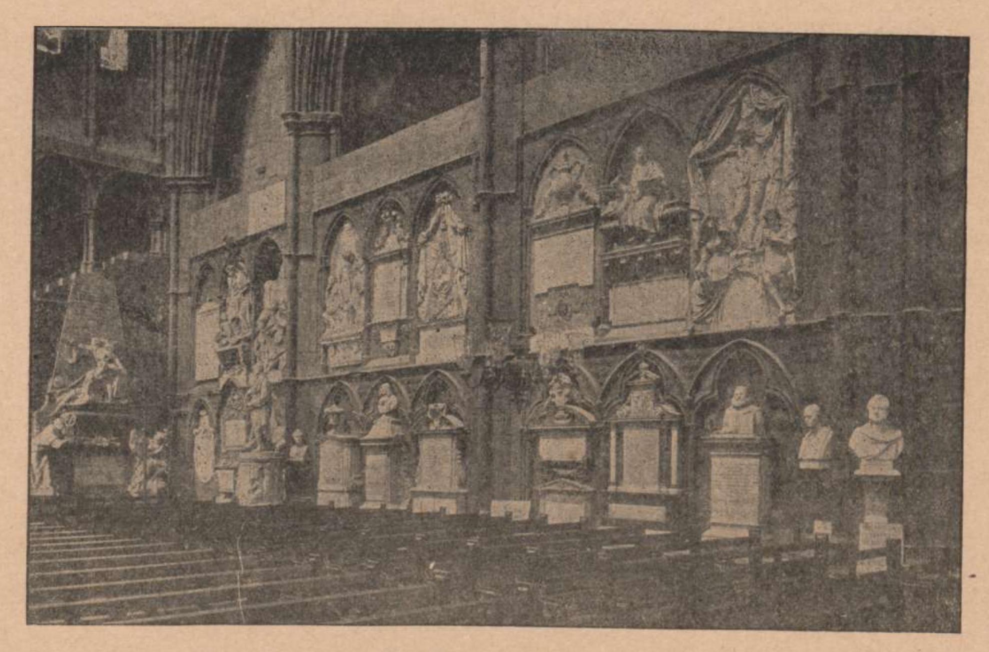
Le pauvre homme se retourna et aperçut un vieillard de noble apparence, vêtu non pas comme les habitants du pays de tissus grossiers et de peaux de bête, mais d'une ample tunique blanche et d'un large manteau.

— Edric, dit l'étranger, veux-tu me passer dans l'île des Épines?

Le pêcheur accepta sans peine.

En quelques instants, sa barque franchit le bras de la Tamise qui les séparait de l'île.

L'étranger mit pied à terre et se dirigea vers la chapelle où il entra. La nuit était tombée... Or, soudain, voilà que la misérable chapelle parut brillamment illuminée à l'intérieur. Des chants d'une pureté merveilleuse s'élevèrent dans le grand silence de la nature. Et comme Edric avait instinctivement



LE COIN DES POÈTES

suivi l'inconnu, il vit celui-ci consacrer la chapelle selon les rites.

La cérémonie terminée, le vieillard dit au pêcheur terrifié :

— Je suis saint Pierre... Ne t'effraie pas : je ne te veux que du bien à toi et aux tiens. Je suis venu pour consacrer le temple que vous avez édifié à la gloire du Seigneur... Le jour viendra où ce temple sera immense et rempli de richesses, mais les fidèles n'y prieront pas mieux que dans cette petite cha-

pelle construite en planches à peine dégrossies et couverte de chaume.

Edric s'était pieusement agenouillé.

— Relève-toi, continua saint Pierre, et reprends ton filet. Cette fois, la pêche sera bonne.

Au même instant, il disparaissait et l'obscurité régnait à nouveau dans la chapelle. Edric, à peine revenu de son émotion, recommença à pêcher et jamais il ne prit tant de poisson.

Telle est l'histoire légendaire de la première consécration de Westminster. Elle a inspiré de nombreux artistes et poètes; aux historiens, elle n'a inspiré que des doutes.

Les recherches des archéologues et déchiffreurs de manuscrits ont, de leur côté, révélé ceci. Construite au VI[e] siècle, la première abbaye de Westminster eut un sort plutôt malheureux. Ses fondateurs ne tardèrent pas, en effet, à retourner au paganisme et désertèrent l'édifice devenu sans emploi. Les Saxons commencèrent à démolir l'église et cette destruction fut achevée par les Danois, — qui s'y connaissaient.

Le véritable fondateur de l'abbaye de Westminster paraît être Édouard le Confesseur, roi très pieux qui consacra quinze années et des sommes considérables à doter l'Angleterre d'un monument qui, à l'époque, fut considéré comme une incomparable merveille. L'édifice était presque aussi grand que l'abbaye actuelle. On admirait avec une sorte de crainte ses grandes arches rondes, ses piliers trapus, ses vitraux aux couleurs éblouissantes, ses cinq grosses cloches aux voix profondes... Édouard avait eu l'idée première de ce temple gigantesque et il s'était donné de toutes ses forces à la réalisation d'un si beau plan. Mais la mort l'emporta avant l'achèvement complet de Westminster Abbey. Le successeur d'Édouard, Harold, ne devait pas être plus heureux. A lui revenait le triste honneur d'être le dernier roi saxon. En effet, les jours de sa

dynastie étaient comptés; une autre race allait régner sur l'Angleterre conquise.

Guillaume le Conquérant aborda en Angleterre à la tête de ses Normands téméraires. Pouvait-on résister à pareille trombe? La bataille de Senlac, qui fut une des plus sanglantes du moyen âge, devait se terminer en défaite pour le vaillant, mais malheureux Harold.

C'est dans Westminster Abbey que Guillaume le Conquérant fut couronné roi d'Angleterre.

Mais le nouveau maître ne se piquait pas d'encourager les arts. Il trouva que l'église était bien assez belle et n'y fit procéder à aucuns travaux.

Ce n'est que près de deux siècles plus tard que le roi Henri III d'Angleterre se préoccupa de transformer Westminster.

L'abbaye de Westminster actuellement existante date donc du XII[e] siècle.

L'œuvre d'Henri III fut continuée par Édouard I[er] qui embellit l'édifice en y faisant employer de précieux matériaux rapportés des croisades. Le tombeau d'Henri III, construit avec des marbres précieux de cette origine, est un des plus beaux monuments qui ornent la séculaire abbaye.

Édouard I[er], le premier, donna à Westminster un caractère de musée historique. Grâce à lui la chapelle du Confesseur, chapelle qui existe encore, s'enrichit de précieux trophées de guerre, parmi lesquels il faut citer la fameuse *Pierre de Destinée.*

Cette pierre est connue et vénérée de tout bon Anglais. N'est-ce-pas sur elle qu'ont été couronnés tous les monarques britanniques? Édouard VII, lui-même, a voulu que, lors de la cérémonie du couronnement, son trône eût pour base la *Pierre de Destinée*. Les successeurs d'Édouard I[er], Édouard III, la reine

Philippa, Richard III consacrèrent, eux aussi, une notable partie de leurs revenus à l'embellissement de l'abbaye.

Dans la chapelle du roi Henri V, on remarque un bouclier qui constitue, pour nous aussi, un souvenir intéressant. Ce bouclier est, en effet, celui que portait le roi anglais à la bataille d'Azincourt.

Henri VII édifia la plus belle chapelle de Westminster. C'était un roi très pieux autant qu'ami des arts et des artistes. Mais une ère de malheur allait s'ouvrir pour l'abbaye. Henri VIII ne suivit pas la tradition de ses aïeux, loin de là. Il dévasta Westminster, ne respectant que les tombeaux des rois qui l'avaient précédé. La guerre s'en mêla et la vieille cathédrale faillit disparaître dans la tourmente. Ce fut une terrible époque que celle-là. L'Angleterre était à feu et à sang : on se battait partout, les châteaux et les églises flambaient comme paille.

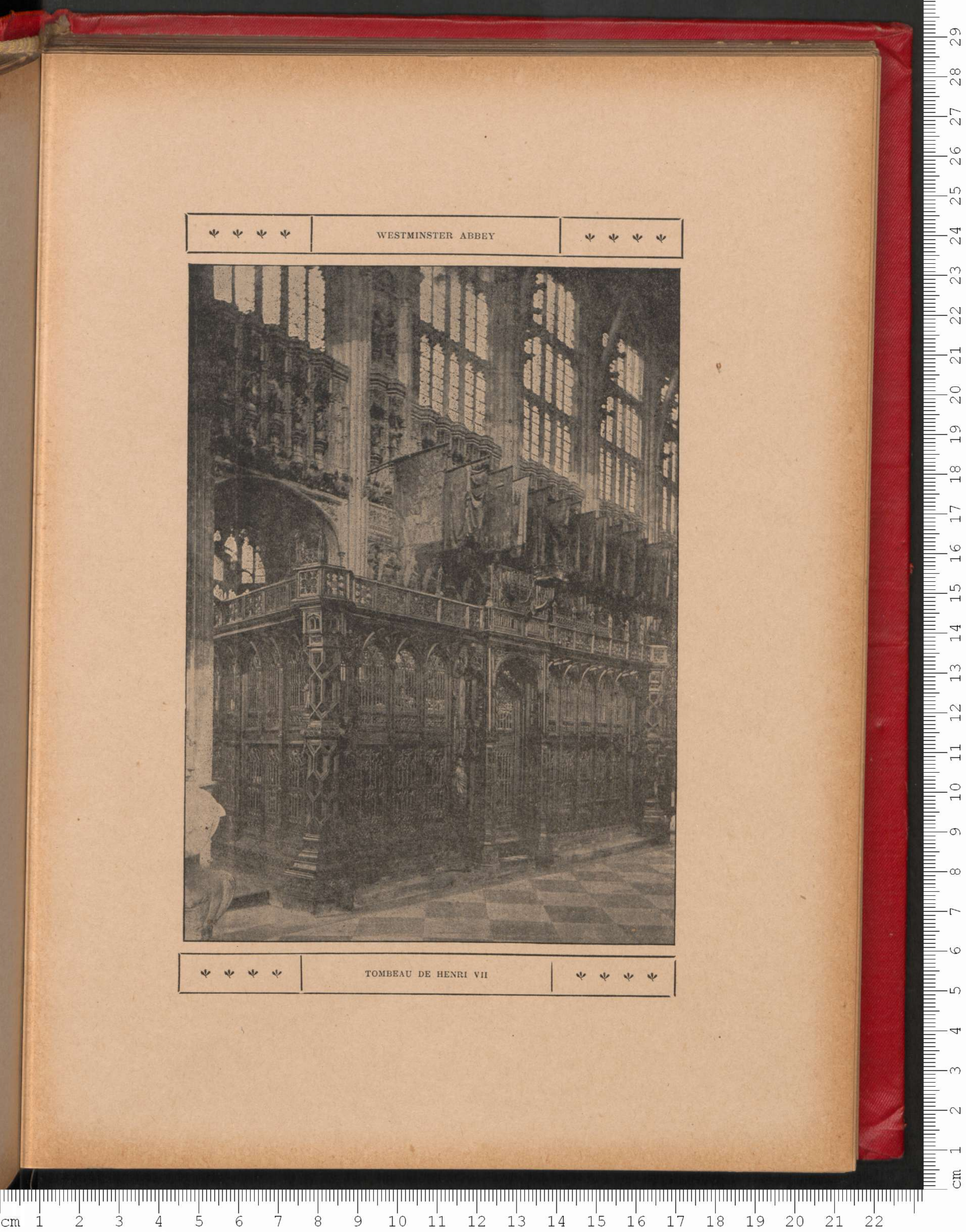
Mais une pareille terreur ne pouvait durer. Le règne de Guillaume et de Marie ramena la concorde et rétablit le respect des choses du passé. L'abbaye de Westminster fut sauvée... Il était temps!

Westminster n'est pas seulement un temple. C'est aussi une nécropole où dorment, à côté des rois et des reines, les plus grands hommes de l'Angleterre.

Commençons par les poètes... On sait que l'Angleterre a aujourd'hui encore des poètes nationaux, officiellement chargés de célébrer en vers plus ou moins lyriques, les grands événements de leur époque. C'est dire que la poésie est chère aux cœurs anglais... Heureux pays où la « profession de poète » n'apparaît pas paradoxale, voire un peu ridicule!

Westminster a le « coin des poètes ». Ils dorment là ceux qui ont formé la langue anglaise ou l'ont illustrée de leurs œuvres, à l'exception de Shakespeare, ce géant de la pensée humaine, ce maître dont les cendres reposent à Stratford-sur-

WESTMINSTER ABBEY



TOMBEAU DE HENRI VII

Avon; c'est Garrick, c'est Camden, c'est Thomson, c'est Milton, l'auteur du *Paradis Perdu*... Et voici les tombeaux de Spencer, de Ben Johnson, de Draiton, de Chaucer, de Wordsworth, de Macaulay, de Dickens qui créa ce type extraordinaire *M. Pickwick*... Citons encore Haendel pour lequel l'Angleterre fut une seconde patrie; et Saint-Evremond qui nous appartient et que nous ignorons. Très éclectique, l'Angleterre a donné la glorieuse hospitalité de Westminster à Longfellow, le grand poète de la jeune Amérique.

L'Angleterre ressemble en ceci à la France, qu'elle honore avec une ferveur toute particulière ses grands hommes politiques. Le parlement anglais a toujours été une antichambre de la gloire... Aussi Westminster Abbey possède-t-elle les cendres de Robert Peel, « le plus grand des Anglais », selon le mot de Disraëli; Canning, Pitt dont le nom est, pour nous, tristement associé à l'histoire de France; lord Chatham qui, selon l'inscription de son tableau, « éleva la Grande Bretagne à un degré de prospérité et de gloire inconnu jusqu'alors »; Palmerston, qui exerça une si grande influence sur les relations franco-anglaises...

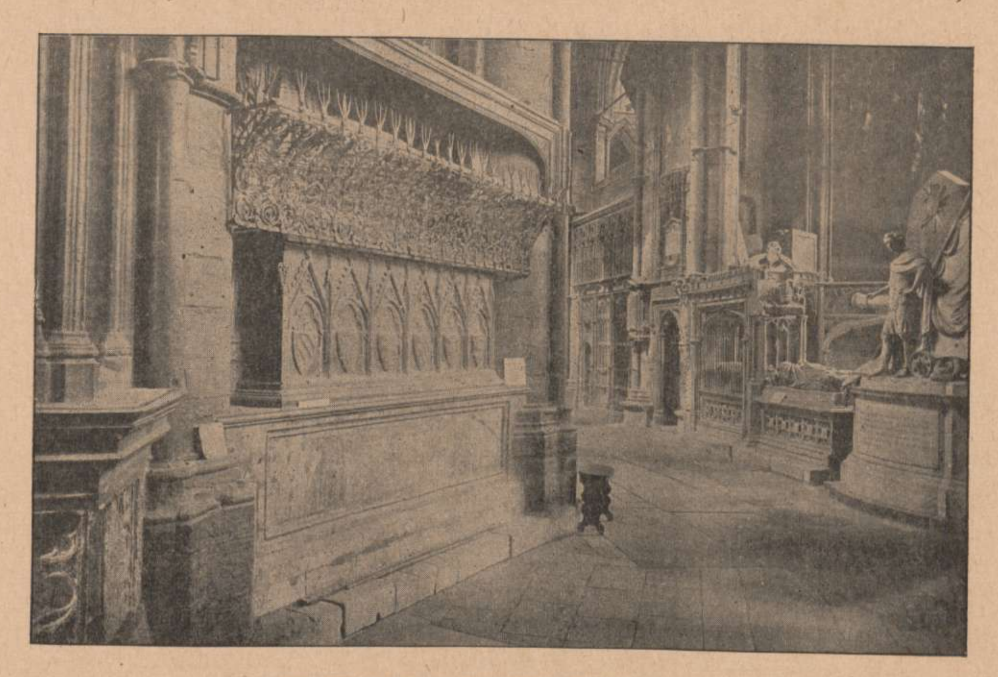
Voici d'autres tombes encore : celle de Hastings, auquel l'Angleterre doit l'empire des Indes, lequel, d'ailleurs, lui coûte gros et finira par lui valoir une terrible guerre avec la Russie; celle de Cobden, ce chauvin qui, au milieu d'une discussion, à la Chambre des communes, sur le projet de fortifications du littoral, s'écria :

— Fortifier les côtes d'Angleterre, à quoi bon? Les fermiers de Sussex, à eux seuls, élèveraient en une semaine de quoi arrêter une armée française!

Cobden a dû sa célébrité et sa situation politique bien plus à ce mot — peu digne du bons sens anglais — qu'à ses travaux parlementaires.

Un écrivain célèbre n'a point trouvé place dans le « coin des poètes ». C'est Bulwer-Lytton, très lu en Angleterre, mais dont les romans diffus et ennuyeux, *Pelham*, les *Caxtons* et *Rienzi* n'ont jamais plu que médiocrement au public français.

Voici le monument de lady Margaret Douglas... S'agit-il d'une noble dame quelconque? Non pas, les Douglas ont du sang royal dans les veines. Jugez-en : cette Margaret Douglas fut, nous apprend l'inscription, arrière-petite-fille d'Édouard IV,



VUE PRISE DE LA CHAPELLE DE HENRI VII

petite-fille d'Henri VII, nièce d'Henri VIII, cousine d'Édouard VI, sœur de Jacques V d'Écosse, mère d'Henri Ier d'Écosse, grand'mère de Jacques VI, arrière-petite-fille de deux reines qui portaient toutes deux le nom d'Élisabeth, fille de Margaret, reine d'Écosse, nièce de Marie de France, tante et belle-mère de Marie Stuart.

Voilà, n'est-ce-pas, une dame de bonne famille !

Ce n'est pas sans émotion que l'on contemple la chapelle

consacrée dans Westminster, à la mémoire de Marie Stuart, la reine décapitée.

L'histoire de Marie Stuart est terrible... Mais de tels épisodes sont fréquents dans l'histoire anglaise.

Ce peuple britannique, qu'on dit flegmatique, indifférent, est, au contraire, très passionné de politique et si l'on remonte le cours des siècles, on voit que l'Angleterre et l'Écosse ont été de tout temps dévastées par des guerres civiles. Ce ne sont que batailles sanglantes, exécutions, supplices, conspirations et trahisons.

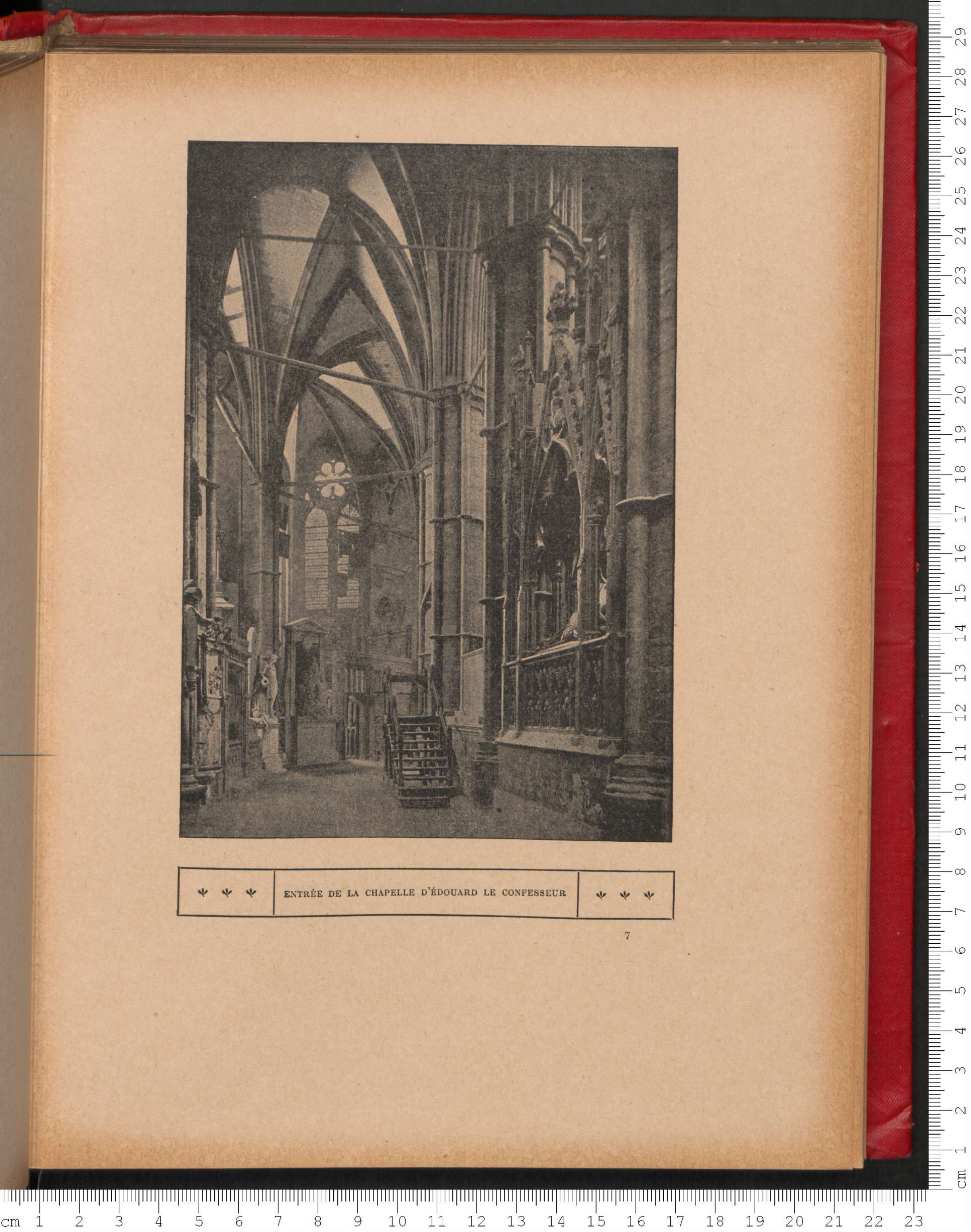
L'histoire d'Angleterre est d'une complication extrême et ne peut guère être étudiée dans ses détails que par des spécialistes. Ses rois, ses reines n'appartiennent pas à la même lignée : tel souverain n'arriva au trône que par le meurtre, telle reine ne conquit la couronne que par le poison ou la hache du bourreau.

Ces souvenirs tragiques remplissent la vieille cathédrale de Westminster. Sous les voûtes sombres de ce monument, on évoque ces générations de rois, de reines, de princes, qui, pour la plupart, ont commis forfaits sur forfaits; on les imagine vivant leur dramatique existence dans cette Angleterre à peine formée où les conquis haïssaient encore les conquérants.

Temps lointains que ceux-là!

Aujourd'hui, l'Angleterre est un pays sage, sagement gouverné. C'est assurément le pays où les luttes intérieures ont le moins de violence. Il est toujours un moment où tous les Anglais s'unissent, c'est quand les intérêts généraux de leur patrie sont en jeu... Alors, tous les partis se réconcilient : l'Angleterre forme un bloc contre lequel se brisent les imprudents.

Cependant, une ombre tache l'histoire radieuse de l'Angleterre moderne. C'est l'Irlande, la pauvre Irlande qui meurt de faim devant ses champs en friche. Les Irlandais demandent leur indépendance... L'Angleterre la leur accordera-t-elle?



ENTRÉE DE LA CHAPELLE D'ÉDOUARD LE CONFESSEUR

Le monument de Marie Stuart a été élevé par le fils de cette malheureuse souveraine, Jacques Ier. Les restes de la reine décapitée furent secrètement apportés en 1612 de la cathédrale de Peterborough où ils avaient été provisoirement déposés.

Tout à côté de la chapelle de Marie Stuart, se dressent le tombeau et la statue d'une autre Margaret, comtesse de Richemont, mère d'Henri VII.

Le souvenir de Margaret doit être béni par les pauvres. En effet, cette femme était animée des sentiments les plus charitables et encore aujourd'hui grâce à elle, quarante pauvresses reçoivent chaque semaine, le samedi, dans le College Hall, deux *pence*, une livre et demie de bœuf et un pain.

Westminster renferme un monument élevé à la mémoire de Monck.

Souvent, dans les récits historiques, vous trouverez cette expression : « Jouer le rôle de Monck... Être un nouveau Monck... ». Ces expressions sont même devenues des sortes de locutions adverbiales. Monck est un général anglais qui restaura la royauté anglaise, après la révolution fomentée par Cromwell.

C'est à proximité de cette tombe militaire que s'élève la chapelle d'Henri VII, cet incomparable joyau de l'architecture anglaise.

La chapelle d'Henri VII, dont nous donnons deux vues, l'une extérieure, l'autre intérieure, est de dimensions monumentales puisque la nef mesure plus de cent pieds de longueur et plus de soixante de hauteur.

Remarquez sur notre photographie les drapeaux qui surmontent le tombeau royal. Ce ne sont point des drapeaux pris à l'ennemi, mais de simples bannières jadis possédées par les chevaliers de l'ordre du Bain.

Le tombeau qui semble une grande châsse, tant il est richement et finement décoré n'est pas un spécimen de l'art anglais. A l'époque d'Henri VII, on avait coutume, en outre-Manche et même en France, de s'adresser pour ces sortes de travaux à des artistes italiens qu'on faisait venir à grands frais et qu'on comblait d'honneurs et d'argent. L'auteur des statues et des moulages en haut relief, qui parent le tombeau d'Henri VII est un certain Pietro Torregiano, de Florence. Il reçut 1.500 livres sterling (40.000 francs) pour ce travail qui lui prit six ans... C'était à cette époque un salaire exceptionnel. Décidément, tout a renchéri...

D'année en année, la chapelle d'Henri VII est devenue un petit musée dans ce grand musée qu'est la cathédrale de Westminster. Les monuments y sont, en effet, très nombreux.

Cette statue, signée Westmacott, est celle d'un de nos compatriotes, le duc de Montpensier, frère du roi Louis-Philippe. Le duc de Montpensier est, en effet, mort en Angleterre. Voici la tombe de Villiers, duc de Buckingham, dont Alexandre Dumas fit le héros de plusieurs de ses romans.

Citons encore le monument élevé à la mémoire de la reine Élisabeth, par son successeur, le roi Jacques Ier. Cet autel commémore la touchante histoire d'Édouard V et de son frère.

Édouard V monta sur le trône à l'âge de treize ans et fut presque immédiatement jeté avec son jeune frère le duc d'York dans la Tour de Londres par son oncle Richard, duc de Glocester. Celui-ci, qui s'était fait proclamer protecteur du roi et du royaume, résolut de se débarrasser de ses deux neveux pour s'emparer du trône.

Le gouverneur de la Tour, sir Robert Brackenburg, ayant refusé de mettre à mort les deux jeunes princes, Richard

chargea de ce soin un nommé Jacques Tyrrel qu'il nomma gouverneur de la Tour pour une nuit.

Tyrrel entra avec ses agents dans la chambre où dormaient Édouard V et le duc d'York et les fit étouffer sous leurs couvertures.

C'est ici, derrière le tombeau d'Henri VII, que se trouve le caveau où furent inhumés les restes de Cromwell.

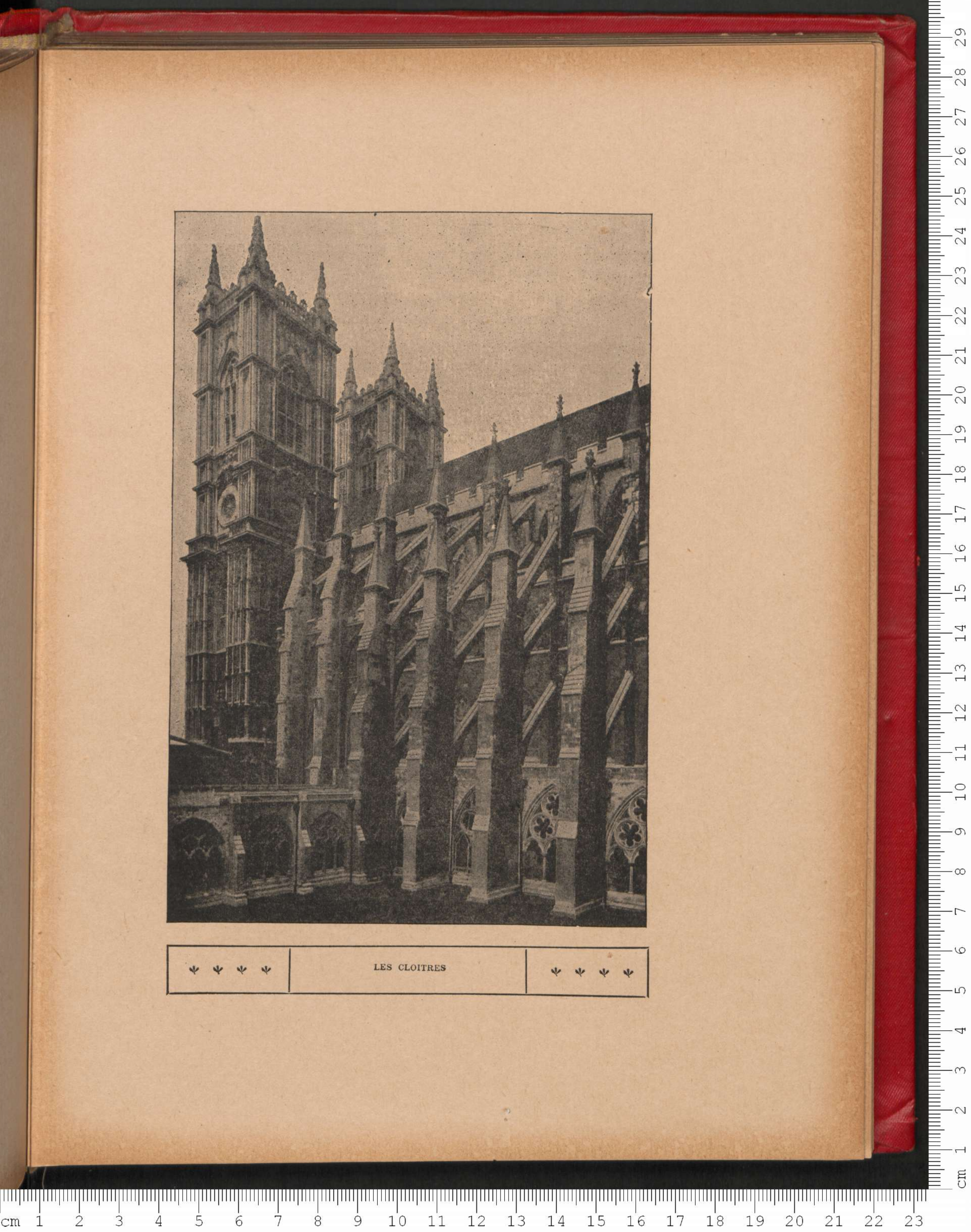
A ce propos, un érudit donne ces curieux détails.

« Les funérailles de Cromwell furent magnifiques. Elles ont été la répétition exacte des obsèques de Philippe II, qui était mort à la même date, soixante ans auparavant, et coûtèrent en monnaie actuelle 3,705,000 francs. Les légendes qui se sont groupées autour des restes de Cromwell sont aussi étranges que celles que l'on raconte d'Alexandre, de Charlemagne ou de Barberousse. Les historiens rapportent que le corps du Protecteur fut embaumé, enterré dans la chapelle d'Henri VII, exhumé à la Restauration, pendu à Tyburn, décapité et que la tête fut accrochée à la porte de Westminster hall.

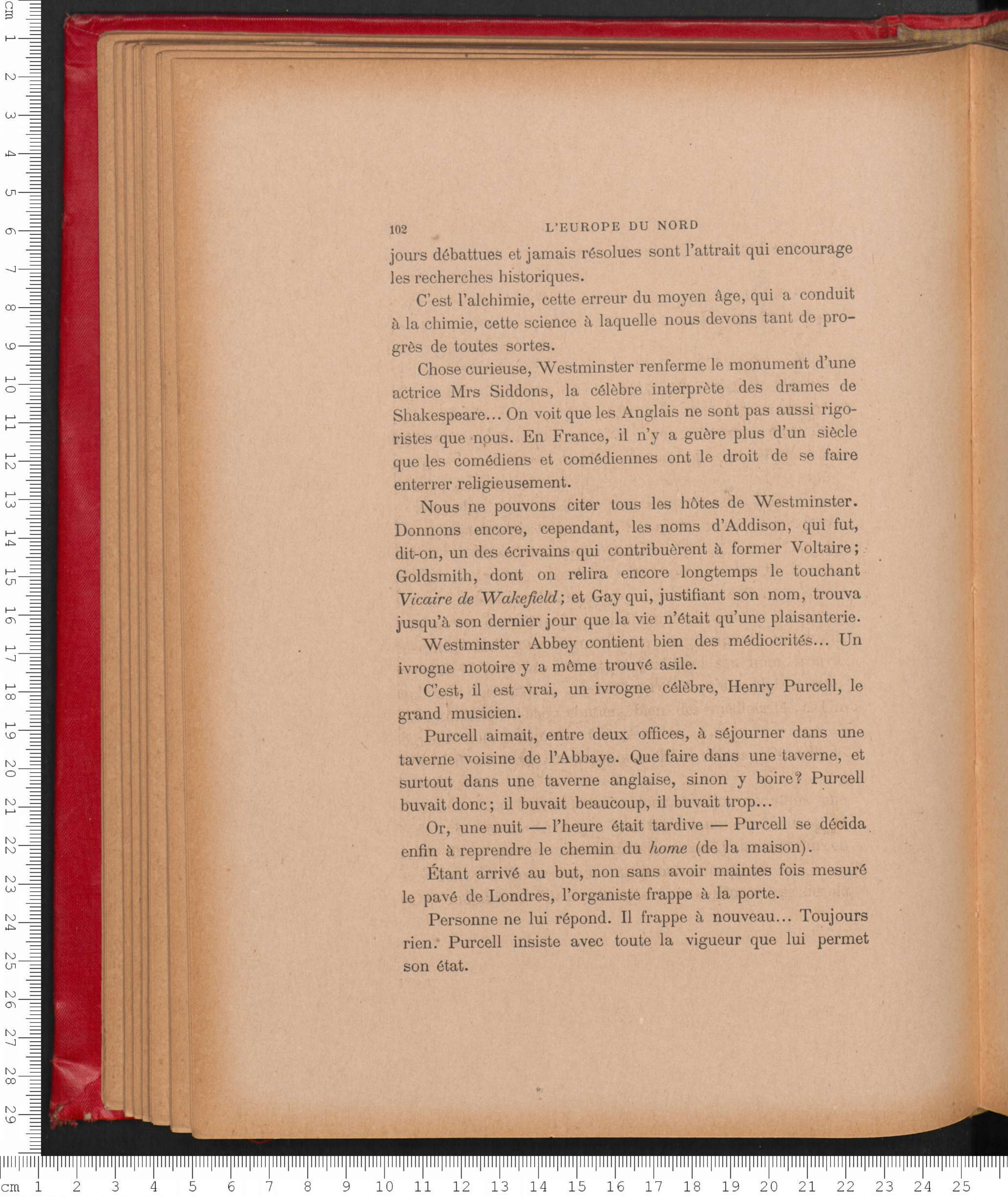
« On a dit d'autre part : 1° Que le corps ne fut jamais enterré dans l'abbaye de Westminster; 2° qu'il fut enterré dans le champ de bataille de Naseby; 3° qu'il fut secrètement plongé dans la Tamise ; 4° qu'après son exhumation à la Restauration, il fut rendu à la famille; 5° qu'après avoir été pendu à Tyburn, il fut enterré dans Connaught Place ; qu'il fut reconnu par lady Fauconberg et scellé dans la maçonnerie du château de Newburgh, dans le Yorkshire. La vérité ne sera sans doute jamais connue... »

Voilà une énigme qui paraît aussi compliquée que le mystère dont s'entoure l'histoire de Louis XVII.

Tous les peuples ont ainsi des « trous » dans leur histoire... Et il ne faut peut-être pas s'en plaindre, car ces questions tou-



LES CLOITRES



jours débattues et jamais résolues sont l'attrait qui encourage les recherches historiques.

C'est l'alchimie, cette erreur du moyen âge, qui a conduit à la chimie, cette science à laquelle nous devons tant de progrès de toutes sortes.

Chose curieuse, Westminster renferme le monument d'une actrice Mrs Siddons, la célèbre interprète des drames de Shakespeare... On voit que les Anglais ne sont pas aussi rigoristes que nous. En France, il n'y a guère plus d'un siècle que les comédiens et comédiennes ont le droit de se faire enterrer religieusement.

Nous ne pouvons citer tous les hôtes de Westminster. Donnons encore, cependant, les noms d'Addison, qui fut, dit-on, un des écrivains qui contribuèrent à former Voltaire; Goldsmith, dont on relira encore longtemps le touchant *Vicaire de Wakefield*; et Gay qui, justifiant son nom, trouva jusqu'à son dernier jour que la vie n'était qu'une plaisanterie.

Westminster Abbey contient bien des médiocrités... Un ivrogne notoire y a même trouvé asile.

C'est, il est vrai, un ivrogne célèbre, Henry Purcell, le grand musicien.

Purcell aimait, entre deux offices, à séjourner dans une taverne voisine de l'Abbaye. Que faire dans une taverne, et surtout dans une taverne anglaise, sinon y boire? Purcell buvait donc; il buvait beaucoup, il buvait trop...

Or, une nuit — l'heure était tardive — Purcell se décida enfin à reprendre le chemin du *home* (de la maison).

Étant arrivé au but, non sans avoir maintes fois mesuré le pavé de Londres, l'organiste frappe à la porte.

Personne ne lui répond. Il frappe à nouveau... Toujours rien. Purcell insiste avec toute la vigueur que lui permet son état.

Enfin, une voix retentit à l'intérieur de la maison. C'est Mme Purcell qui, railleuse, s'écrie :

— Monsieur Purcell, je n'ouvrirai pas... je tiens à vous punir de votre intempérance ! Vous passerez la nuit à la belle étoile !

Mais le temps était froid et Purcell, sortant d'un cabaret surchauffé, prit mal... Le pauvre homme tomba malade et quelques jours après, mourut.

Mme Purcell était cruellement vengée.

Cette fin manque assurément de poésie et de grandeur. Mais les Anglais sont très indulgents pour les ivrognes, encore qu'ils fondent volontiers des ligues de tempérance et mènent campagne contre les débits d'alcool clandestins.

Quoi qu'il en soit, Purcell a été enterré dans la royale abbaye de Westminster et sa tombe n'est pas la moins visitée.

. . . .

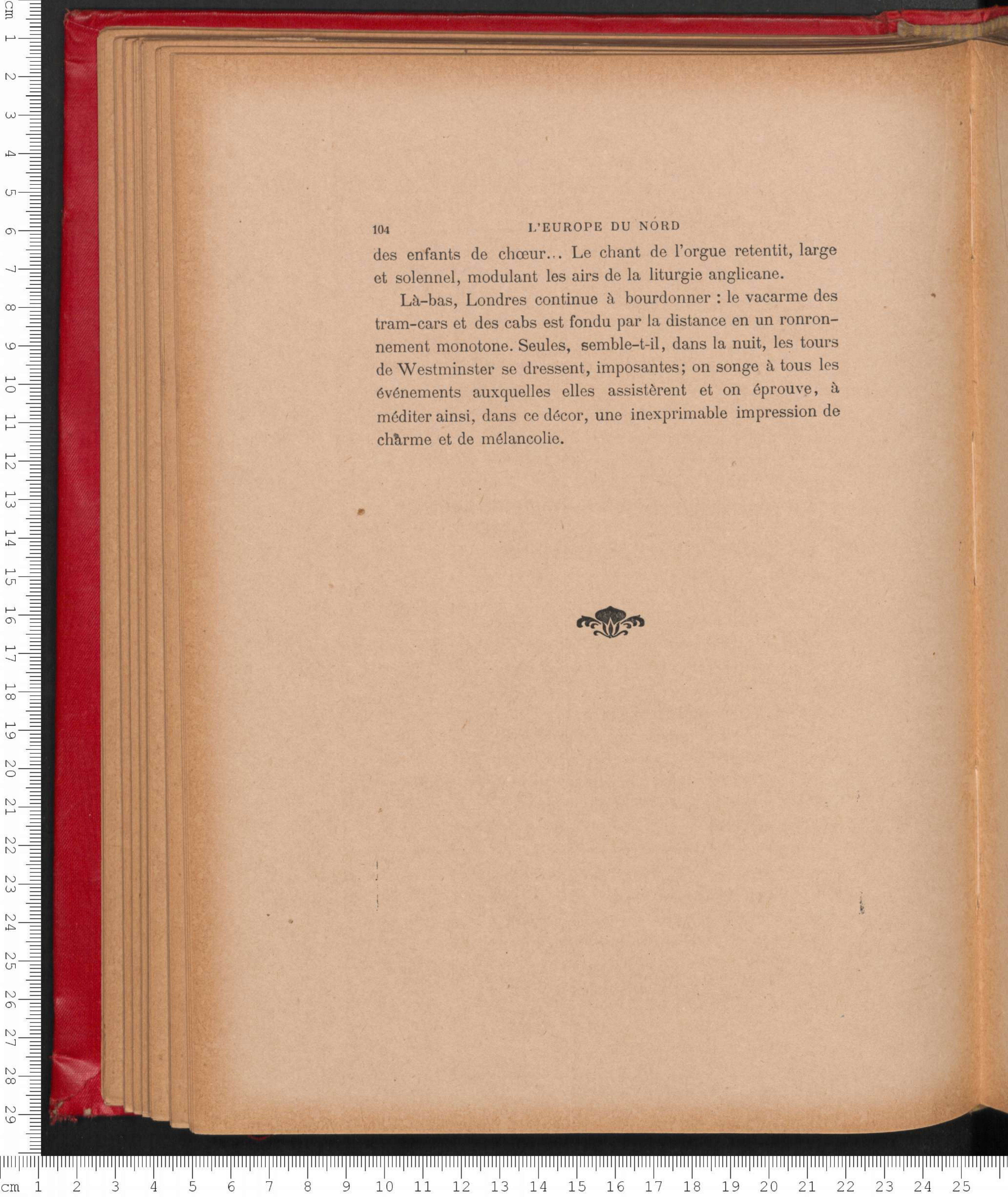
Mais si luxueux, de si noble richesse que soit l'intérieur de Westminster, cet édifice apparaît plus beau, plus imposant encore vu de l'extérieur.

On ne se lasse pas d'admirer ses tours jumelles aux fines colonnettes, aux fenêtres très délicatement ajourées, aux balustrades patiemment fouillées ; le regard charmé s'attarde sur la ligne puissante et gracieuse des contreforts arcboutés contre l'édifice et qui, par leur hardiesse, rappellent ceux de Notre-Dame. Et le cloître avec ses portes ornées de rosaces élégantes, le célèbre cloître de Westminster apparaît comme une des merveilles de l'architecture anglaise.

Il faut contempler la pure silhouette de l'abbaye de Westminster, le soir, lorsque le ciel de Londres s'empourpre et commence à se piquer d'étoiles. De la cathédrale s'échappent les voix graves des « vicaires laïques » et les voix argentées

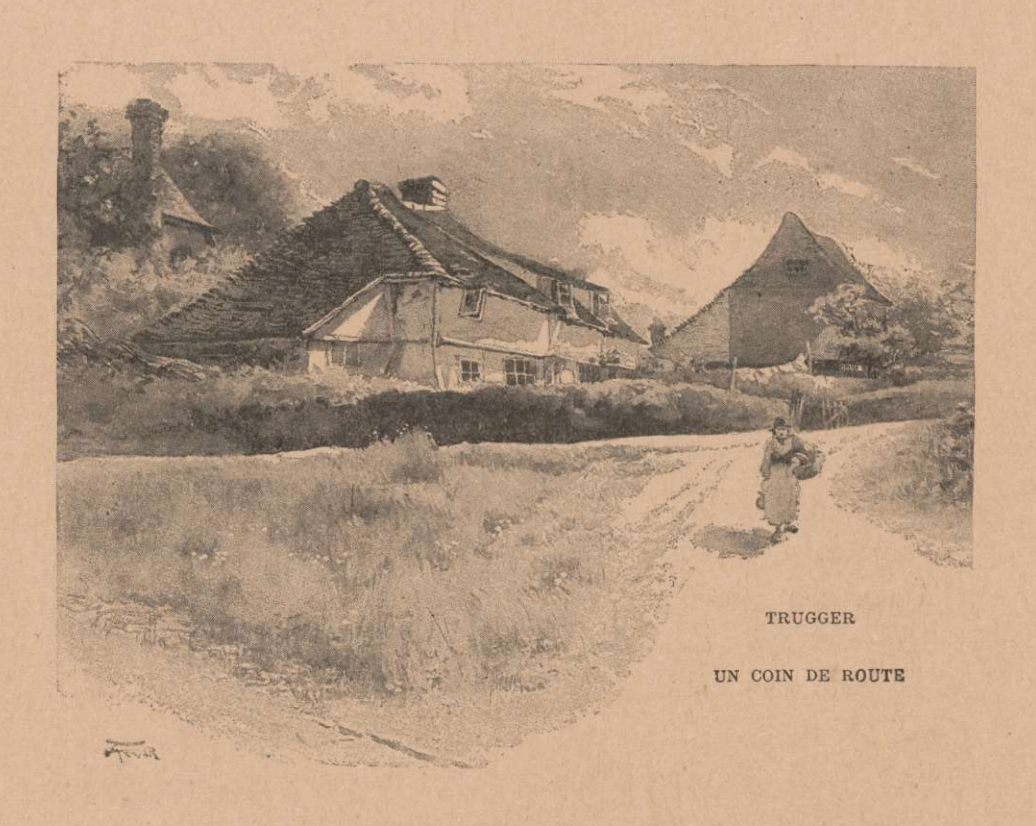
des enfants de chœur... Le chant de l'orgue retentit, large et solennel, modulant les airs de la liturgie anglicane.

Là-bas, Londres continue à bourdonner : le vacarme des tram-cars et des cabs est fondu par la distance en un ronronnement monotone. Seules, semble-t-il, dans la nuit, les tours de Westminster se dressent, imposantes; on songe à tous les événements auxquelles elles assistèrent et on éprouve, à méditer ainsi, dans ce décor, une inexprimable impression de charme et de mélancolie.



Une excursion dans le comté de Kent :

PLAGES ANGLAISES



TRUGGER

UN COIN DE ROUTE

Une Excursion dans le comté de Kent :
Plages anglaises

On demandait à un de nos écrivains de tracer le plus brièvement possible le portrait de l'Anglais.

L'écrivain répondit ainsi :

— L'Anglais est triste et taciturne.

Eh bien, je suis fâché de le constater, ce portrait n'est pas le moins du monde ressemblant. Dire que les Anglais sont tristes et taciturnes, c'est prouver qu'on ne les connaît pas.

Je veux bien concéder qu'une certaine classe de la société anglaise considère comme très élégant de prendre une mine renfrognée, indifférente à tout et de parler par monosyllabes. C'est dans les sphères aristocratiques et riches que ce genre est

adopté et exerce sa déplorable influence. Déplorable, parce qu'il faut déplorer qu'au nom de je ne sais quelle mode ridicule, on se mette un masque de froideur et de dédain sur le visage, on renonce à tout entrain, à toute liberté dans la manifestation de ses sentiments.

Mais ces Anglais flegmatiques existent peu... On les rencontre d'ailleurs surtout dans les romans de Jules Verne et sur la scène de nos théâtres.

A la vérité, l'Anglais est doué d'un joyeux naturel. S'il s'abandonne à son tempérament, à lui-même, il parle haut et rit aux éclats. Quand vous irez en Angleterre, étudiez les Anglais, les vrais, ceux qui ne s'observent pas dans les moindres gestes, et vous verrez qu'ils ne ressemblent nullement au portrait conventionnel que nous nous obstinons à tracer d'eux. C'est à la campagne, surtout, que l'entrain naturel des Anglais vous frappera. Vous verrez ces paysans rassemblés en joyeuses troupes, chantant en chœur des chansons clownesques, organisant entre eux des courses folles ou des parties de boxe pour rire... Ils ont de bonnes faces rougeaudes, glabres ou entourées d'un collier de barbe, comme nos marins bretons ou normands. Grands et bien plantés, ils donnent l'impression d'une forte race et apparaissent bien différents des gentlemen efflanqués et blafards qu'on rencontre dans Piccadilly ou dans les parcs de Londres.

La « joyeuse Angleterre », *merry England*, n'est pas une locution proverbiale inventée par quelque écrivain ami de la contradiction.

Et si vous en doutez, allez passer quelques jours dans le comté de Kent.

Le comté de Kent vaut le voyage. Il offre aux regards de l'excursionniste des paysages d'une poésie délicieuse. Agricole et forestier, montagneux juste ce qu'il faut pour ne pas être



COMTÉ DE KENT

fatigant, le comté de Kent est un joli pays sans être pour cela riche en beautés naturelles. Son charme est la lumière de son ciel, la couleur chaude de ses végétations, la profondeur de ses forêts, la tranquillité souriante de ses villages nichés au creux des vallées, dans les souvenirs qui remplissent les vieux châteaux historiques.

Savez-vous à qui ressemblent ces habitants du comté de Kent? Aux Hollandais... Ce sont les mêmes figures volontiers réjouies par un rire communicatif, la même robustesse, la même

allure un peu lourde. Kent est un pays heureux. C'est l'impression qu'on éprouve en y arrivant et cette impression est particulièrement vive, si l'on arrive de Londres, où le luxe des capitales coudoie tant de lamentables misères.

Beaucoup de riches Londoniens vont passer leurs vacances dans cette contrée bénie des dieux. C'est à cette habitude qu'il faut attribuer l'étonnante richesse du comté de Kent en villas et en châteaux. On y trouve aussi beaucoup de ces fermes-manoirs qu'affectionnent les Anglais et qui tout en leur procurant les plaisirs de la campagne leur en donnent aussi les profits. Car les Anglais, même les plus titrés, les plus élevés, semble-t-il, au-dessus des questions commerciales, sont très pratiques, et il n'est pas rare de lire sur des vitrines de boutiques londoniennes des inscriptions de ce genre :

LAITERIE CHAMBERLAIN

ou bien

ŒUFS ET FROMAGES ROSEBERY

Et il s'agit bien, soyez-en sûrs, du Chamberlain qui fut ministre des colonies, du Rosebery qui a joué et qui joue encore un si grand rôle dans la politique anglaise. L'argent n'a pas d'odeur, — même quand il sent le chester !

C'est dans le comté de Kent que sont situés Rochester, Chatham, Aylessfort, Maidstone, Town Malling, Canterbury, Greenwich — célèbre, comme dit Calino, par son méridien — Douvres, d'où l'on voit, par les temps clairs, les côtes de France, Margate dont la plage est envahie chaque été par une cohue de baigneurs. Mais le comté de Kent est surtout rustique... Ah ! comme on y est bien, après un séjour dans le tumulte de Londres !

M. Gausseron définit fort bien le charme du comté de Kent :

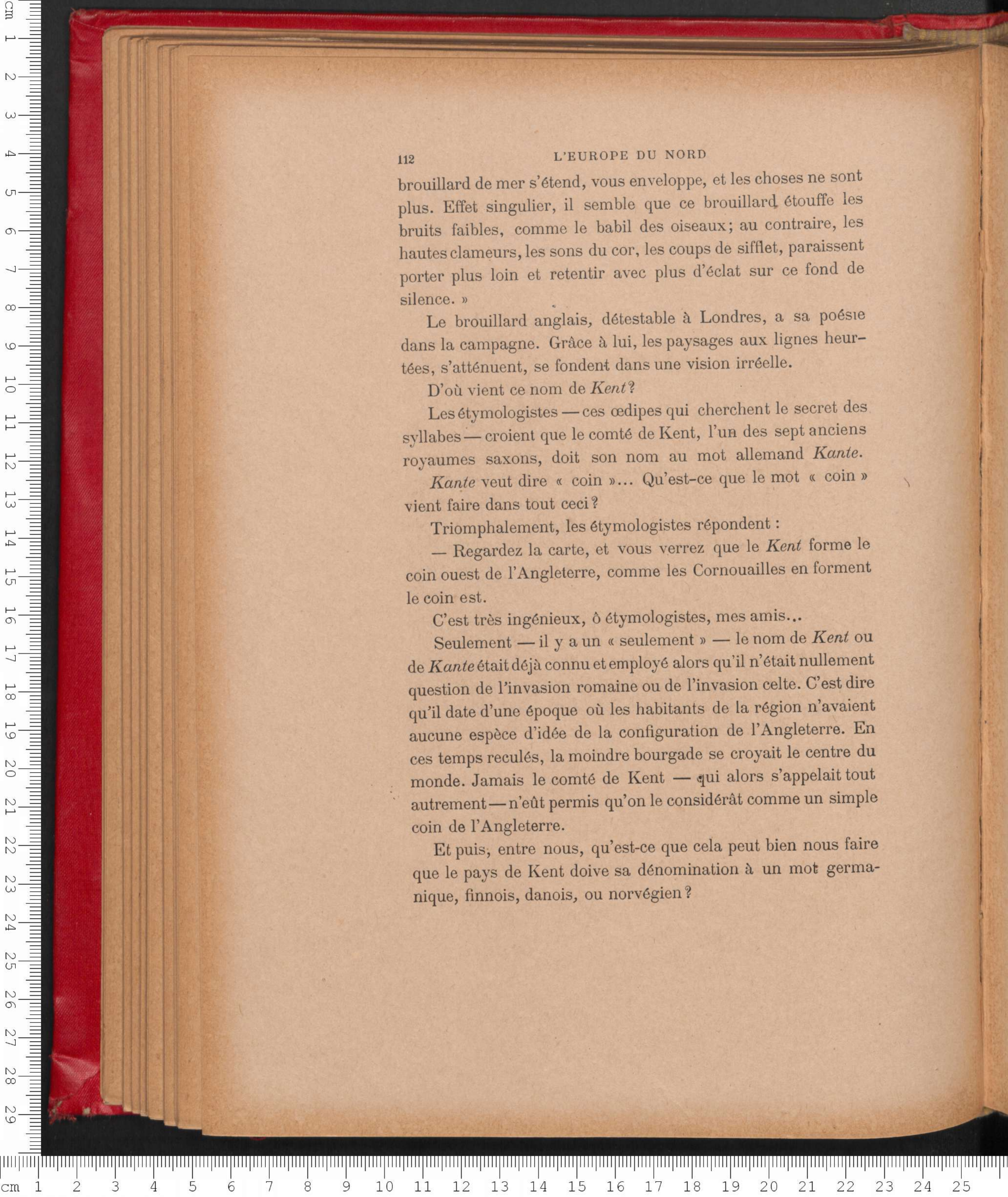
« Quand on se perd à travers ces champs ou qu'on suit ces

haies négligemment taillées, il est difficile de ne pas oublier que la mer est là tout près. Et pourtant on est à peine, à vol d'oiseau, à vingt milles de la Manche au sud, à trente milles de la mer du Nord et de l'embouchure de la Tamise. Les nuages passent, nombreux et rapides, sur ce coin de l'Angleterre. Un



LE CHATEAU D'IGTHAM-MOTE

jour, le paysage disparaît comme par magie, et l'on comprend qu'on n'est pas si avant dans les terres que l'influence de la mer ne s'y fasse sentir. Les objets se fondent d'abord dans une sorte de vague doux à l'œil, avec leurs couleurs et leurs formes embrumées, mais distinctes, comme dans les tableaux de certains peintres impressionnistes ; puis, tout à coup, le



brouillard de mer s'étend, vous enveloppe, et les choses ne sont plus. Effet singulier, il semble que ce brouillard étouffe les bruits faibles, comme le babil des oiseaux; au contraire, les hautes clameurs, les sons du cor, les coups de sifflet, paraissent porter plus loin et retentir avec plus d'éclat sur ce fond de silence. »

Le brouillard anglais, détestable à Londres, a sa poésie dans la campagne. Grâce à lui, les paysages aux lignes heurtées, s'atténuent, se fondent dans une vision irréelle.

D'où vient ce nom de *Kent*?

Les étymologistes — ces œdipes qui cherchent le secret des syllabes — croient que le comté de Kent, l'un des sept anciens royaumes saxons, doit son nom au mot allemand *Kante*. *Kante* veut dire « coin »... Qu'est-ce que le mot « coin » vient faire dans tout ceci?

Triomphalement, les étymologistes répondent :

— Regardez la carte, et vous verrez que le *Kent* forme le coin ouest de l'Angleterre, comme les Cornouailles en forment le coin est.

C'est très ingénieux, ô étymologistes, mes amis...

Seulement — il y a un « seulement » — le nom de *Kent* ou de *Kante* était déjà connu et employé alors qu'il n'était nullement question de l'invasion romaine ou de l'invasion celte. C'est dire qu'il date d'une époque où les habitants de la région n'avaient aucune espèce d'idée de la configuration de l'Angleterre. En ces temps reculés, la moindre bourgade se croyait le centre du monde. Jamais le comté de Kent — qui alors s'appelait tout autrement — n'eût permis qu'on le considérât comme un simple coin de l'Angleterre.

Et puis, entre nous, qu'est-ce que cela peut bien nous faire que le pays de Kent doive sa dénomination à un mot germanique, finnois, danois, ou norvégien?

L'essentiel, n'est-ce pas, c'est que le comté de Kent nous réserve quelques buts d'agréables promenades, qu'il nous offre des traits de mœurs originaux, qu'il soit aimable, hospitalier, en un mot qu'il satisfasse les simples voyageurs que nous sommes.



UN CHEMIN DE TRAVERSE DANS LE COMTÉ DE KENT

Il fut un temps où le comté n'était qu'une vaste forêt... Sur cette terre souvent arrosée par la pluie, enrichie par les sels de la mer, favorisée par un climat tempéré, la végétation ne pouvait manquer d'être vivace. Les chasseurs faisaient merveille dans les futaies où abondaient cerfs et sangliers. On trouve d'ailleurs dans les vieux poèmes des épisodes cynégé-

tiques inspirés par les chasses homériques des Nemrods de Kent.

Mais la hache des bûcherons et la charrue des cultivateurs devaient faire lentement disparaître ces forêts historiques. On peut d'ailleurs remarquer qu'au fur et à mesure des progrès de la civilisation, les forêts agonisent et meurent. La France n'a-t-elle pas perdu les plus beaux fleurons de sa verte couronne? Chaque année, c'est par milliers et milliers que l'on abat les chênes centenaires, les chênes qui déjà dressaient leur fière chevelure vers le ciel, alors que le « Roy » habitait encore sa « bonne ville de Paris ».

Le comté de Kent, longtemps inhabité, devint l'enjeu de nombreuses guerres. Les conquérants s'y succédaient, s'y battaient d'année en année... Mais tandis que se livraient ces guerres, le pays se couvrait de résidences seigneuriales, châteaux forts entourés de fossés et aussi de champs soigneusement cultivés. Aujourd'hui le comté de Kent est un pays de grande culture : sa principale, je pourrais même dire son unique production est le houblon.

Il n'est guère de poète anglais qui n'ait chanté le houblon...

Le houblon est cher à tous les peuples du Nord... N'est-ce pas avec cette plante qu'on fabrique la bière, la boisson ambrée et mousseuse qui a fini par rivaliser même en France, avec le vin?

Mais avec leur houblon, les gens de Kent préparent une bière qui ne ressemble guère à la nôtre. C'est la bière anglaise, le *stout*, boisson noire, épaisse, amère, à laquelle notre palais ne fait, les premières fois, qu'un accueil peu enthousiaste. Cependant on finit par s'y habituer, voire par la trouver excellente.

En tout cas, cette bière est hygiénique ; beaucoup de médecins la recommandent à leurs malades pour leur donner des forces.

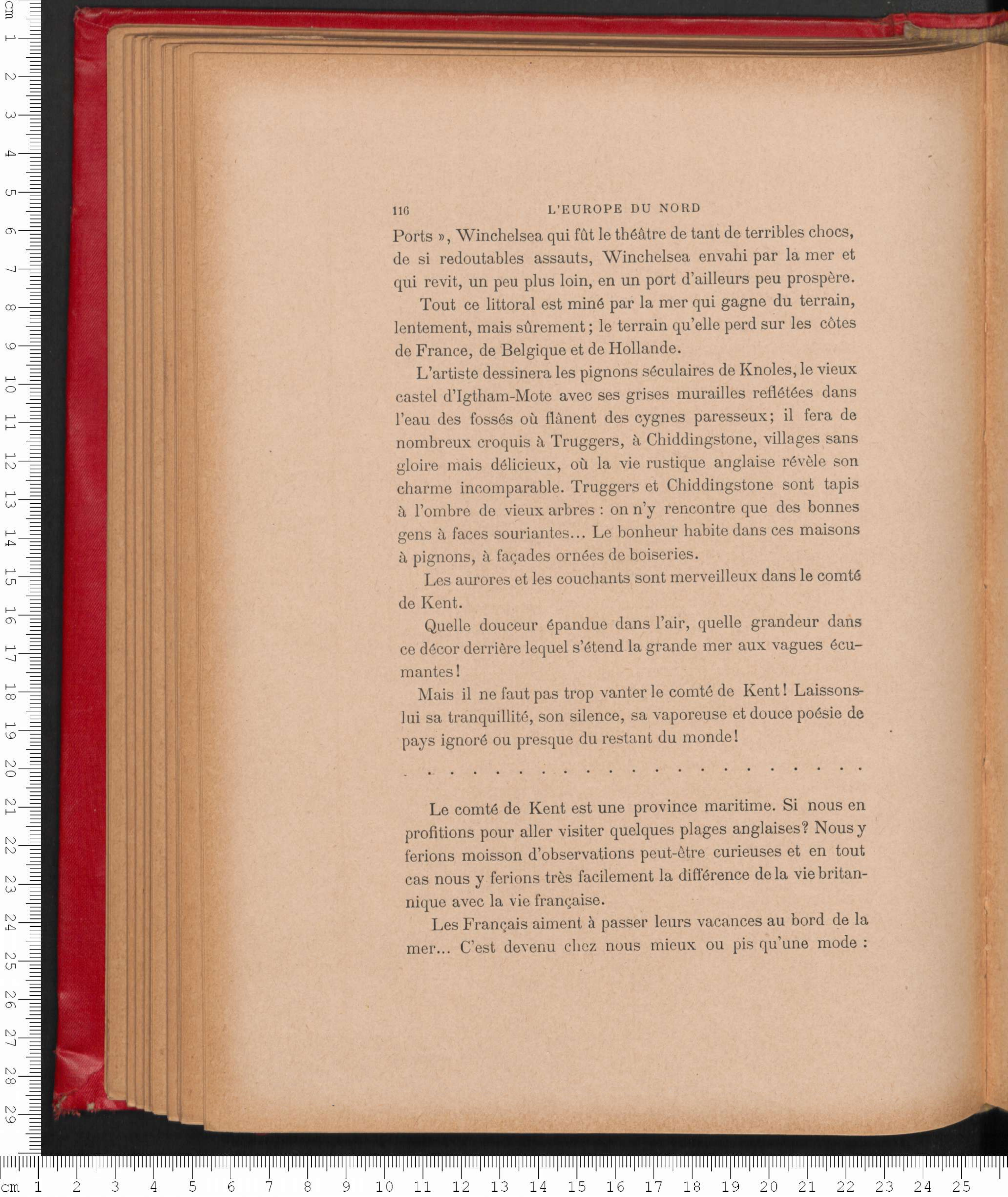
Un détail curieux, c'est qu'à l'époque de la cueillette du houblon, des milliers de miséreux londoniens envahissent le comté de Kent. Ils s'en vont à pied, par bandes, marchant à petites journées, couchant à la belle étoile. Arrivés à destination, ils trouvent sans peine du travail chez les fermiers et mènent ainsi, pendant quelque temps, une existence à peu près supportable. Mais le jour arrive, où il faut quitter la campagne hospitalière, retourner vers la grande ville noire et triste... Alors recommence la vie misérable et douloureuse, et sans doute le pauvre hère qui passe, le ventre vide et le gosier sec devant la taverne aux fenêtres illuminées, doit se dire souvent :

— J'ai cueilli le houblon... Mais ce n'est pas moi qui bois la bière !

S'il est philosophe, il peut d'ailleurs ajouter que ce n'est pas là une observation nouvelle : le paysan qui cultive le blé et nourrit le citadin, est souvent forcé de rester sur son appétit.

Le *Weald-of-Kent* est un pays idéal pour les peintres, les poètes, les chercheurs d'impressions de nature... Il nous permet de connaître une Angleterre aimable, réjouie.

Avec quel plaisir, on parcourt ses cantons rustiques, on s'attarde le long de ses « pentes » fleuries ! Le charme est d'autant plus grand que, en dehors des villes et des terres seigneuriales, vous ne risquez guère de rencontrer de ces désagréables touristes qui « brûlent » les routes à toute vitesse, laissant derrière eux une odieuse odeur de pétrole et les cadavres décapités de malheureux volatiles. Aussi quelle joie pour le pacifique piéton d'aller à sa fantaisie, librement, au milieu de « ruraux » sympathiques et hospitaliers ! A l'étape, il visitera le château de Hever, où Anne Boleyn se rencontra avec Henri VIII ; il s'arrêtera longuement devant les souvenirs belliqueux conservés au Penhurst de sir Philip Sidney... Avec intérêt, il cherchera et trouvera Winchelsea, qui faisait partie de la série des « Cinque-



Ports », Winchelsea qui fût le théâtre de tant de terribles chocs, de si redoutables assauts, Winchelsea envahi par la mer et qui revit, un peu plus loin, en un port d'ailleurs peu prospère.

Tout ce littoral est miné par la mer qui gagne du terrain, lentement, mais sûrement ; le terrain qu'elle perd sur les côtes de France, de Belgique et de Hollande.

L'artiste dessinera les pignons séculaires de Knoles, le vieux castel d'Igtham-Mote avec ses grises murailles reflétées dans l'eau des fossés où flânent des cygnes paresseux ; il fera de nombreux croquis à Truggers, à Chiddingstone, villages sans gloire mais délicieux, où la vie rustique anglaise révèle son charme incomparable. Truggers et Chiddingstone sont tapis à l'ombre de vieux arbres : on n'y rencontre que des bonnes gens à faces souriantes... Le bonheur habite dans ces maisons à pignons, à façades ornées de boiseries.

Les aurores et les couchants sont merveilleux dans le comté de Kent.

Quelle douceur épandue dans l'air, quelle grandeur dans ce décor derrière lequel s'étend la grande mer aux vagues écumantes !

Mais il ne faut pas trop vanter le comté de Kent ! Laissons-lui sa tranquillité, son silence, sa vaporeuse et douce poésie de pays ignoré ou presque du restant du monde !

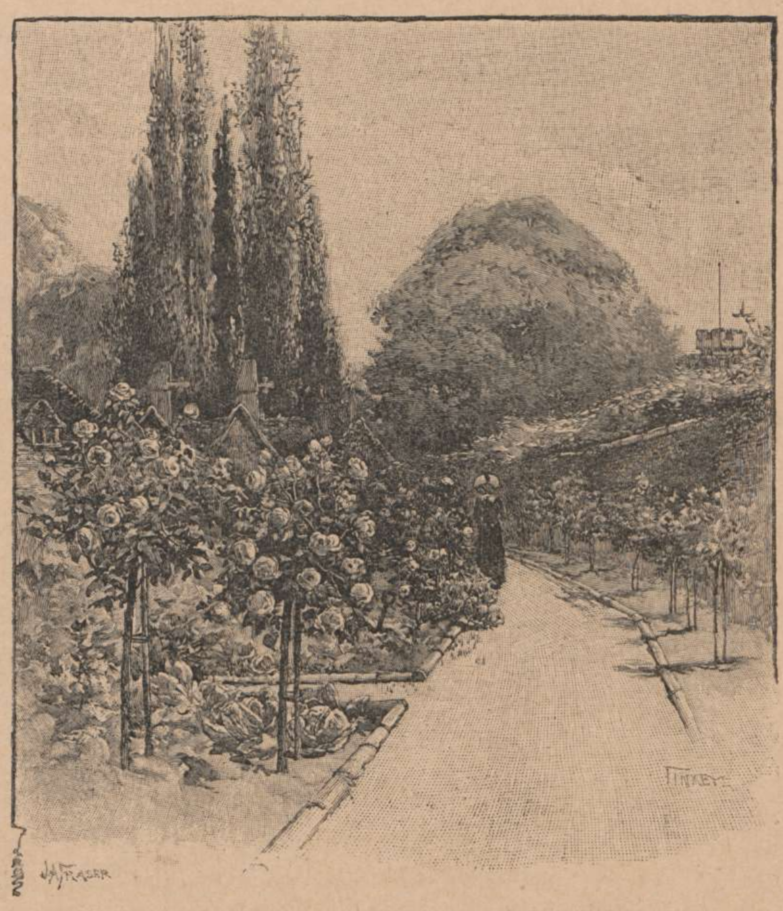
. . . .

Le comté de Kent est une province maritime. Si nous en profitions pour aller visiter quelques plages anglaises ? Nous y ferions moisson d'observations peut-être curieuses et en tout cas nous y ferions très facilement la différence de la vie britannique avec la vie française.

Les Français aiment à passer leurs vacances au bord de la mer... C'est devenu chez nous mieux ou pis qu'une mode :

c'est un besoin. Tout le monde s'en mêle, même de braves gens qui, il y a cinquante ans, eussent borné leur ambition à une promenade à Saint-Cloud.

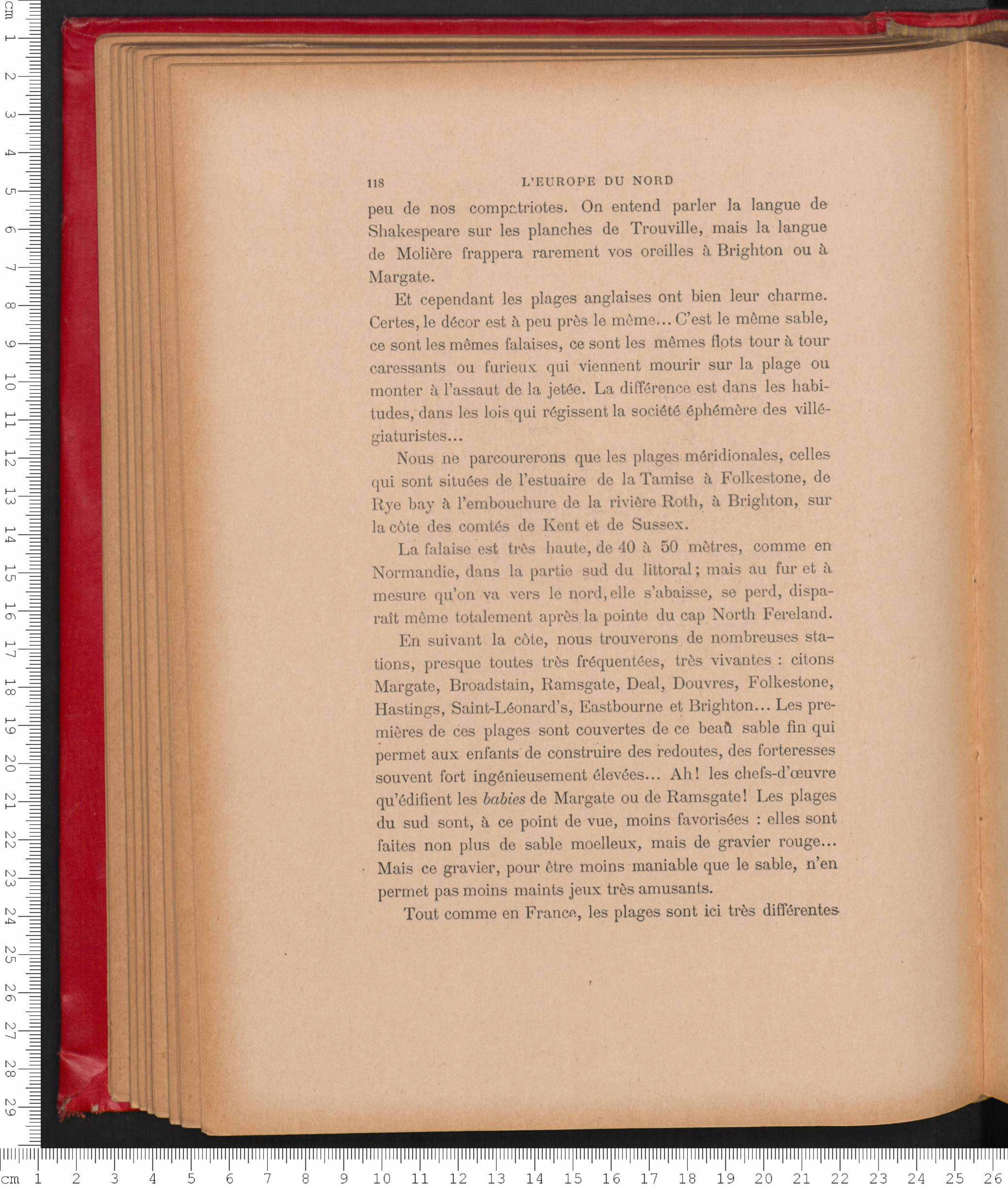
Cet engouement a gagné l'Angleterre. Et tout comme chez nous, son littoral s'est agrémenté de stations balnéaires plus



CHIDDINGSTONE. — LE JARDIN POTAGER DU CHATEAU

ou moins fréquentées, plus ou moins élégantes, plus ou moins confortables.

Les Anglais viennent volontiers passer leur été à Trouville, à Dinard, à Houlgate, à Boulogne : certaines plages normandes ou bretonnes comptent plus d'hôtes anglais que d'hôtes français. En revanche, les plages anglaises reçoivent



peu de nos compatriotes. On entend parler la langue de Shakespeare sur les planches de Trouville, mais la langue de Molière frappera rarement vos oreilles à Brighton ou à Margate.

Et cependant les plages anglaises ont bien leur charme. Certes, le décor est à peu près le même... C'est le même sable, ce sont les mêmes falaises, ce sont les mêmes flots tour à tour caressants ou furieux qui viennent mourir sur la plage ou monter à l'assaut de la jetée. La différence est dans les habitudes, dans les lois qui régissent la société éphémère des villégiaturistes...

Nous ne parcourerons que les plages méridionales, celles qui sont situées de l'estuaire de la Tamise à Folkestone, de Rye bay à l'embouchure de la rivière Roth, à Brighton, sur la côte des comtés de Kent et de Sussex.

La falaise est très haute, de 40 à 50 mètres, comme en Normandie, dans la partie sud du littoral ; mais au fur et à mesure qu'on va vers le nord, elle s'abaisse, se perd, disparaît même totalement après la pointe du cap North Fereland.

En suivant la côte, nous trouverons de nombreuses stations, presque toutes très fréquentées, très vivantes : citons Margate, Broadstain, Ramsgate, Deal, Douvres, Folkestone, Hastings, Saint-Léonard's, Eastbourne et Brighton... Les premières de ces plages sont couvertes de ce beau sable fin qui permet aux enfants de construire des redoutes, des forteresses souvent fort ingénieusement élevées... Ah ! les chefs-d'œuvre qu'édifient les *babies* de Margate ou de Ramsgate ! Les plages du sud sont, à ce point de vue, moins favorisées : elles sont faites non plus de sable moelleux, mais de gravier rouge... Mais ce gravier, pour être moins maniable que le sable, n'en permet pas moins maints jeux très amusants.

Tout comme en France, les plages sont ici très différentes

en ce qui concerne la condition des baigneurs, l'élégance des installations, l'intérêt des programmes de la *season*.

Eastbourne est une station à la mode. On y rencontre des lords, des ministres, de grands personnages, qui, à l'heure du tennis, apparaissent chaussés d'espadrilles et coiffés d'une casquette de jockey. Ramsgate est également très élégant; Mar-



LA RUE DU VILLAGE A CHIDDINGSTONE

gate l'est un peu moins. Hastings peut énumérer beaucoup de membres de clubs de Londres dans sa liste des étrangers. Brighton est tout à fait *select* : c'est le Dinard anglais, avec son protocole, ses exhibitions de toilettes chères et de complets clairs sortant de chez le bon tailleur.

Cependant, d'une façon générale, la vie des plages anglaises

est simple et familiale. Cela ne veut pas dire que ces plages ressemblent à un petit trou pas cher et qu'on peut y avoir l'air débraillé... Non, l'Anglais, est très soucieux de *respectability*, — surtout en Angleterre. Voici un trait qui le prouve : à Londres, un mari « comme il faut » se met fort bien en habit pour dîner en tête à tête avec sa femme qui, elle, se met à table en toilette de soirée...

Les plages anglaises ne permettent pas, non plus, à leur hôte, l'indépendance complète qui fait le charme des stations normandes ou bretonnes. En effet, que ce soit à Margate ou à Brighton, à Broadstain ou à Ramsgate, la « société » est divisée en groupes entre lesquels il faut choisir... Ces petites coteries se jalousent un peu, mais elles sont préférables à la solitude. Un baigneur isolé s'ennuierait mortellement, car n'ayant été présenté à personne et n'allant par conséquent déjà nulle part, il ne trouverait aucune distraction. Cet état de choses existe même dans les grandes villes, à Londres par exemple. Les Anglais sont très prévenants, mais seulement pour les personnes qu'ils connaissent, qui leur ont été présentées, et cette tradition est plus scrupuleusement respectée sur les plages que partout ailleurs, pour l'excellente raison que la société réunie au bord de la mer est le plus souvent très mélangée.

La première question qui se pose en arrivant dans une de ces stations balnéaires est naturellement celle-ci :

— Comment vais-je m'installer?

Cette question n'est guère embarrassante en France. Nos plages sont, en effet, pourvues d'hôtels-restaurants appropriés à toutes les conditions, à toutes les bourses, depuis l'établissement de premier ordre où l'on ne s'en tire pas avec moins de cinquante francs par jour, jusqu'à la manière d'auberge où l'on est, ma foi, traité d'une manière satisfaisante pour cent cinquante francs par mois.

En Angleterre, les choses sont beaucoup plus compliquées. D'abord, les hôtels sont très dispendieux. Tout y est hors de prix : en effet les Anglais vivant presque tous de la vie familiale, fréquentent peu les hôtels qui, manquant de clients, ne peuvent, comme on dit, se rattraper sur la quantité et « saignent aux quatre veines » leurs malheureuses victimes. Le pire, c'est qu'il est même impossible, dans les stations de villégiature maritime, de faire un prix de pension. En effet, pendant la saison, tout se paie en détail.

— Mary, un peu de fil...

— *Yes, sir*... Voici.

— C'est combien?

— *Two pence*.

— Mary, donnez-moi un verre d'eau.

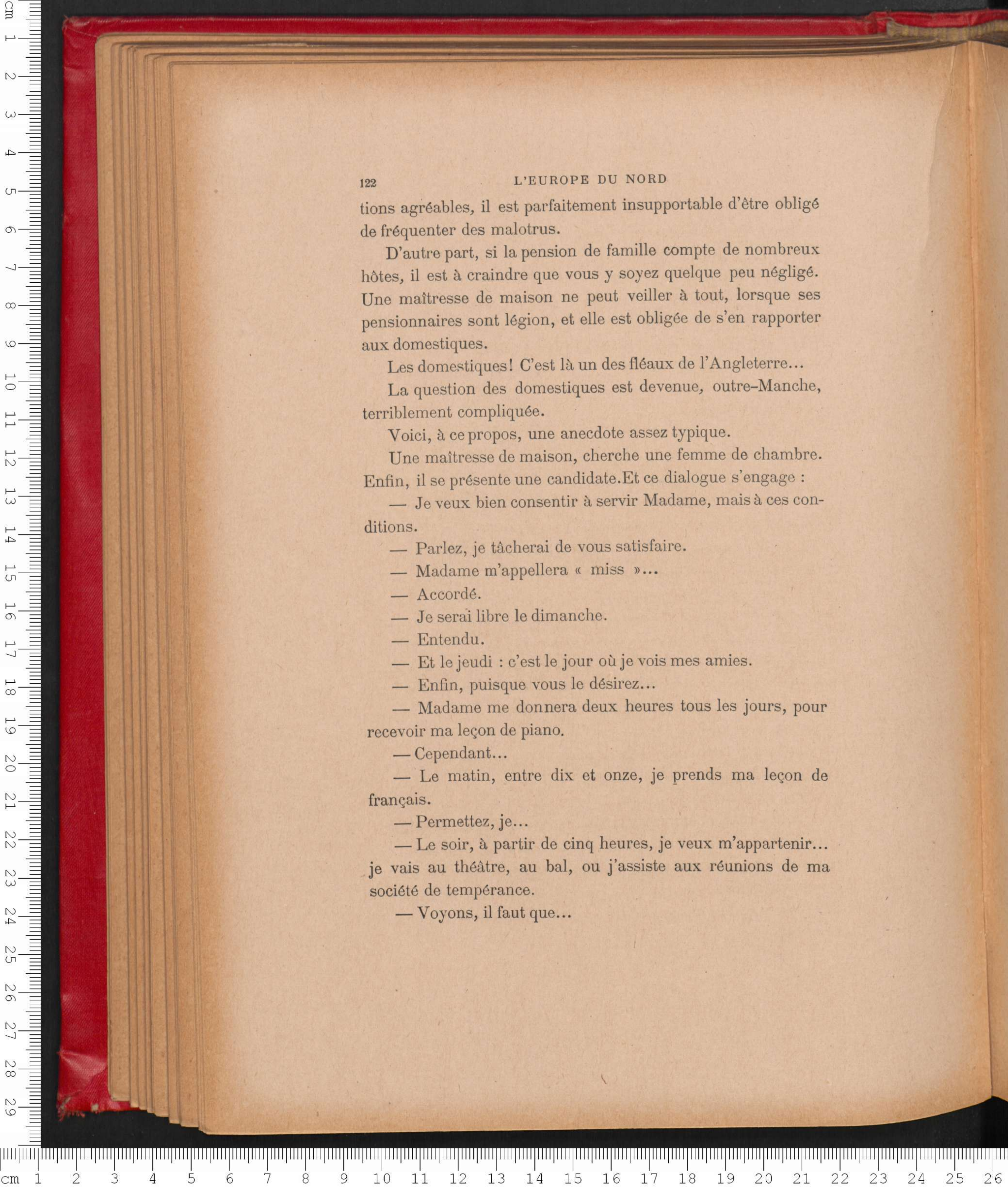
Le verre d'eau est apporté... C'est un *penny*.

Les plats se comptent séparément; une feuille de papier à lettre est portée sur la note et ainsi de suite, si bien qu'il faut être millionnaire pour pouvoir subir un tel régime.

Le mieux est, pour simplifier son existence, de s'adresser à la pension de famille, — *boarding-house*.

La pension de famille n'est pas une spécialité anglaise. Elle existe en France, et depuis longtemps. Cependant, c'est en Angleterre, que l'on trouve le plus de *boarding-houses*... Chaque plage en compte des douzaines. Disons tout de suite qu'on y est fort bien. L'estomac y est des mieux traités et le gousset n'y risque pas l'anémie.

Cependant un conseil : avant de prendre des arrangements avec une pension de famille, informez-vous, discrètement, du nombre et de la qualité de ses clients. En effet, le *boarding-house* ne vous permet pas d'être indépendant : c'est la vie en commun qu'il vous impose. Or, s'il est agréable de se trouver en rapports quotidiens avec des personnes bien élevées, de rela-



tions agréables, il est parfaitement insupportable d'être obligé de fréquenter des malotrus.

D'autre part, si la pension de famille compte de nombreux hôtes, il est à craindre que vous y soyez quelque peu négligé. Une maîtresse de maison ne peut veiller à tout, lorsque ses pensionnaires sont légion, et elle est obligée de s'en rapporter aux domestiques.

Les domestiques! C'est là un des fléaux de l'Angleterre...

La question des domestiques est devenue, outre-Manche, terriblement compliquée.

Voici, à ce propos, une anecdote assez typique.

Une maîtresse de maison, cherche une femme de chambre. Enfin, il se présente une candidate. Et ce dialogue s'engage :

— Je veux bien consentir à servir Madame, mais à ces conditions.

— Parlez, je tâcherai de vous satisfaire.

— Madame m'appellera « miss »...

— Accordé.

— Je serai libre le dimanche.

— Entendu.

— Et le jeudi : c'est le jour où je vois mes amies.

— Enfin, puisque vous le désirez...

— Madame me donnera deux heures tous les jours, pour recevoir ma leçon de piano.

— Cependant...

— Le matin, entre dix et onze, je prends ma leçon de français.

— Permettez, je...

— Le soir, à partir de cinq heures, je veux m'appartenir... je vais au théâtre, au bal, ou j'assiste aux réunions de ma société de tempérance.

— Voyons, il faut que...

— Enfin, madame, j'entends être traitée avec les plus grands égards, je n'admets pas qu'on me suive, qu'on me donne des ordres devant des étrangers, qu'on me fasse faire des commissions, et je refuse de passer par l'escalier de service. C'est à prendre ou à laisser!

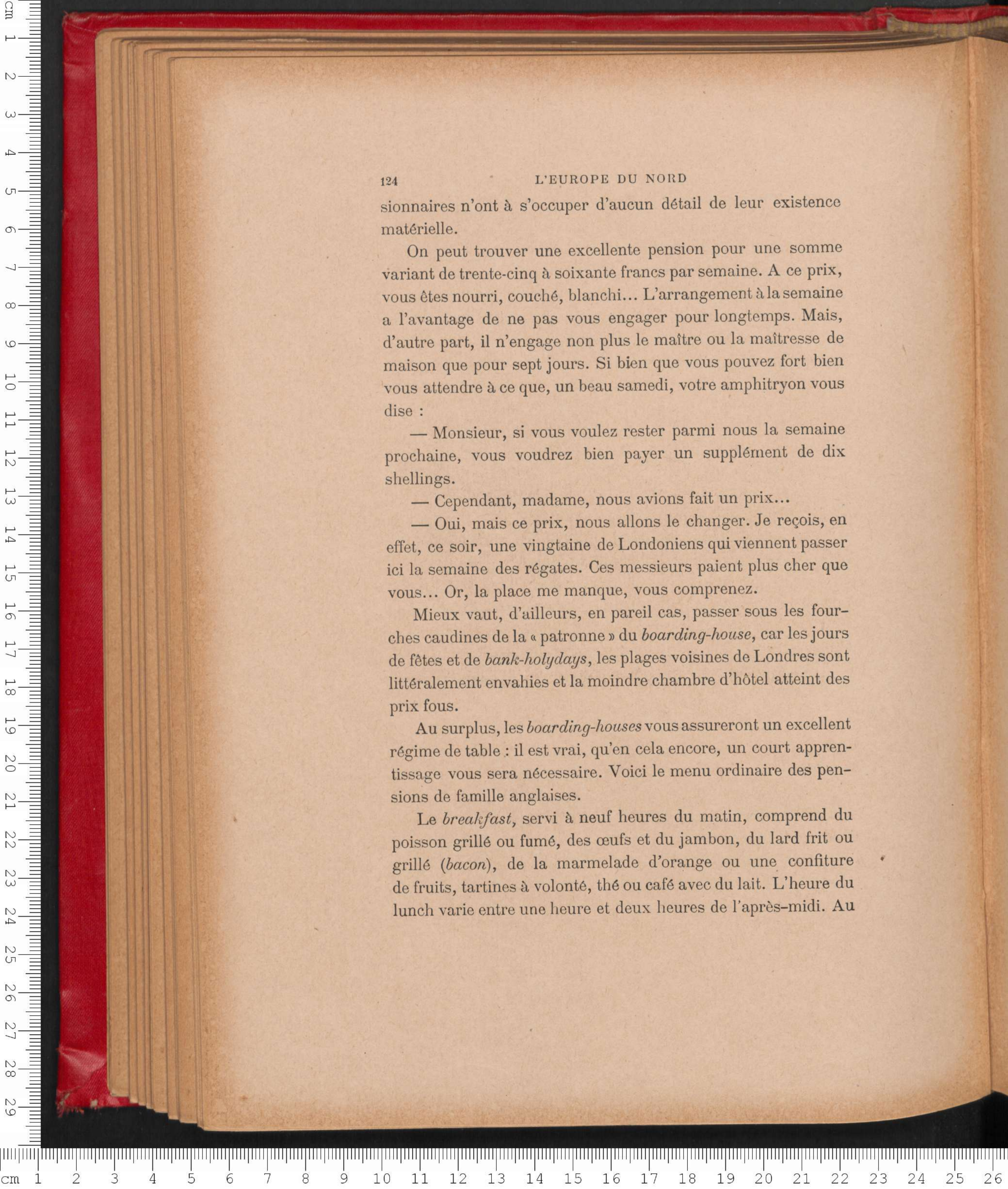
La maîtresse de maison jette de hauts cris, mais elle est bien obligée d'accepter. Peut-être rencontrerait-elle, en effet, une domestique plus exigeante encore... On m'a raconté l'histoire



LA JETÉE D'EASTBOURNE

d'une *maid* qui avait demandé, et obtenu, l'autorisation de fonder un *lady's club* (club de femmes) dans l'appartement même de ses maîtres.

A l'hôtel, vous pourriez avoir affaire à un garçon qui se déclare injurié parce que vous l'avez prié, avec une politesse cependant raffinée, de cirer vos souliers; vous pourriez recevoir en pleine figure l'eau du broc que vous avez osé réclamer à la fille de service. Mais au *boarding-house*, rien de cela... Les pen-



sionnaires n'ont à s'occuper d'aucun détail de leur existence matérielle.

On peut trouver une excellente pension pour une somme variant de trente-cinq à soixante francs par semaine. A ce prix, vous êtes nourri, couché, blanchi... L'arrangement à la semaine a l'avantage de ne pas vous engager pour longtemps. Mais, d'autre part, il n'engage non plus le maître ou la maîtresse de maison que pour sept jours. Si bien que vous pouvez fort bien vous attendre à ce que, un beau samedi, votre amphitryon vous dise :

— Monsieur, si vous voulez rester parmi nous la semaine prochaine, vous voudrez bien payer un supplément de dix shellings.

— Cependant, madame, nous avions fait un prix...

— Oui, mais ce prix, nous allons le changer. Je reçois, en effet, ce soir, une vingtaine de Londoniens qui viennent passer ici la semaine des régates. Ces messieurs paient plus cher que vous... Or, la place me manque, vous comprenez.

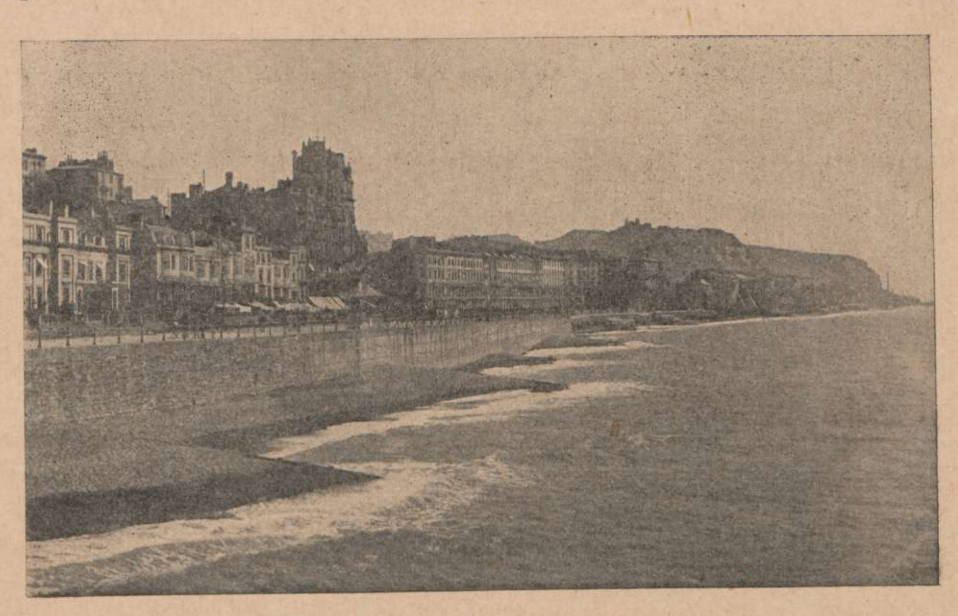
Mieux vaut, d'ailleurs, en pareil cas, passer sous les fourches caudines de la « patronne » du *boarding-house*, car les jours de fêtes et de *bank-holydays*, les plages voisines de Londres sont littéralement envahies et la moindre chambre d'hôtel atteint des prix fous.

Au surplus, les *boarding-houses* vous assureront un excellent régime de table : il est vrai, qu'en cela encore, un court apprentissage vous sera nécessaire. Voici le menu ordinaire des pensions de famille anglaises.

Le *breakfast*, servi à neuf heures du matin, comprend du poisson grillé ou fumé, des œufs et du jambon, du lard frit ou grillé (*bacon*), de la marmelade d'orange ou une confiture de fruits, tartines à volonté, thé ou café avec du lait. L'heure du lunch varie entre une heure et deux heures de l'après-midi. Au

menu : viande rôtie chaude ou froide, avec légumes chauds cuits à l'eau, généralement assortis, pommes de terre, haricots verts, choux, pudding, biscuits secs.

Le pudding est une friandise nationale anglaise, mais il est cent sortes de pudding... Reconnaissons en toute franchise que fort souvent ce mets est détestable. Les Anglais font traditionnellement, un repas entre 4 heures et demie et 5 heures. Tout en prenant une tasse de thé, ils se font servir de copieuses tartines



HASTINGS. — VUE DE LA PLAGE PRISE DE LA JETÉE

beurrées, des tranches de gâteau, des fruits... Enfin, le dîner est servi, comme en France, vers sept heures : il comporte un menu assez semblable à celui des dîners français.

Une différence cependant : le dimanche en France, dans les pensions de famille comme dans les intérieurs bourgeois, on a coutume de « relever » quelque peu l'ordinaire : c'est le jour du poulet ou du canard cuit à point, du gigot à la chair ferme et rose, des desserts « extra »... Le dimanche, les cuisinières se distinguent et les gourmets se réjouissent. En Angleterre, rien

de cela : le dimanche est un jour de jeûne et de mortification, non parce que nos voisins tiennent, ce jour-là, à s'infliger de pieuses privations, mais parce que la loi du repos dominical est scrupuleusement observée par tout le monde, maîtres et domestiques.

Et l'étranger serait mal venu de se plaindre, lorsque, entre deux offices, la bonne lui sert un plat de viande froide... Le roi lui-même, en sa bonne ville de Londres, subit les inconvénients de l'ennuyeux dimanche anglais.

Malgré tout, le *boarding-house* laisse, à ceux qu'il a hébergés, un agréable souvenir. C'est seulement dans ce milieu familial — si vous n'avez pas de relations personnelles en Angleterre — que vous pouvez vous initier aux habitudes, aux mœurs anglaises. C'est autour de la table d'hôte, où se trouvent vite effacés les préjugés, les timidités, les méfiances réciproques, que vous apprendrez à connaître le type anglais. Là, vous verrez le « révérend », austère pasteur à la longue redingote et aussi aux innombrables filles, toutes vêtues de la même façon, toutes du même blond terne, avec les mêmes yeux de porcelaine ; le touriste qui, tout en découpant flegmatiquement son roastbeef, vous dit :

— Je pars ce soir pour rentrer chez moi...

— A Londres ?

— Non, à Calcutta !

Voici la vieille demoiselle vêtue d'une robe verte, d'un *plaid* écossais et coiffée d'un « canotier » en toile cirée. Qui est-elle ? D'où vient-elle ? Personne ne le sait... Elle est ridicule, mais on n'a pas l'air de s'en apercevoir, peut-être même ne s'en aperçoit-on pas. Le soir, rentrée dans sa chambre, elle se met à chanter d'une voix aiguë une chanson irlandaise ou un cantique anglican...

Voici l'ancien officier de l'armée des Indes qui cherche à

vous convaincre que la peste est une maladie bénigne, quelque chose comme un rhume de cerveau. Voici le commis voyageur anglais qui vient se reposer au bord de la mer, après avoir fait une tournée d'affaires dans l'Amérique du Sud, au Japon et en Chine... Rien que cela ! « Une petite promenade, » vous dit-il...

Voici une jeune fille qui, venue toute seule à Margate ou à Brighton, paraît se passer fort bien de chaperon et, par son allure décidée, sa distinction nullement guindée, se fait entourer des plus respectueux égards.

Comme on voit, les plages anglaises ne ressemblent guère par l'existence et par les types qu'on y rencontre, aux plages françaises, beaucoup plus bruyantes.

Sur les plages françaises, le point culminant de la journée est l'heure du bain. C'est alors que la plage, la jetée, les promenades s'emplissent de beaux messieurs et de belles madames qui assistent aux ébats des baigneurs. L'heure du bain est l'heure de la foule des élégances, des conversations, l'heure parisienne enfin...

Les plages anglaises ignorent l'heure du bain... En effet, on s'y baigne toute la journée. Une cabine roulante, montée sur quatre roues hautes comme des roues d'omnibus, permet à qui le veut, par tous les temps et en dépit des variations de la marée, d'atteindre l'eau écumante... La plage n'est donc pas envahie à un certain moment de la journée par une foule de maillots multicolores.

D'autre part, les gens « comme il faut », les personnes qui observent le « cant », c'est-à-dire les mondains et les mondaines, ne se baignent pas en public... Toutes les stations balnéaires anglaises possèdent un *swimming-bath*, c'est-à-dire une piscine de natation, très vaste, très bien aménagée, et alimentée par l'eau de mer... C'est là, à l'abri des indiscrets, que

la « société » anglaise s'abandonne à la caresse, souvent rude, de la mer.

L'avantage de ces *swimming-baths* est qu'on y est à l'abri des intempéries de l'air. Même l'hiver, on peut s'y baigner... Ajoutons que le prix du bain à la plage, cabine et linge compris, est de six pence (0 fr. 60). Le prix du bain à la piscine est d'un shelling (1 fr. 25); l'après-midi, six pence.

Mais on ne va pas au bord de la mer uniquement pour se baigner ou respirer l'air salin. On y cherche aussi — et surtout — des distractions... Les vacances sont courtes et il faut en profiter.

Certes, les plages anglaises n'offrent pas à leurs hôtes tous les plaisirs que les plages françaises prodiguent aux baigneurs. A Brighton, à Broadstain, à Deal, à Douvres, partout, c'est la note familiale qui prédomine.

Est-ce à dire qu'on s'y ennuie? Non pas...

Si vous aimez la musique, vous vous trouverez fort bien d'une villégiature dans le Kent ou le Sussex. En effet, les plages anglaises sont très... musicales.

Chaque station a sa *military band*... Ne croyez pas qu'il s agisse d'une musique militaire. On conçoit que le *war-office*, — autrement dit, le ministère de la guerre — ne puisse mettre à la disposition de chaque station balnéaire une symphonie ou une fanfare régimentaire. Il s'agit simplement d'un orchestre dont les exécutants portent un uniforme fantaisiste. Au surplus, ce sont d'excellents musiciens et les programmes de leurs concerts sont très artistement composés. C'est un plaisir, par de belles journées d'été, d'aller les applaudir, paresseusement assis dans un fauteuil-parasol.

Naturellement, chaque plage, même la plus modeste, a son théâtre où les gros effets du drame alternent avec les flonflons de l'opérette. Mais le gros succès revient toujours aux *minstrels*...

Les *minstrels?* Ce mot est évidemment une corruption de notre mot français : ménestrels. Mais les ménestrels étaient des artistes d'un ordre élevé : alors que les *minstrels* ne sont, à proprement parler, que des clowns.

Les *minstrels* sont au moins deux; le plus souvent, ils sont trois ou quatre, dont un nègre. Ce nègre n'est pas toujours authentique, mais il n'importe... Donc, pourvus d'instruments de musique baroques, ils se présentent au public en chantant



SUR LA PLAGE DE BRIGHTON

de la voix la plus fausse qui soit des couplets d'un comique vulgaire mais qu'ils rendent, par leurs grimaces, vraiment réjouissants, même quand on ne les comprend pas. Après quoi, ils dansent une gigue, échangent des taloches, jouent des morceaux de musique assez compliqués sur des instruments qui affectent la forme inattendue de balais, de marteaux, de chaises etc... Soudain, les voilà qui, avec des voix superbes et fort bien accordées, entament un chœur patriotique... Le chœur terminé, ils s'administrent de nouveaux horions, font des

sauts périlleux, ébauchent une dispute, convenue d'avance, avec le chef d'orchestre et enfin s'éclipsent dans une dernière pirouette, tandis qu'éclatent les applaudissements.

Dans certaines stations balnéaires, les *minstrels* donnent leur concert sur la plage, en plein air. C'est là un spectacle très pittoresque et bien anglais. Et tout à côté, vous verrez un pasteur protestant, sévèrement enredingoté, commenter des passages de la Bible au milieu d'un cercle d'auditeurs attentifs. De tels contrastes sont d'ailleurs fréquents, en Angleterre, où l'on n'a pas, comme chez nous, la peur du ridicule et le souci des nuances. Tout est affaire de latitude.

Toutes les plages britanniques possèdent un vaste parc, installé avec l'intelligence de l'art des jardins qui caractérise nos voisins. Ce parc n'est pas une vaine parure, qui ne satisfait que les regards. Des règlements sévères n'y sont pas affichés; des barrières n'y arrêtent point, à chaque pas, le promeneur pacifique.

Non, les pelouses sont ouvertes aux joueurs de tennis, de cricket, aux enfants qui peuvent courir et se rouler dans l'herbe à leur fantaisie.

Le parc de Margate — *Dane park* — a une étendue de 33 acres, l'acre valant 4050 mètres carrés. Ce vaste terrain est planté de beaux arbres, coupé de pelouses, de plates-bandes fleuries, de pièces d'eau... Un des plus beaux parcs de ce genre est l'*Alexandra park* de Hastings, qui a été inauguré en 1882 par le prince et la princesse de Galles, aujourd'hui roi et reine d'Angleterre. L'*Alexandra park* mesure soixante-dix acres : il constitue un des principaux attraits de l'aristocratique plage de Hastings.

Une des distractions les plus en faveur, sur notre littoral, est la pêche aux crevettes, la chasse aux crabes ou aux équilles. Tout le monde s'en mêle : les plus graves personnages, les

dames les plus guindées retroussent pantalon et jupe pour barboter librement dans l'eau et atteindre leurs « victimes ».

Il n'en est pas de même sur les plages anglaises. Là, crevettes, crabes et moules sont en sûreté... Personne ne pense à les persécuter. Et pourquoi? Parce que le *cant* — toujours le *cant!* — interdit formellement à un *gentleman* et à une *gentlewoman* de n'avoir pas l'attitude la plus réservée, la plus digne.



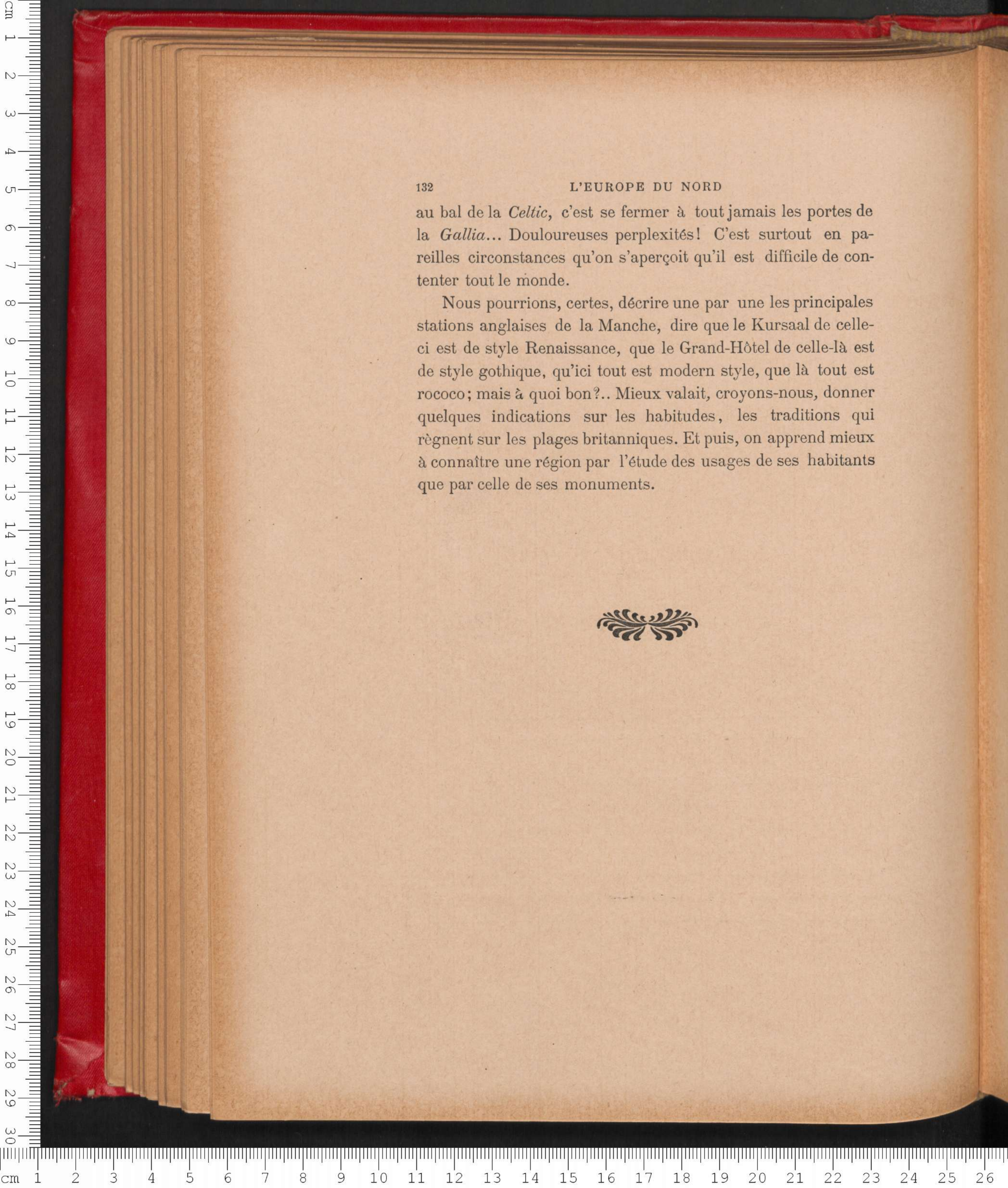
LES « MINSTRELS » SUR LA PLAGE DE MARGATE, UN DIMANCHE

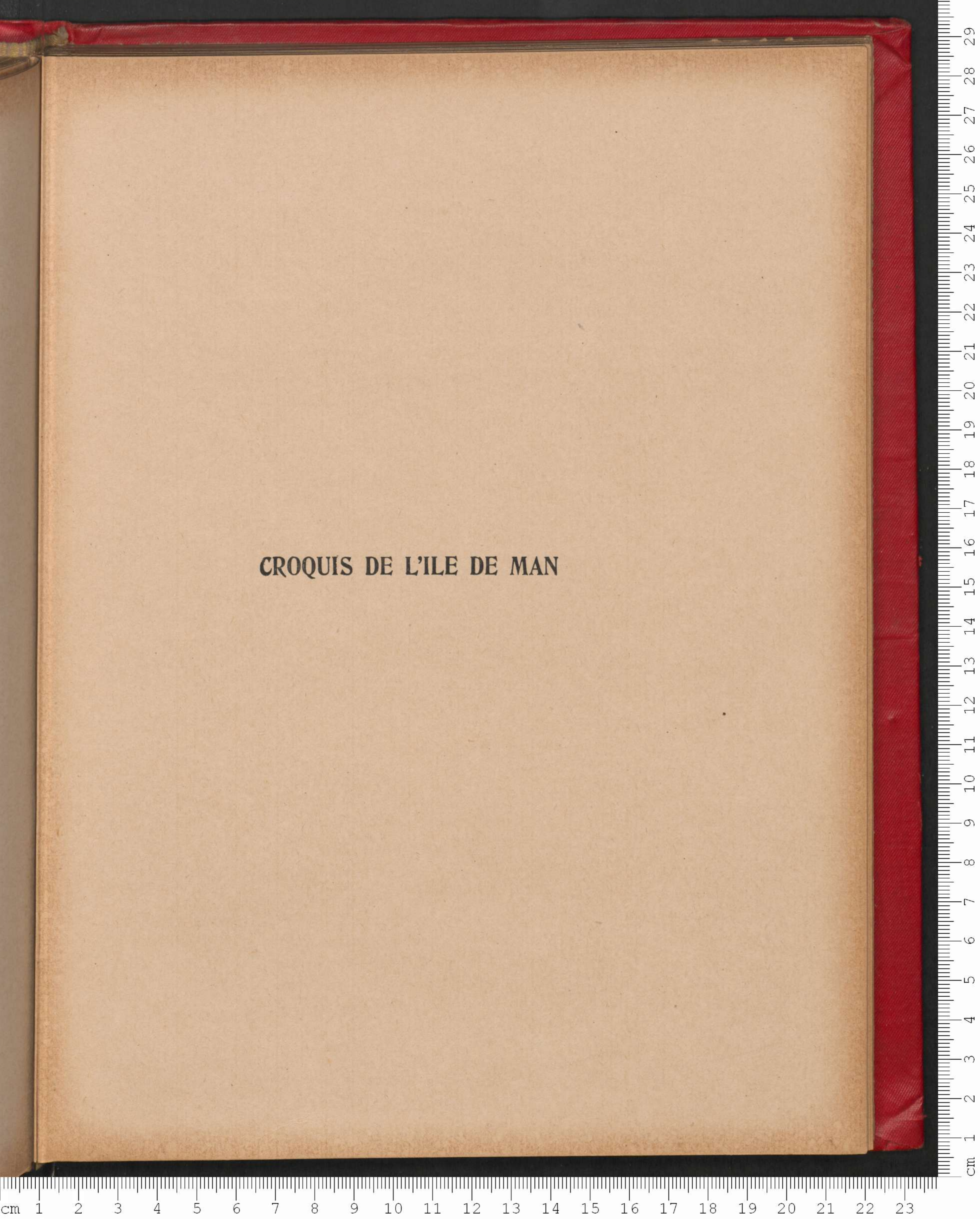
Se promener pieds nus, la jupe retroussée, fi donc! c'est *shocking!*.. Heureuses crevettes!

Si ce plaisir, cependant bien innocent, est défendu aux baigneurs anglais, ceux-ci s'en consolent en organisant force sauteries, force bals, auxquels on ne peut être invité qu'après des présentations en règle. Il est vrai que se faire inviter par une société, c'est se faire mettre au ban de sa rivale : assister

au bal de la *Celtic*, c'est se fermer à tout jamais les portes de la *Gallia*... Douloureuses perplexités! C'est surtout en pareilles circonstances qu'on s'aperçoit qu'il est difficile de contenter tout le monde.

Nous pourrions, certes, décrire une par une les principales stations anglaises de la Manche, dire que le Kursaal de celle-ci est de style Renaissance, que le Grand-Hôtel de celle-là est de style gothique, qu'ici tout est modern style, que là tout est rococo; mais à quoi bon?.. Mieux valait, croyons-nous, donner quelques indications sur les habitudes, les traditions qui règnent sur les plages britanniques. Et puis, on apprend mieux à connaître une région par l'étude des usages de ses habitants que par celle de ses monuments.





CROQUIS DE L'ILE DE MAN



RUINES DE LA CATHÉDRALE SAINT-GERMAIN A PEEL

Croquis de l'île de Man

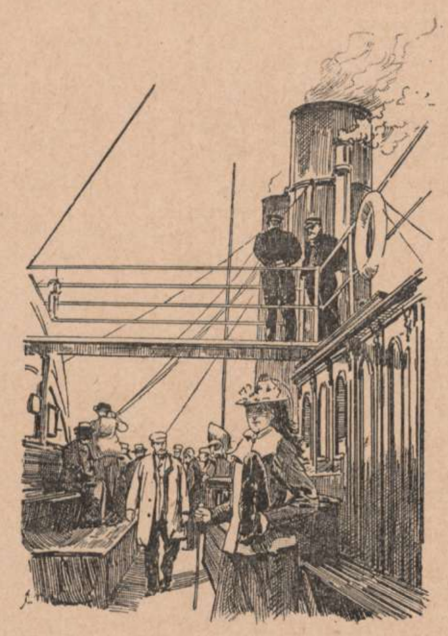
Si vous allez en Angleterre, vous verrez partout apposées des affiches vantant la beauté, les attractions, les délices de l'île de Man... Cette île est, à ce point de vue, un autre mont Saint-Michel.

A en croire les affiches, l'île de Man est la merveille des merveilles : ni la Suisse, ni l'Italie ne peuvent offrir des sites comparables à ceux de cette île extraordinaire. Il y a certes là beaucoup d'exagération. Mais l'île de Man — tout esprit de réclame mis à part — doit être considérée comme valant le voyage...

Man est surtout célèbre en Angleterre parce qu'elle a ins-

piré plusieurs romans à un écrivain très lu d'outre-Manche, Hall Caine. Ces œuvres où se déploie une imagination exubérante contiennent cependant, en ce qui concerne Man, des détails fort exacts. C'est bien là, en effet, l'île brutale et sauvage dont les paysages font rêver à des scènes d'un tragique grandiose. Ces falaises à pic, ces ravins dénudés, ces plaines mornes, ces monts couverts de broussailles épineuses, on les connaît, quand on a lu le *Manxman* ou *Christian*.

Et on connaît aussi les purs types manx, le marin hâlé, aux mains rudes, aux yeux clairs, le gaillard qui a fait six fois le tour du monde et qui, après s'être grisé de couleurs vives et de soleil, est revenu, avec joie, dans son île grise et embrumée; le patriarche de paroisse, qui, lui, sait lire, explique la Bible, donne des conseils aux jeunes gens et raconte d'antiques légendes. C'est aussi le meunier âpre au gain qui rançonne le paysan; le pêcheur de hareng qui se console de sa triste existence en vidant force verres de *Scotch Wisky*, une eau-de-vie qui brûle le gosier; la paysanne qui croit aux fées de la bruyère, qui jette des sorts et qui connaît le moyen de soulever le voile de l'avenir.



ILE DE MAN
SUR LE PONT DU *BEN MY CHREE*

Car l'île de Man est une terre où survivent les plus vieilles traditions, où tout est légende et superstition. L'afflux des excursionnistes, des étrangers n'y change rien. Il semble que Man soit située au milieu de l'Atlantique et qu'aucune nouvelle du monde n'y parvienne.


LA PROMENADE A DOUGLAS

Cependant cette île arriérée et en cela fertile en révélations pittoresques est située dans la mer d'Islande, à égale distance de l'Angleterre, de l'Ecosse et de « la verte Erin ». C'est dire que Man, n'est point une île perdue... On y va le plus commodément du monde, grâce aux prévenances — très intéressées — des compagnies de chemins de fer et de bateaux qui organisent pour l'île de Man, en été, des voyages très agréables et très économiques

L'île de Man est, chaque année, fréquentée par d'innombrables peintres.

Avez-vous atteint un site désolé où vous comptez méditer librement, seul, en face de la nature : vous ne tardez pas à apercevoir, derrière quelque talus ou rocher, le parasol de quelque peintre... Rien n'arrête un peintre, surtout quand il est Anglais... Passe encore si Man n'était envahie que par les rapins, mais cette île reçoit, chaque été, des légions de villégiaturistes particulièrement détestables. Ce sont des *merchants*, des marchands du Lancashire, qui, venus pour huit ou dix jours en veulent pour leur argent et sont aussi encombrants qu'on peut l'être. C'est surtout à Douglas, port principal de l'île, qu'ils sévissent. Il ne faut cependant pas être trop sévère pour ces *merchants* qui poussent à l'excès le manque de sociabilité des Anglais vulgaires. Car ce sont eux qui, jusqu'à un certain point, font la prospérité de Douglas, ville monotone et triste avec ses interminables rangées de maisons identiques. Les architectes de Douglas n'ont décidément pas le don de l'invention!

Il est vrai que Douglas a son port, assez vivant certain

jour de la semaine. On voit alors la rade couverte de vapeurs aux cheminées fumantes, aux pavillons multicolores... Ces bateaux amènent ou remmènent des excursionnistes, des *merchants*, chers aux aubergistes et aux cireurs de bottes. Pour complaire à ces hôtes d'ailleurs peu exigeants, Douglas s'est modernisé en ceci, qu'il s'est assuré le concours de *minstrels*. Pas de station estivale anglaise sans *minstrels*.

J'ai parlé plus haut de ces pittoresques amuseurs de foule... Nous, ils nous font éclater de rire. Mais les Anglais et les Écossais contemplent leurs grimaces et leurs pirouettes avec une imperturbable impassibilité. Seuls, les Irlandais, qui sont en quelque sorte les Français de la Grande-Bretagne, prennent un visible plaisir aux contorsions et aux chants burlesques des *minstrels*.

Quand on est las des *minstrels*, on danse... Comme toute ville anglaise, Douglas, ressemblant d'ailleurs en cela aux autres villes de Man, a fait construire d'immenses halls où chaque soir des sociétés plus ou moins élégantes organisent des sauteries monstres. Mais là encore, comme devant les *minstrels*, il est rare d'entendre un éclat de rire, d'apercevoir sur un visage l'expression du plaisir, de la gaieté. Ces braves gens dansent de huit heures du soir à minuit de l'air de malheureux forçats qu'un cruel garde-chiourme obligerait à faire des entrechats. Mais bornons là nos investigations dans le « monde » de Douglas.


JARDINS DE LAXEY GLEN

Nous ne sommes pas venus à Man pour contempler des messieurs en complets à carreaux. Nous n'observons même pas les

innombrables charcutiers de la ville qui ont fort à faire à débiter toutes les tranches de jambon, de roastbeef ou de noix de mouton réclamées par une insatiable clientèle.


GARWICK GLEN

Une des curiosités de Man est — ô surprise ! — son régime politique.

Ancienne possession des Écossais, à l'époque des fameux *clans* invincibles, Man, qui ne pouvait se faire à une pareille servitude, fit comme Gribouille, lequel, vous le savez, se jeta à l'eau de peur d'être noyé. Les Manx implorèrent la protection d'Édouard Ier, roi d'Angleterre, qui ne se fit pas prier pour les annexer à la couronne. Quelque temps après, l'île devenait la propriété des comtes de Derby : pendant quatre siècles, ceux-ci purent jouer le rôle de suzerains... Ils régnaient sans partag sur la plus soumise des populations, touchaient les impôts à leur fantaisie et ne craignaient pas que des révolutionnaires prissent la Bastille. Heureux rois !

Mais vers 1815, le dernier de ces roitelets se trouva... à sec d'argent. Les impôts ne rendaient plus et les budgets devenaient sensiblement inquiétants. C'est alors qu'entre Douglas et Londres, entre le duc Athol et le roi de la libre Angleterre s'engagea ce dialogue historique.

— Mon île est à vendre... En voulez-vous?

— Tout dépend du prix que vous en demandez.

— Je suis très conciliant : je vous la céderai pour 500.000 livres sterling (1).

— C'est un peu cher, mais nous finirons bien par nous arranger.

(1) 12.500.000 francs.

En effet, le duc d'Athol finit par céder son île, avec ses habitants, pour la somme de 416.000 livres sterling, que l'Angleterre lui paya, rubis sur l'ongle.

L'île de Man devait gagner à cette opération, tout autant que le duc qui se défaisait ainsi du domaine de ses ancêtres. En effet, tout en devenant partie intégrante du Royaume-Uni, l'île de Man a su garder son autonomie politique, et quoique très loyalement soumise à la couronne d'Angleterre, elle est toujours régie par l'antique constitution que lui donna, au xe siècle, le sir Orry.



RUSHEN ABBEY

On peut même dire que l'île de Man subit le plus ancien des régimes politiques : ce n'est d'ailleurs pas le plus mauvais.

L'Angleterre est représentée, au sommet de la hiérarchie administrative par le lieutenant-gouverneur qui n'exerce guère qu'une autorité fictive. Le vrai gouvernement est assuré par le conseil exécutif de deux *deemsters* (juges), du receveur général, de l'évêque, de l'archidiacre et du vicaire général; par le conseil législatif, qui comprend vingt-quatre membres élus par toute personne propriétaire dans l'île. Les femmes tout comme les hommes, ont droit de suffrage, et les affaires n'en vont pas plus mal — au contraire!

Le lieutenant-gouverneur, le conseil exécutif et le conseil législatif, forment la Cour de Tynwald... Cette Cour constitue le gouvernement. Chaque année, à pareille époque, la Cour gravit le mont Tynwald, au sommet duquel, solennellement,

elle proclame les lois votées. Cette proclamation équivaut à une promulgation par la voie du journal officiel : tous les habitants de l'île de Man doivent s'incliner.

L'île de Man possède un rare privilège : celui d'émettre des billets de banque dont la valeur ne peut cependant dépasser vingt-cinq francs.

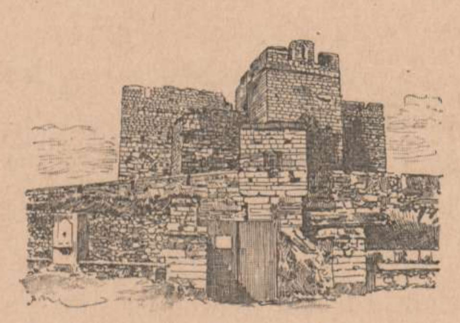
Tout cela n'empêche pas que Man soit bien anglaise : à certains moments, le gouvernement royal sait d'ailleurs fort bien affirmer son autorité... Et si cette île peut conserver cette apparence de *self-government* (gouvernement par soi-même), c'est peut-être tout simplement parce que cette particularité ajoute à son attrait envers les touristes.



GLEN MAYE

Mais il n'y a pas que la forme politique qui, à Man, évoque le passé... A vrai dire, cette île est riche en souvenirs historiques, d'autant plus intéressants qu'ils n'ont subi aucune restauration sacrilège.

L'ancienne capitale de Man est Casteltoron, petite ville mélancolique et déserte qui ne retrouvera plus jamais sa prospérité des anciens âges... Où êtes-vous, rois orgueilleux, puissants lords qui, jadis, régniez sur Man sans imaginer que le jour viendrait où votre domaine ne serait plus qu'une dépendance anglaise? Où êtes-vous, hommes rudes, héros primitifs dont l'histoire a oublié les noms et qui ne revivez plus que dans d'obscures légendes, contées le soir, par des pêcheurs naïfs? Peut-être, faut-il aller évoquer vos ombres


RUSHEN-CASTLE

dans le château séculaire de Rushen. Là, sans doute, aux heures nocturnes, quand la lune blafarde éclaire les tours branlantes de Rushen-Castle, vous réapparaissez, ô lointains et glorieux ancêtres! — Et c'est à vous que je rêve, tandis que je contemple cette forteresse construite en pierres à peine dégrossies, tandis que j'égare mes pas hésitants dans ces tours sonores, où, il y a dix siècles, habitait quelque roi barbare... N'est-ce pas là que mourut prisonnière, une La Trémouille, comtesse de Derby, pauvre victime des impitoyables haines de son temps; n'est-ce pas là que succomba l'archevêque Wilson, que l'histoire n'a pas oublié; n'est-ce pas là que se sont perpétrés tant de crimes, accomplies tant de trahisons?

Et, tout à côté, c'est Rushen Abbey, couvent depuis longtemps déserté et dont il ne reste plus aujourd'hui qu'une tour qu'habille un lierre vieux lui-même de plusieurs siècles? La poésie mélancolique des ruines habite cette abbaye, qui jadis retentissait des cantiques et des prières de ses hôtes... Aujourd'hui, Rushen Abbey disparaît lentement, pierre par pierre. Personne ne cherche à sauver ce témoin des anciens jours. Bientôt, sans doute, la tour fléchissante s'écroulera, ensevelissant sous ses débris le souvenir d'une époque qui eut sa grandeur et sa beauté.

Une autre ruine émouvante est celle de la cathédrale Saint-Germain, à Peel, port de pêche assez prospère, plage fréquentée, chaque été, par des baigneurs fidèles.

La cathédrale Saint-Germain est de style ogival. Elle faisait jadis partie d'un château fort qui fut, luiaussi, la résidence des rois de Man. Il ne reste plus aujourd'hui de ce monument que

quelques vestiges pittoresques, parmi lesquels, on remarque la tour où fut emprisonné le comte de Warwick.

Peel Castle, dont faisait partie la cathédrale Saint-Germain, a été le théâtre, comme tous les châteaux forts de cette époque tourmentée, de nombreux drames plus ou moins sanglants ; et naturellement, la superstition populaire entoure les ruines de légendes effrayantes — auxquelles ne croient d'ailleurs que les ingénus.

Voici une de ces légendes; je vous la conte, parce que je suis bien certain que vous n'y croirez pas, et vous aurez raison : elle est empruntée à l'historien Waldren, qui vivait au commencement du XVIII[e] siècle et nous la lisons dans un récit de voyage à l'île de Man, récit élégamment écrit par M. Chevallier :

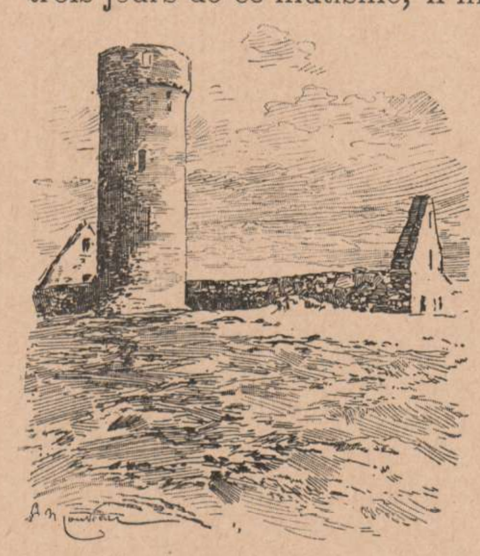
« Peel Castle était hanté par une apparition qui revêtait la forme d'un épagneul noir et frisé qu'on appelait Moddey Dhoo. On la voyait dans toutes les salles du château, mais principalement dans la salle des gardes où, dès que les lumières étaient allumées, elle venait, sans façon, s'asseoir parmi les soldats et se coucher auprès du feu. Ceux-ci en avaient grand peur, et quoiqu'ils y fussent un peu habitués, ils évitaient cependant, en sa présence, de jurer ou de tenir des propos profanes; de plus, ils n'aimaient pas à se trouver seul à seul avec ce singulier épagneul. Or, chaque soir, à la tombée de la nuit, un soldat était chargé, à tour de rôle, de fermer la porte du château et



DHOON GLEN

de porter les clefs au capitaine, dont la demeure se trouvait derrière la cathédrale, et à laquelle on accédait par un sentier généralement fréquenté par le Moddey Dhoo. Aussi pour se donner du courage, avaient-ils convenu que celui chargé de porter les clefs serait accompagné d'un camarade afin de ne jamais être seul pour faire ce trajet. Un soir, l'un d'eux ayant bu plus que de coutume, et s'étant mis à fanfaronner, se prit à rire de la naïveté des autres, et quoique ce ne fût pas son tour, il demanda de porter seul les clefs au capitaine. Tous le dissuadèrent; mais, plus ils devenaient pressants, plus il s'entêtait; il répondit qu'il ne désirait rien tant que de voir le Moddey Dhoo, afin de se rendre compte si c'était le diable ou un chien. Puis il prit les clefs et sortit. A peine était-il dehors qu'un grand bruit se fit entendre, mais personne n'eut le courage de regarder ce qui se passait : il fallut que le soldat revînt pour qu'on lui demandât ce qu'il y avait eu.

« Mais maintenant, il était devenu silencieux, il ne voulait rien dire, et quoi qu'on lui demandât, il refusait de répondre. Après trois jours de ce mutisme, il mourut d'une agonie qui parut à tous peu naturelle. Mais à partir de ce jour, on ne revit jamais plus le Moddey Dhoo. Quant au passage, il fut dès lors bouché, et personne ne le traversa plus. »



LA TOUR RONDE A PEEL CASTLE

Voilà qui pourrait donner le cauchemar aux lecteurs superstitieux.

Mais raisonnons un peu...

N'est-il pas vraisemblable que ce Moddey Dhoo n'était pas un épagneul pour rire ou



LA CROIX DE SAINT-MAUGHOLD

plutôt pour faire peur, mais un épagneul authentique, un bon et brave chien qui avait un gîte tranquille dans quelque grenier du château, et qui, le soir venu, allait chercher sa pitance auprès des hommes de garde?... Le bruit entendu par les camarades du soldat fanfaron, n'était-ce pas tout bonnement l'écho des aboiements de « Moddey Dhoo », que la solitude avait rendu sauvage et qui attaquait le passant isolé, tel qu'un escarpe quelconque? Le soldat avait éprouvé, en cette algarade, une telle épouvante qu'il mourut en quelque sorte de peur après trois jours d'hébêtement. Quant à l'épagneul, il comprit qu'il avait été un peu loin et ne reparut plus.

Telle est, je le crois bien, la vérité, mais je ne saurais la prouver. Les témoins de cette aventure sont morts depuis longtemps. Et puis il vaut peut-être mieux après tout que les légendes ne cèdent pas la place à de prosaïques histoires. Tous les poètes me donneront raison.



ÉGLISE DE SAINT-MAUGHOLD

Ces vieux donjons se dressent presque partout sur le littoral tourmenté de l'île de Man. Ils complètent merveilleusement un décor de rochers éboulés, escaladés par des broussailles rousses, des bruyères,

des fleurs sauvages... Ces rochers, la mer les bat éternellement de ses flots écumants. Malheur au navire imprudent qui s'aventure à travers ces récifs, malheur à la barque que la tempête rejette à la côte!...

Elle serait longue la liste des naufrages auxquels on eût pu assister du rivage. Mais tous ne sont pas connus... Par les nuits sombres, combien de bâtiments égarés dans le détroit sont allés se briser sur les roches? La mer a balayé leurs débris; quelques fragments de coques, de mâts, ont bien été rejetés à la côte, mais qui dira le nom du navire perdu?

La mer garde jalousement ses morts et ses secrets...

L'intérieur de l'île n'est peut-être pas aussi pittoresque que le littoral. C'est cependant là que nous trouverons les vrais Manx, les paysans au type pur, aux traditions inchangées depuis des siècles. Reconnaissons que ces fils de la terre sont rudes d'aspect et de mœurs. Ils n'ont ni la gaieté naturelle du paysan français, ni la sentimentalité naïve et touchante du paysan allemand. Le méthodisme étroit leur a donné une âme sèche... Même entre eux, ils manquent de toute charité, de toute bonté.

Cependant, les villages de l'intérieur où ils vivent leur existence monotone, ne manquent pas de charme poétique. Situés dans des ravins ou *glens* ,accrochés aux flancs des montagnes couvertes de bruyères roses, perdus au fond des bois, au bord d'une rivière dont l'eau claire bruisse sous les feuilles, ces villages semblent faits pour abriter le rêve de l'artiste ou de l'écrivain : vieille église de campagne au clocher vermoulu, maisons anciennes auxquelles on accède par un haut escalier, croix uniques aux bras rongés par la pluie; les villages manx sont la plupart de fondation très ancienne.

Voici Saint-Manghold si curieux avec sa vieille église entourée de tombes dont les inscriptions ont été effacées par la

pluie, avec ses maisons ornées de fleurs et de lierre, ses antiques souvenirs d'une histoire à laquelle manquent bien des pages.

Saint-Manghold, qui a donné son nom au village, eut une jeunesse plutôt tourmentée. En effet, après avoir commis maintes rapines, il devint capitaine de brigands irlandais.



LA ROUTE DE SULBY GLEN

Singuliers débuts pour un saint ! Manghold terrorisa pendant longtemps une grande partie de l'Irlande. On n'ose supputer le nombre de crimes qu'il commit ou fit commettre à ses compagnons, ce qui est tout un.

Un jour, cependant, les honnêtes gens eurent leur revanche... Manghold fut surpris et fait prisonnier.

Les magistrats du pays commirent une faute... Heureuse faute, disent les Manx, à laquelle nous devons un saint !

Manghold ne fut pas condamné à mort, bien qu'il eût cent fois mérité pareil sort. On décida de l'enchaîner, de le jeter dans un canot sans voile ni rame qui fut abandonné en pleine mer, au caprice des vents. C'était en quelque sorte le supplice de Mazeppa qu'on attacha sur un cheval fougueux lâché à travers champs et bois.

La barque qui portait Manghold et sa fortune fut épargnée par les éléments. Elle alla s'échouer sur les rives de l'île de Man.

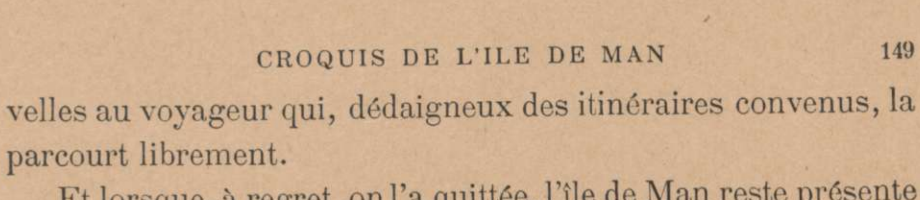
Amené devant l'évêque, Manghold eut un accès de franchise. Il déclara qu'il avait commis bien des fautes et qu'il désirait les expier. L'évêque ne chercha pas à en savoir plus long. Il autorisa l'Irlandais à s'établir dans un petit village. Bientôt, Manghold édifia ses nouveaux concitoyens par ses macérations et sa piété, si bien que lorsqu'il mourut, on fit de lui un Bienheureux.

Ce qui prouve, une fois de plus, qu'il n'est jamais trop tard pour bien faire.

On éprouve des sensations très vives en parcourant le Nord de l'île : dans cette région, c'est la solitude la plus complète qui vous accueille. Ni villages, ni maisons isolées, ni huttes de berger... Pendant de longues heures, on va de colline embroussaillée en ravin où s'appesantissent des vapeurs argentées.

Au Midi, c'est la presqu'île sinistre de *Calf of Man* qui retentit des cris assourdissants poussés par d'innombrables mouettes posées sur les rochers.

Man n'a donc pas la banalité des villégiatures trop vantées par la réclame. En dépit de l'invasion des touristes et des baigneurs cette île qui n'est ni anglaise ni écossaise, ni irlandaise, cette Corse anglo-saxonne réserve des sensations nou-

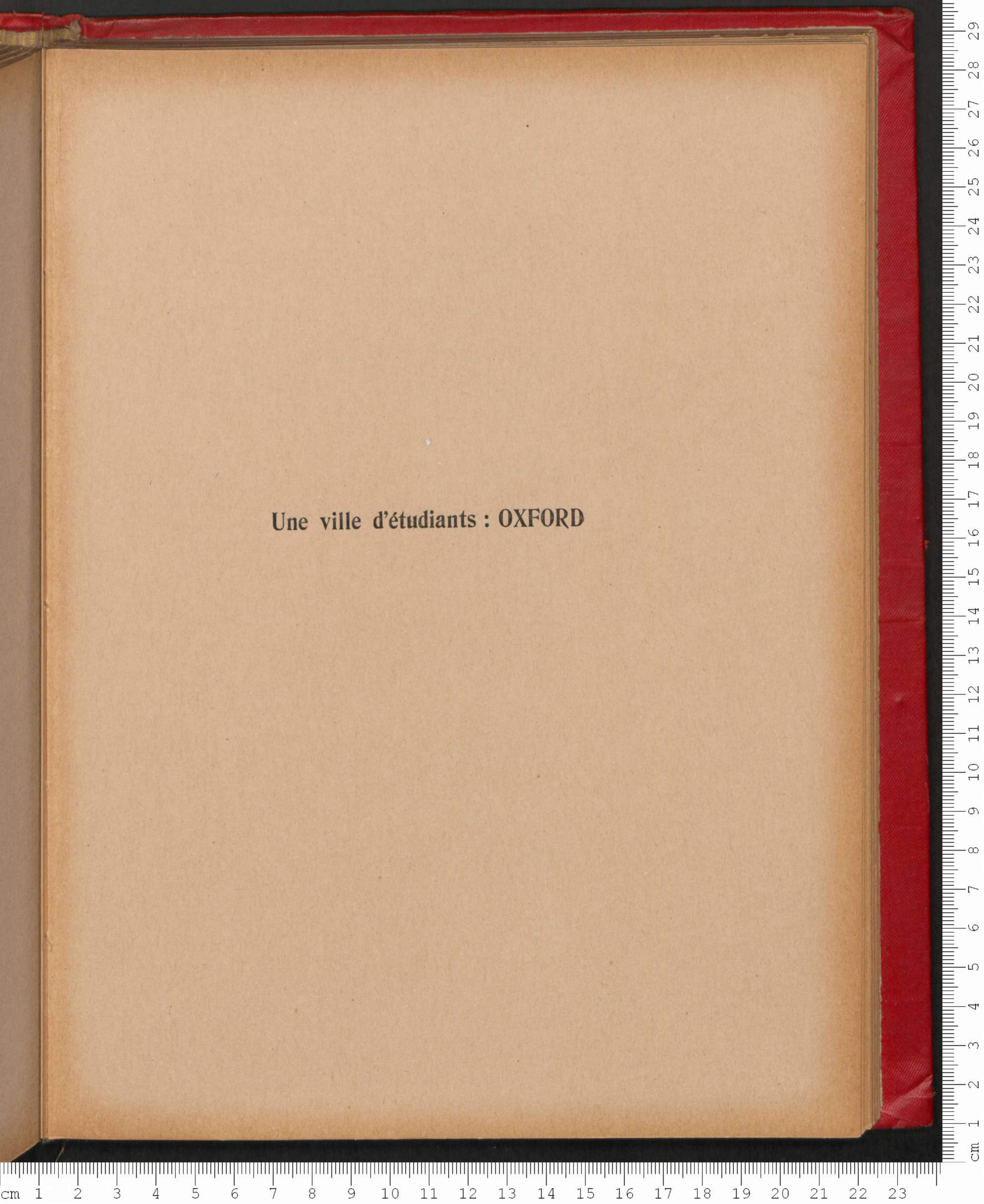


velles au voyageur qui, dédaigneux des itinéraires convenus, la parcourt librement.

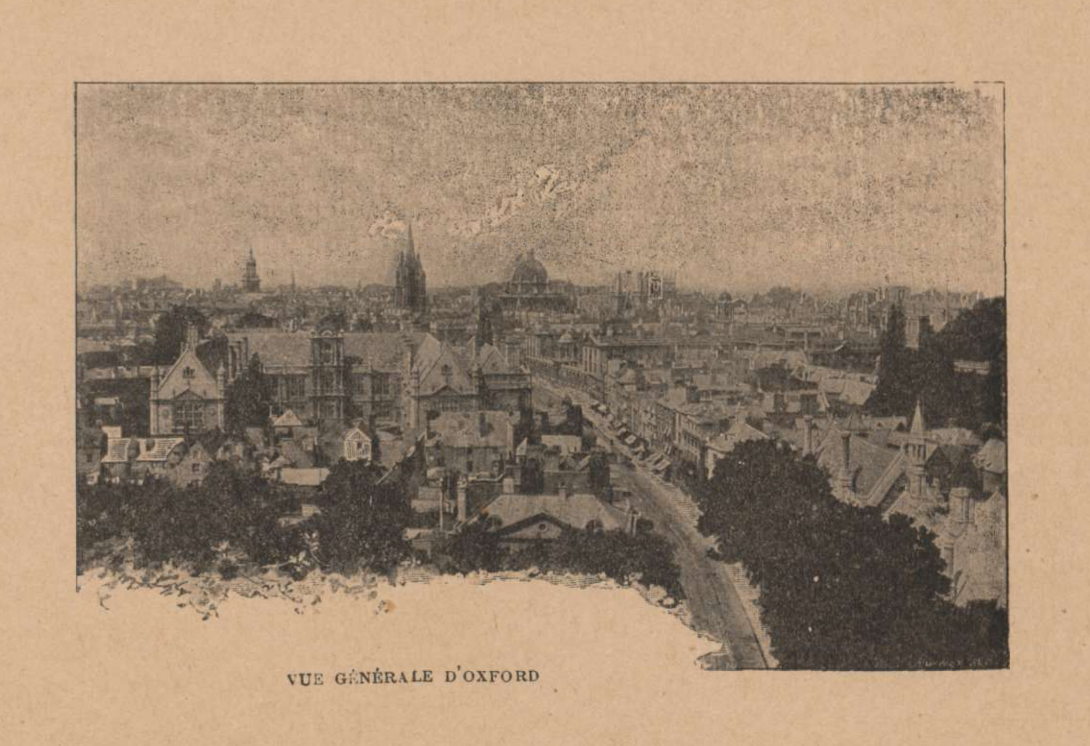
Et lorsque, à regret, on l'a quittée, l'île de Man reste présente au souvenir et on se prend à rêver à ses châteaux en ruines, à ses roches sauvages, à ses *glens* tapissés de bruyères roses...



VIEILLE ÉGLISE DE BALLURE



Une ville d'étudiants : OXFORD



VUE GÉNÉRALE D'OXFORD

Une ville d'étudiants : *Oxford*

Depuis quelques années, les Français qui s'occupent des questions d'enseignement répètent volontiers :

« L'éducation anglaise est vraiment l'éducation qui convient à la jeunesse d'aujourd'hui : elle n'atrophie pas les muscles en chargeant le cerveau de connaissances inutiles. Elle ne fait pas des pédants, mais des hommes. »

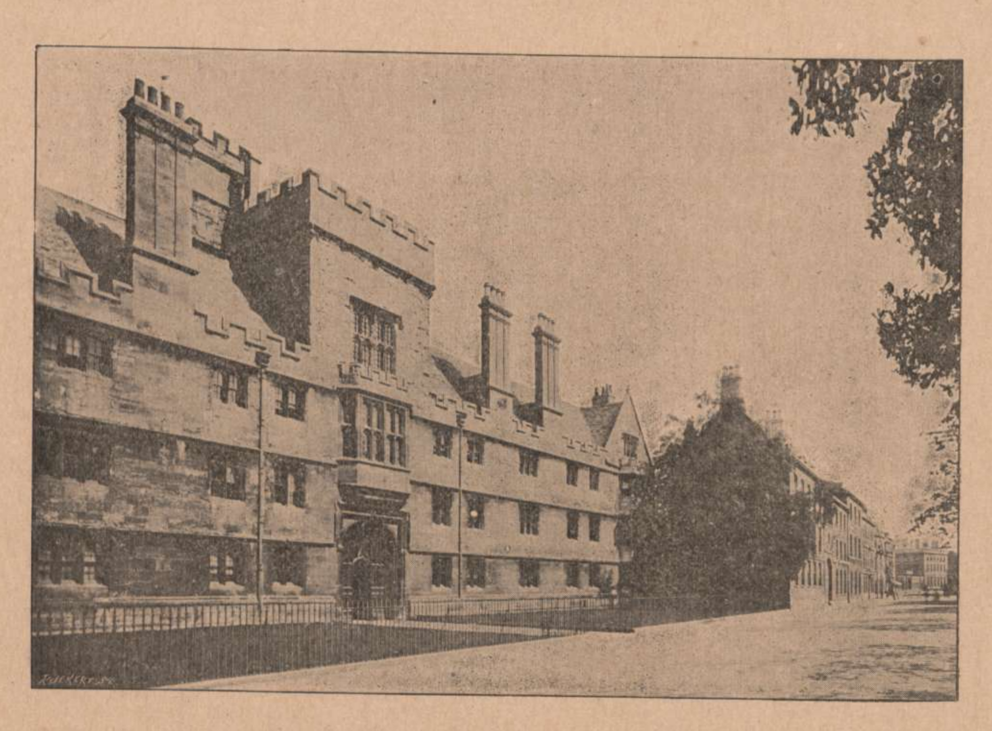
N'exagérons pas les qualités de l'éducation anglaise. Elle a certes de nombreux mérites et, tous comptes faits, je la préfère, pour ma part, à l'éducation française qui tend beaucoup plus à fabriquer des bacheliers et des licenciés que des citoyens jouissant d'une bonne santé physique et morale. Mais j'estime qu'on fait trop de place, dans le système anglais, aux sports, aux choses du corps et qu'on délaisse par trop les choses de l'esprit.

La vérité serait donc, ici encore, dans le juste milieu, et c'est précisément ce que l'on commence à comprendre en France.

Nombre d'établissements récemment créés ou transformés ont adopté un programme d'enseignement qui ne tend pas plus à faire de simples athlètes qu'à créer des pédants ridicules...

Le système anglais, nous le verrons appliqué, dans toute son intransigeance, à Oxford... Oxford est la grande ville universitaire d'outre-Manche : vingt-deux collèges y sont ouverts à d'innombrables étudiants qui, leur stage terminé, vont renforcer les rangs des industriels, des commerçants, des colonisateurs du Royaume-Uni.

Il est cependant bon de dire que l'étudiant d'Oxford ne peut pas être considéré comme représentant le type anglais. En effet, cet étudiant appartient toujours aux classes élevées de la



WADHAM COLLEGE VU DE LA RUE



BALLIOL COLLEGE — BROAD STREET.

société; le plus souvent, il est noble; toujours, il est favorisé par la fortune.

L'éducation d'un jeune Anglais coûte, à Oxford, la bagatelle de 10,000 francs par an. C'est assez dire qu'un petit épicier londonien ne peut envoyer son fils dans cette cité universitaire.

Un jeune homme auquel son père fait une insuffisante pension est certain de trouver le meilleur accueil... et la forte somme chez les usuriers, s'il peut leur prouver qu'il est étudiant à Oxford.

De même, ses études terminées, il ne manquera pas d'avoir ses entrées dans les salons les plus fermés. Sa meilleure, sa seule recommandation est d'être ancien élève du *New college*, de *Christ Church college* ou de *Magdalen college*. Le fait d'avoir suivi les cours d'Oxford le classe parmi les *gentlemen*, il appartient à l'élite, il est un « monsieur comme il faut ».

Entre eux, les étudiants ou anciens étudiants d'Oxford pratiquent, tels les « anciens » de Polytechnique, de Saint-Cyr ou de Centrale, une étroite solidarité. Que ce soit dans la *City* à Londres ou dans les villes perdues au sein des Indes mystérieuses, Oxford est un mot de ralliement auquel chacun répond.

En parcourant Oxford, nous parcourons une des villes où se forme, depuis bien longtemps, l'Angleterre du lendemain. Mais Oxford, considérée par nos éducateurs comme la capitale de l'enseignement moderne, est la ville des traditions les plus surannées. L'antique Université a gardé ses usages, ses préjugés, ses rites; et serait traité de sacrilège celui qui prétendrait renoncer à cet héritage du passé.

Oxford est une jolie ville, calme et riante, enserrée dans une boucle d'argent de la Tamise. Et comme ses environs sont séduisants! Ce sont bien là les paysages anglais, tout mouillés de rosée, enveloppés de vapeurs irisées, paysages dont les lignes et les couleurs légères appellent, semble-t-il, l'interprétation des aquarellistes...

Vous vous êtes dit, peut-être : — Oxford, ville d'étudiants doit vivre dans l'agitation, dans le bruit. Tous ces jeunes gens, riches, entraînés au sport, peu pressés de conquérir des diplômes font sans doute un tapage incessant...

Et vous rêvez à un immense boulevard Saint-Michel avec des cafés étincelants de lumière et une foule de joyeux étudiants, au verbe haut, aux allures exubérantes.

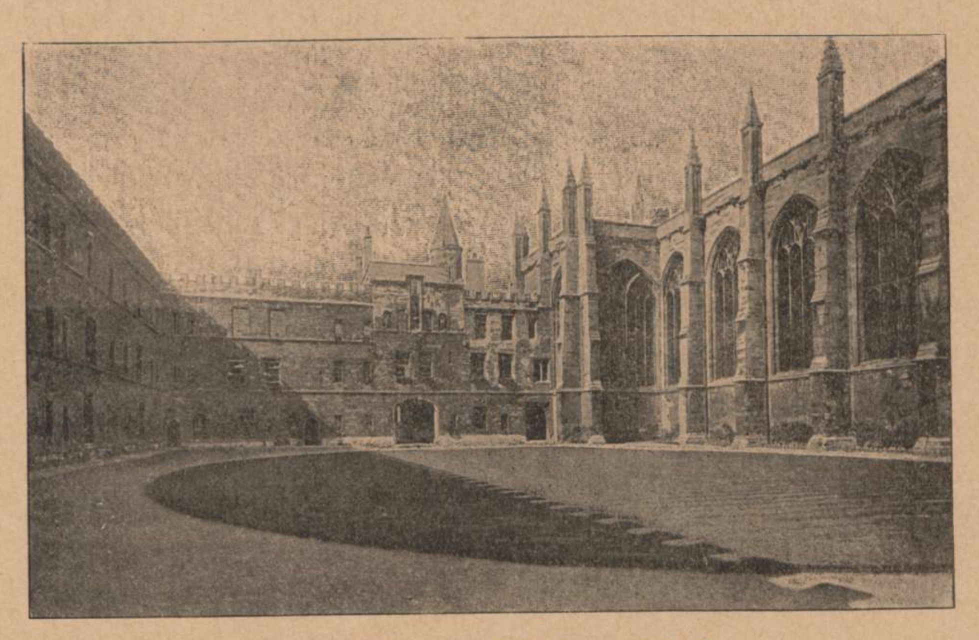
Mais vous ne verrez rien de tout cela...

Oxford est la ville du silence. Est-ce à dire que ce soit une ville morte? Non pas... Mais la vie y est calme et sans heurts. Certes, nous rencontrons beaucoup de jeunes hommes portant sous le bras la traditionnelle serviette de l'étudiant, et nous pouvons remarquer que beaucoup portent le manteau court et

le bonnet en « planche à mortier » qui est aux « escholiers » d'Oxford ce que le béret de velours est aux escholiers parisiens. Mais nul bruit, nulle vulgarité... Oxford semble endormi dans le vaste silence d'un cloître.

Au fait, Oxford paraît une ville religieuse avec tous ces édifices romans, gothiques, Renaissance qui dressent, au long des rues, leurs hautes murailles grises.

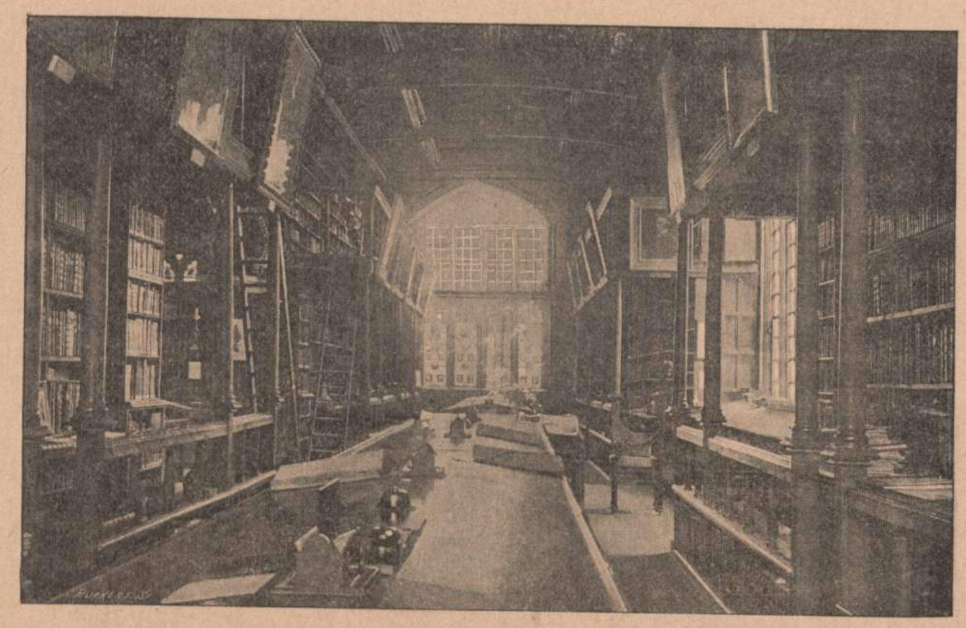
Ce ne sont pas là des couvents, mais des collèges. Ils se



NEW COLLEGE. — LA COUR ET LA CHAPELLE

touchent, ils se serrent fraternellement, encore que leurs styles soient divers; le temps, en patinant leurs architectures simples ou compliquées, a rétabli l'harmonie... Cette harmonie existe aussi dans les rapports qui unissent les vingt-deux collèges d'Oxford. On peut dire que ces collèges ne forment qu'un groupe, qu'une ville...

Et cependant ces établissements n'ont pas, entre eux, de relations officielles. Les uns sont plus âgés que d'autres de



INTÉRIEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE BODLÉIENNE

deux ou trois siècles : ils ont les origines, les destinations les plus différentes, et cependant la fusion est complète. Et c'est là, en raccourci, la nation elle-même que les partis politiques, les classes sociales, les aspirations divergentes ne divisent que superficiellement. Quel contraste avec notre pays où tout est prétexte à rivalités, à querelles, à haines aussi odieuses que ridicules!

Quel contraste aussi entre l'universitaire français et l'universitaire anglais!

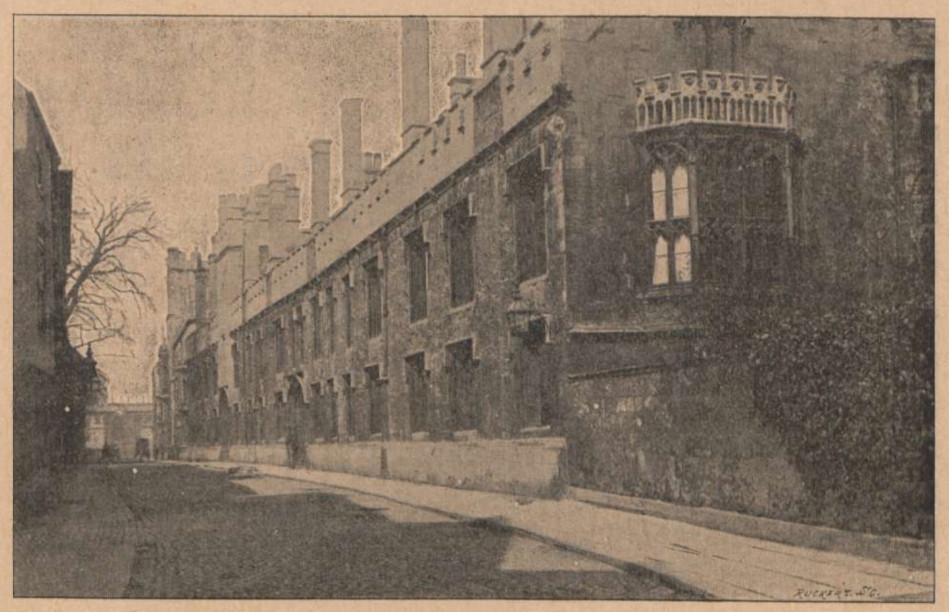
Le premier ne vit que par le cerveau. Il se croit au-dessus des illusions des hommes ordinaires; à vingt-cinq ans, il croit tout connaître... Il affecte une allure grave, il raisonne, il ramène tout à des principes plus appliqués, à des théories qu'il a lues dans les livres... L'universitaire anglais, l'élève d'Oxford est tout autre. Certes, il ne dédaigne pas les choses de l'esprit, mais il sait qu'il y a autre chose dans la vie que des prétextes à dissertation. Il ne critique pas les conventions

sociales : il les subit avec bonne humeur et s'efforce d'en tirer parti. Il ne prétend pas tout changer, tout bouleverser... Il se dit : « Voilà comment sont les conditions de l'existence, ne combattons pas contre les moulins à vent, » et, citoyen obéissant aux lois, respectueux des traditions, il ajoute son effort discipliné à celui de ses aînés.

Oxford est un des remparts de la tradition anglaise. Mais n'imaginez pas que des idées étroites y règnent, y paralysent l'indépendance des étudiants. L'enseignement donné à Oxford n'est pas un « étouffoir »; bien au contraire, il favorise admirablement le développement de la personnalité.

Ne croyez pas non plus qu'une règle sévère pèse sur la vie estudiantine. L'étudiant d'Oxford jouit d'une bien plus grande liberté que l'étudiant français. Peut-être cette liberté est-elle même excessive. Jugez-en par ce tableau pittoresque qu'a tracé M. Jacques Baron :

« L'université attribue, chaque année, le titre de docteur



LINCOLN COLLEGE VU DE LA RUE

honoris causa à un certain nombre d'hommes éminents dans la politique, dans les lettres et dans les arts. La séance

SAINT-JOHN'S COLLEGE VU DU JARDIN

où, vêtus de rouge, ils viennent recevoir ce témoignage distingué, est à la fois solennelle, pittoresque et bouffonne. Elle se tient dans une vaste salle de théâtre construite en forme de cirque. Une heure avant le commencement, un orgue entreprend de surexciter les nerfs par les plus vulgaires refrains; tous les yeux se tournent, attentifs, vers les galeries supérieures où les étudiants, relégués, préparent bruyamment leurs foudroyants lazzis. Le cortège paraît, le brouhaha commence, les quolibets s'abattent, serrés : le vice-chancelier se lève, s'asseoit, parle latin, donne la parole à l'orateur public et perd son sérieux. Les candidats s'avancent un à un, offrant leur tête illustre à la facile plaisanterie des jeunes gens, trop heureux quand l'orateur écourte leur louange pour abréger leur supplice... J'ai vu M. Chamberlain gentiment houspillé; on demandait au coquet homme d'État où donc « était passée son orchidée » (il porte toujours une orchidée à la boutonnière), on le questionnait sur

la santé de Pau-Paul (le président Krüger) et sur la figure que faisait Jameson. Ses lèvres tremblaient un peu et son monocle était mal assuré. »

Tout de même, je ne vois pas bien nos étudiants se moquant ainsi ouvertement de leur vice-recteur ou d'un ministre!

Le premier dignitaire de l'université d'Oxford est le chancelier. Ce personnage, qui est presque toujours un prince du sang, n'apparaît à Oxford que les jours de grande solennité. A la vérité, il est chancelier pour l'honneur et parce que les Anglais, très loyalistes, aiment à placer un prince de la couronne à la tête de chaque grand organisme de l'État. Le vice-chancelier, qui dirige effectivement l'ensemble des collèges d'Oxford, est, lui, un universitaire sérieux. Il est aidé dans sa tâche par quelques autres dignitaires aux attributions très définies. Ces hauts personnages n'apparaissent d'ailleurs dans toute leur pompe que pendant



WORCESTER COLLEGE. — VIEUX BATIMENTS

la semaine consacrée à la commémoration des fondateurs de l'université. L'Angleterre a gardé les costumes solennels du bon vieux temps et rien n'est comique comme les professeurs d'Oxford avec leur toque chevauchant sur une perruque à la Louis XIV.

Il est donc permis, à Oxford, de traiter assez cavalièrement les maîtres de l'université : en revanche, il est un point sur lequel ceux-ci sont intraitables, c'est la dignité, l'honneur des élèves.

Vous pouvez, à Oxford, n'être qu'un mauvais élève et bafouiller lamentablement devant les examinateurs; vous pouvez même être médiocre au *foot-ball* ou au *rowing*... Mais il vous est interdit de manquer à votre parole, d'être insolent envers vos inférieurs, de ne pas payer vos dettes.

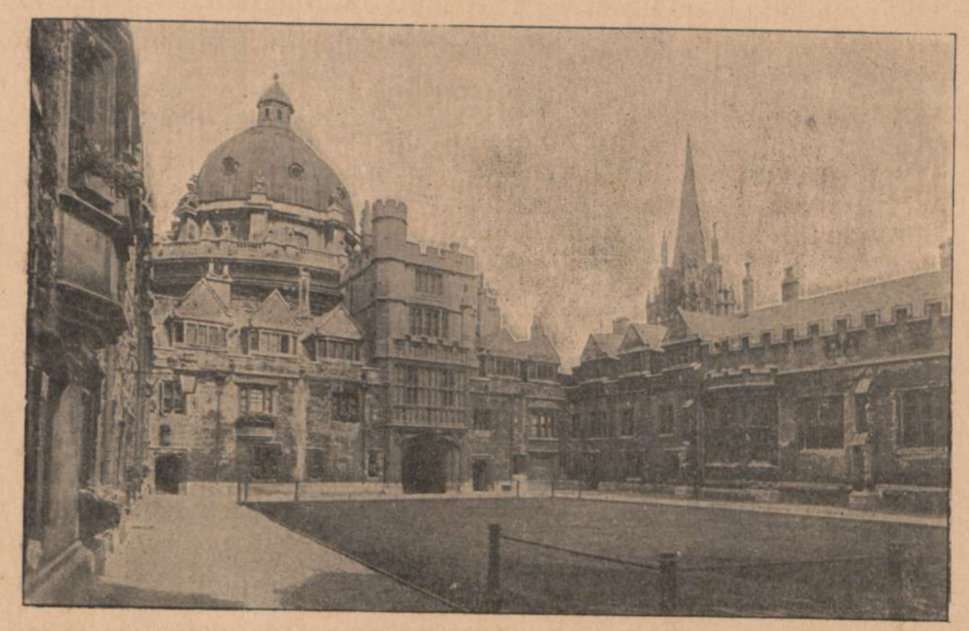
Cela ne serait pas digne d'un *gentleman*... Se conduire en gentleman, voilà le grand précepte enseigné à Oxford.

C'est ainsi que le jour de l'investiture des bacheliers, des maîtres ès arts, une vieille coutume autorise toute personne qui n'a pu obtenir de l'un des candidats satisfaction d'une injure ou paiement d'une créance à s'approcher du chancelier dont il peut toucher le manteau... Ce simple geste arrête toute la procédure universitaire. Le candidat est soumis à une enquête et si l'accusation dont il est l'objet est reconnue fondée il doit renoncer au grade qu'il ambitionnait.

Chaque année, au début de la session, le chancelier prononce un discours où il déclare préférer la dignité morale, le respect de soi-même aux qualités de l'esprit le plus délié. Soyez des gentlemen, répète-t-il aux « nouveaux »... Ce souci de la bonne réputation de l'université d'Oxford est poussé à ce point que le chancelier peut, s'il le juge utile, faire expulser de la ville toute personne douteuse... Voilà un usage que, certes, nous ne tolérerions pas en France.

Il a fallu quatre siècles pour donner à l'université la forme complète et définitive qu'elle possède aujourd'hui. Chaque année de cette longue période a apporté sa pierre à l'édifice... C'est d'ailleurs cette continuité, cette persévérance dans l'effort qui a fait la puissance et la grandeur de l'Angleterre.

Pendant ces quatre siècles, les collèges d'Oxford ont régulièrement bénéficié de dons et legs considérables. C'est par dizaines et dizaines de millions qu'il faudrait chiffrer la valeur



BRASENOSE COLLEGE. — LA COUR D'HONNEUR

matérielle de monuments comme le Magdalen College, Saint-John's College, véritables dentelles de pierre, musées où sont accumulés les objets d'art et les livres les plus précieux.

Les collèges d'Oxford ont fait fortune en vieillissant. Les plus anciens sont très riches et vivraient aisément de leurs rentes. Les établissements récents sont, en revanche, dans une situation voisine de la gêne... Le malheur, c'est que ces collèges ne peuvent, en dépit de leurs efforts, sortir de la pau-

vreté : ils doivent attendre le bienfaiteur, le Mécène qui leur permettra d'acheter des bibliothèques et de s'assurer le concours de professeurs célèbres. Car l'esprit commercial des Anglais prédomine même à Oxford. Les collèges sont organisés comme des théâtres, ici la Comédie-Française, qui attire la foule en annonçant sur l'affiche des artistes célèbres, ici la petite scène de rien dont les acteurs inconnus jouent — ou professent — devant des banquettes.

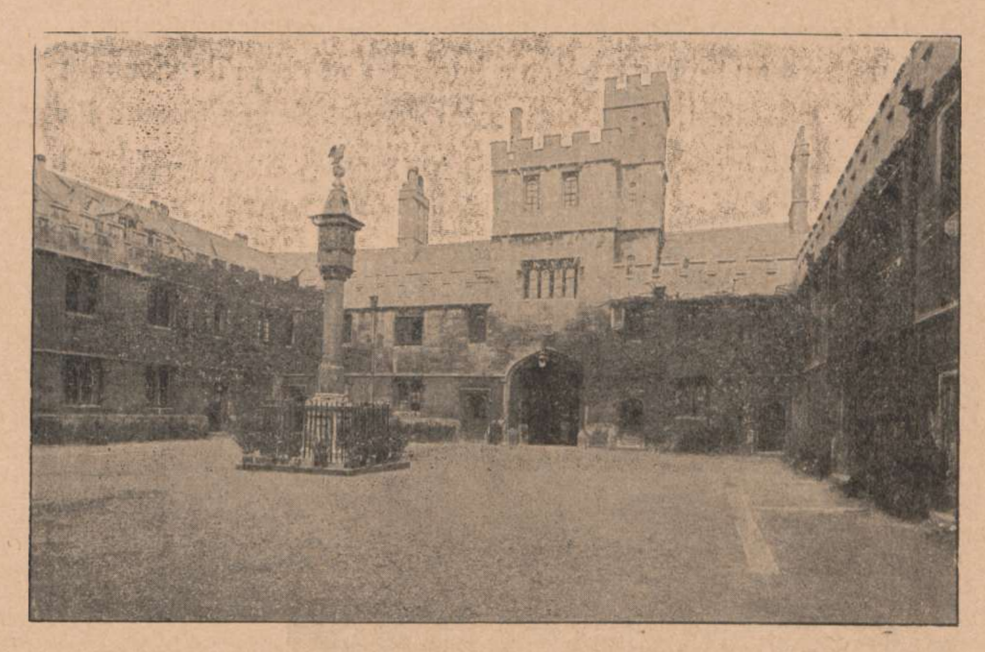
Cependant, qu'ils suivent les cours de Magdalen, d'Oriel ou d'un autre établissement, l'étudiant est fier de son collège. Ce collège, c'est un peu sa patrie, son foyer : il y est chez lui, il y occupe la place d' « anciens » qui ont fait l'orgueil de l'Angleterre, il est le descendant d'une glorieuse lignée. Aussi, cet antique édifice où tant de générations ont passé, il l'aime, il le vante à tout propos, il le défend contre les critiques et les rivalités. Tout Oxford fait par exemple bloc contre Cambridge, et Oxford est composé de groupements indivisibles formés à l'ombre des collèges séculaires.

Il faut dire que ces collèges n'ont rien de la sévérité, de la tristesse de nos lycées, où tout est administratif et glacial.

Les collèges d'Oxford sont des châteaux pittoresques, remplis de souvenirs pieusement conservés, entourés de parcs quecoupent des pièces d'eau peuplées de cygnes. Le travail dans un tel décor prend un charme insoupçonné... L'étudiant d'Oxford peut aller travailler à l'ombre des arbres, couché dans l'herbe épaisse et parfumée. On a confiance en lui : il ne rencontre point de surveillant à chaque pas, il n'est pas traité en prisonnier ou en enfant, mais en homme. Les professeurs sont ses amis : il joue au *foot-ball*, au *cricket*, au *tennis*, avec eux ; nageur émérite, il s'abandonne au caprice de l'eau courante...

Il n'est pas jusqu'à l'architecture légère, pimpante, dénouée

de toute solennité, des collèges anglais, qui ne contribue à éviter à l'université d'Oxford tout caractère empesé et ennuyeux. Regardez ces images... Ne vous donnent-elles pas l'envie d'habiter *Worcester College*, si curieux avec ses anciens bâtiments aux toits pointus, aux murs couverts de lierre et de vigne? *Brasenose College* dont la cour monumentale semble un décor fait pour encadrer un cortège historique; *New College*, dont le style gothique si pur serait digne d'une fière cathédrale.



CORPUS CHRISTI COLLEGE. — COUR INTÉRIEURE

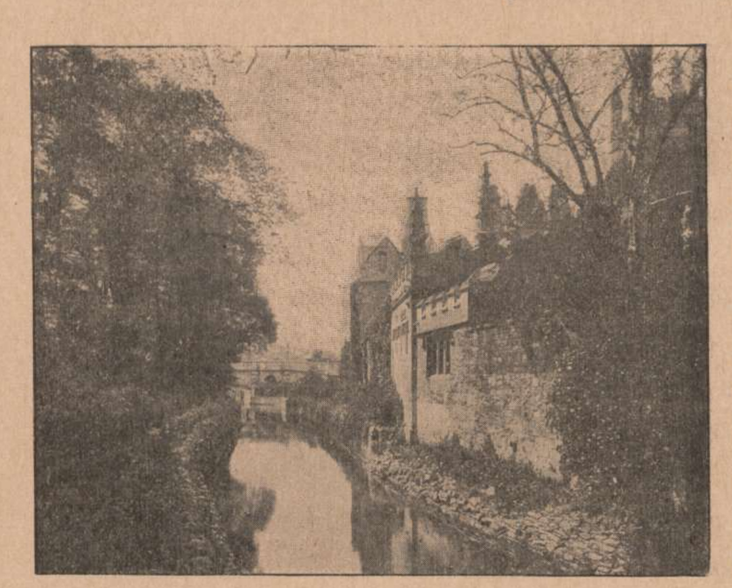
Une des merveilles d'Oxford est *Christ Church College* dans l'enceinte duquel s'érige la cathédrale d'Oxford. On y remarque aussi une cour monumentale et imposante comme savaient en ordonner les architectes du XVIIe siècle.

Comment des jeunes gens que leur éducation première a affinés, rendus capables de comprendre la beauté des choses, ne seraient-ils pas heureux dans un tel milieu où tout parle aux yeux et à l'esprit,? Partout l'art triomphe... Même dans

les réfectoires, dans les salles de jeux, dans les corridors, ce ne sont que boiseries délicatement sculptées, panneaux décoratifs signés d'artistes célèbres. Qu'on s'étonne dèslors du goût parfait de la société anglaise, de son souci d'élégance discrète et noble!

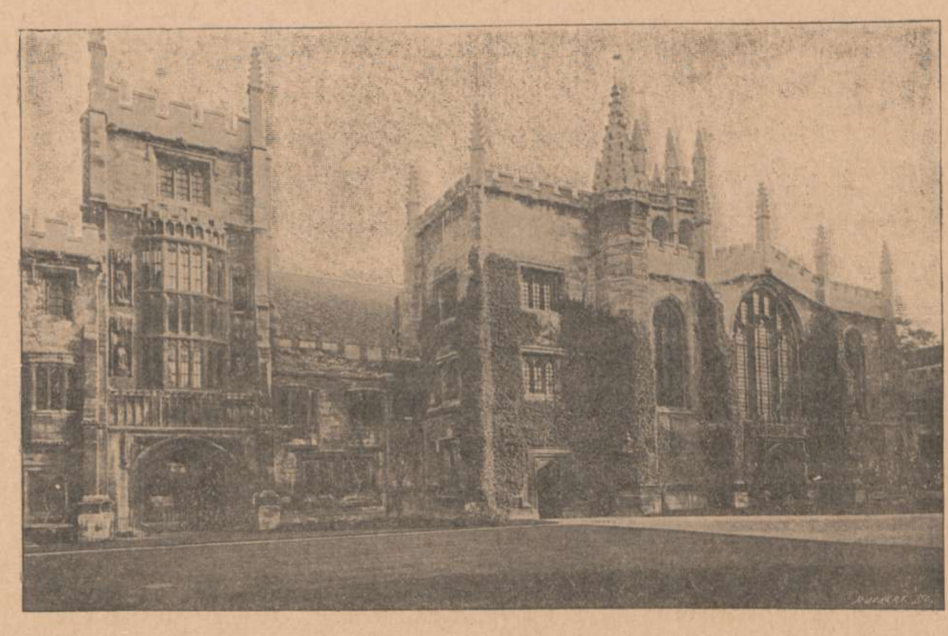
Il faut noter qu'Oxford offre aux étudiants, non pas un programme d'études complètes, mais un complément d'éducation. C'est entre dix-huit et vingt ans que sont admis les nouveaux élèves : ceux-ci ont donc déjà une instruction correspondant tout au moins à notre « bachot » et ce qu'ils viennent chercher à Oxford, c'est surtout la qualité de *gentlemen*. Ils trouveront en effet, dans la vieille université, un milieu idéal pour former leur cœur et leur intelligence, pour acquérir les bonnes manières qui caractérisent le véritable homme du monde.

Le véritable étudiant d'Oxford est celui qui... n'étudie que peu ou prou. Fils de famille, titré, renté, assuré contre les difficultés de l'existence, il n'est pas tenu d'assister aux cours : le seul travail qui lui soit imposé consiste à entendre une conférence par jour de son répétiteur, de son *tutor*... Et encore, il est bien entendu que celui-ci évitera de l'importuner.



MAGDALEN COLLEGE VU DU PARC

Il est vrai



MAGDALEN COLLEGE. — FAÇADE DE LA CHAPELLE

qu'à côté de cet étudiant amateur, existe le *class man* ou homme d'étude qui, lui, travaille, meuble son cerveau et soutient, dans les concours, la réputation universitaire d'Oxford.

L'autre, le *pass man*, l'étudiant de passage n'est le champion d'Oxford qu'au point de vue du sport.

Ah ! le sport, voilà sa grande préoccupation, voilà sa supériorité, voilà sa gloire !

Reconnaissons en toute franchise qu'Oxford produit des *sportsmen* de premier ordre. Ceux-ci ne sont pas des forts en thème, mais ils ont des muscles, — je dirai même qu'ils en ont trop.

Il n'est pas rare d'entendre en Angleterre un dialogue de ce genre :

— Ah ! votre fils a fait ses études à Oxford... De bonnes études ?

— Oh ! excellentes !

-- Vraiment ?

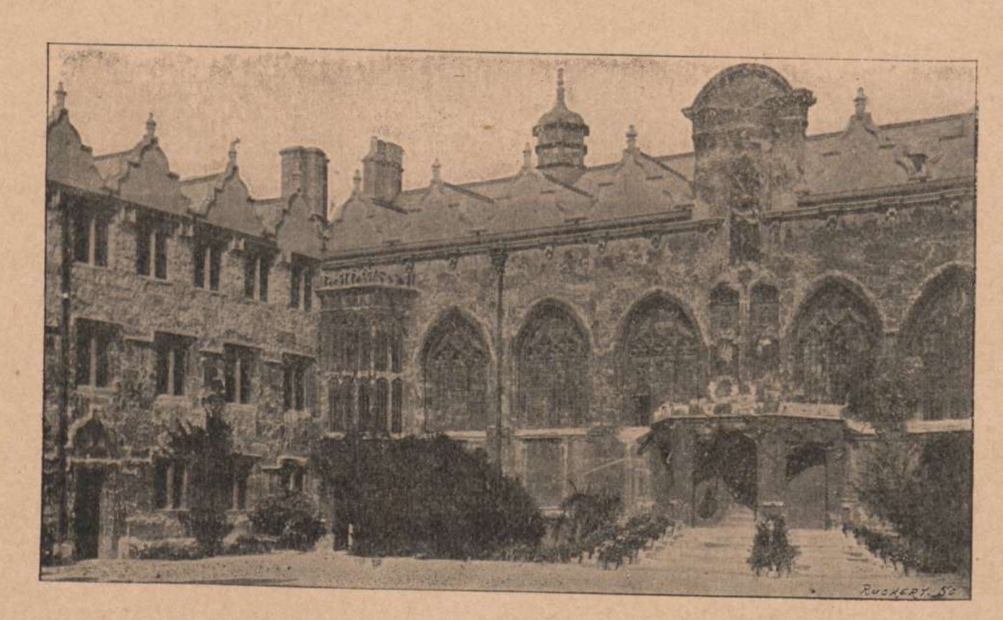
— Mais oui... Tenez, il faisait partie de l'équipe qui a battu Cambridge dans le match de régates !

Il n'en faut pas plus pour combler d'aise le père, le fils et toute la famille. Avoir un fils qui, pendant cinq ou dix ans a coûté aux siens mille francs par mois et qui, s'il a raté son examen de sortie, a été l'un des rameurs victorieux du match de 189..., quel bonheur !

La course annuelle de régates qui met aux prises les rameurs d'Oxford et ceux de Cambridge est, d'ailleurs, en Angleterre, un des grands événements de l'année... Cette course légendaire a lieu sur la Tamise, devant un public immense. Chaque université est représentée par un équipage de huit rameurs et un pilote... Inutile de dire que ceux-ci ont été choisis parmi les plus robustes et les plus entraînés. Aussi quelle belle lutte que celle-là ! Et quelle émotion dans le public !...

— Oxford prend la tête !

— Cambridge *for ever !*



ORIEL-COLLEGE



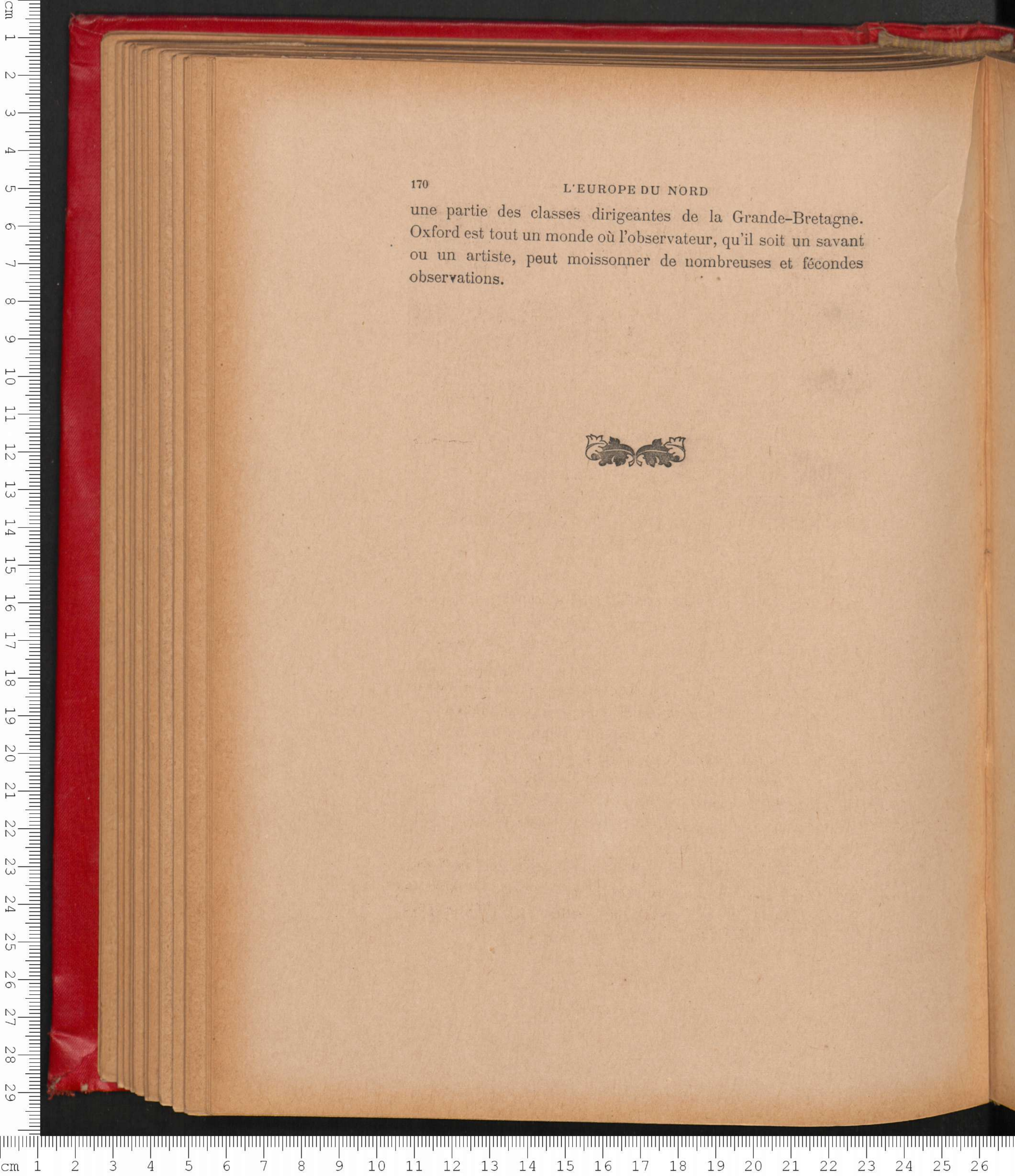
LES RÉGATES SUR LA TAMISE

Qui va l'emporter ?... Les rames s'abattent automatiquement dans l'eau, et les deux esquifs volent, rapides et fins, sur l'eau luisante. Enfin, un avantage se dessine... L'équipe d'Oxford — ou de Cambridge — se détache : la distance qui la sépare de sa concurrente va sans cesse en grandissant... Allons, c'est victoire gagnée ! Et les « hourras » enthousiastes et assourdissants roulent le long des rives, saluant les vainqueurs.

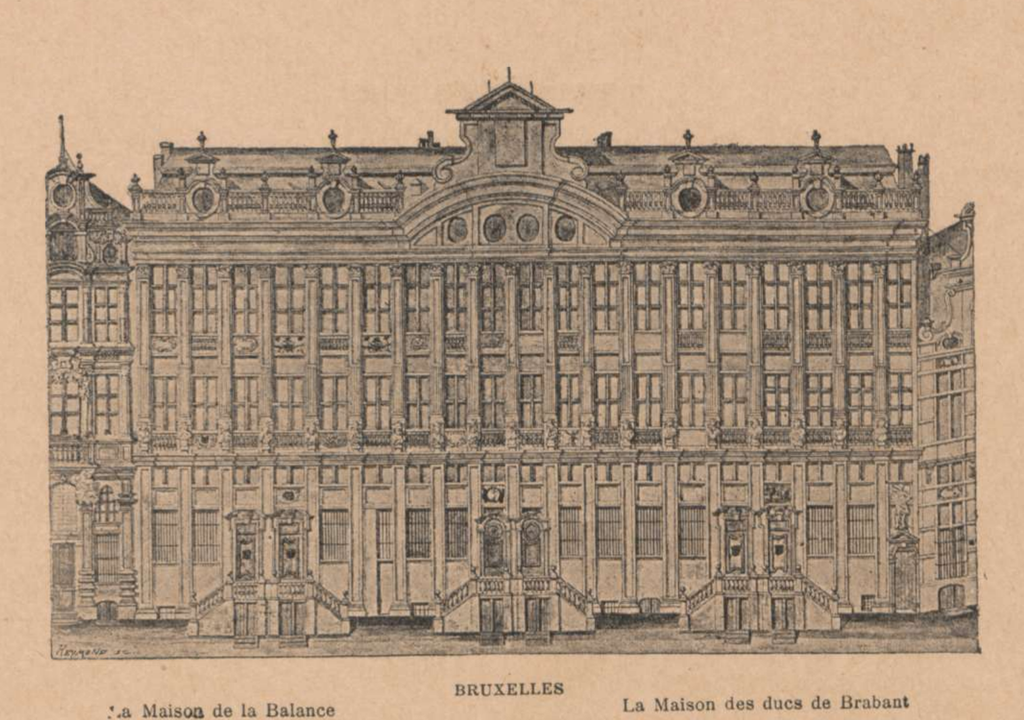
D'autres épreuves, de patinage, de natation, de tennis, de golf, de polo, etc., mettent aussi aux prises les étudiants, beaucoup plus passionnés pour ce genre d' « études » que pour l'histoire ou les mathématiques. Et ce sont chaque fois des luttes acharnées, homériques, pour lesquelles, parfois, toute l'Angleterre se passionne.

Ces quelques croquis ne prétendent pas présenter, dans tous ses détails l'organisation universitaire d'Oxford. Ce sont de brèves notes prises au passage dans cette cité où l'on prépare

une partie des classes dirigeantes de la Grande-Bretagne. Oxford est tout un monde où l'observateur, qu'il soit un savant ou un artiste, peut moissonner de nombreuses et fécondes observations.



LES JOYAUX DE LA BELGIQUE



BRUXELLES

La Maison de la Balance — La Maison des ducs de Brabant

(D'après les premiers plans de reconstruction.)

Les Joyaux de la Belgique

Aucune frontière naturelle ne sépare la France de la Belgique. Allez de Paris à Bruxelles et vous constaterez que, n'étaient les douaniers, on ne s'apercevrait pas qu'à un certain moment on sort de France. Aucune différence entre nos villes du Nord et les villes du Sud de la Belgique. Ce sont les mêmes petites maisons de briques rouges, mêmes plaines grasses, bien cultivées, même cités ouvrières agglomérées autour des forges, des usines minières et des hauts fourneaux.

La Belgique ou tout au moins une grande partie de la Belgique parle français... Nos écrivains sont très lus par nos voisins qui réservent toujours un accueil empressé à nos artistes, nos conférenciers, nos savants... et nos exilés.

Est-il besoin de dire que, malgré quelques différends d'ailleurs effacés par les années, la France et les Français sont très aimés en Belgique?

Beaucoup de souvenirs historiques nous lient aux Belges. Certes, il fut un temps où les communes de Flandre n'éprouvaient pour le « roy » de France, qu'une sympathie très limitée. C'était l'époque des grandes batailles où chevaliers français et « communiers » rivalisaient d'héroisme... Le temps s'est chargé d'arranger tout cela et il faut tenir pour négligeables les rares manifestations organisées par les « Flamingants » (1) à l'occasion d'anniversaires de batailles où les Français ont été vaincus par les gens des communes flamandes.

Souvenons-nous plutôt de la participation des Belges aux campagnes du Premier Empire, et rappelons-nous de la phrase de Chateaubriand : « La vieille garde comptait un dizième de Belges, » ce qui, étant données les populations respectives des deux pays — d'ailleurs réunis sous l'Empire — constitue une proportion énorme.

Pensons aussi aux liens d'amitié et d'intérêts qui unissent la France à la Belgique, au pays qui dans la liste des nations avec lesquelles nous faisons des affaires, se place deuxième au point de vue de l'importance du chiffre.

La Belgique est en communion d'idées, d'aspirations, et aussi de souvenirs, avec la France. Si nos écrivains, nos auteurs, nos artistes triomphent à Bruxelles, les leurs reçoivent à Paris le meilleur accueil. Combien de Belges se sont faits, à Paris, dans les arts, dans les lettres, une situation brillante! Voulez-vous des noms? C'est Alfred Stevens, le plus parisien

(1) Flamands qui prétendent faire de leur idiome l'égal de la langue française et qui, en général, détestent l'esprit français.

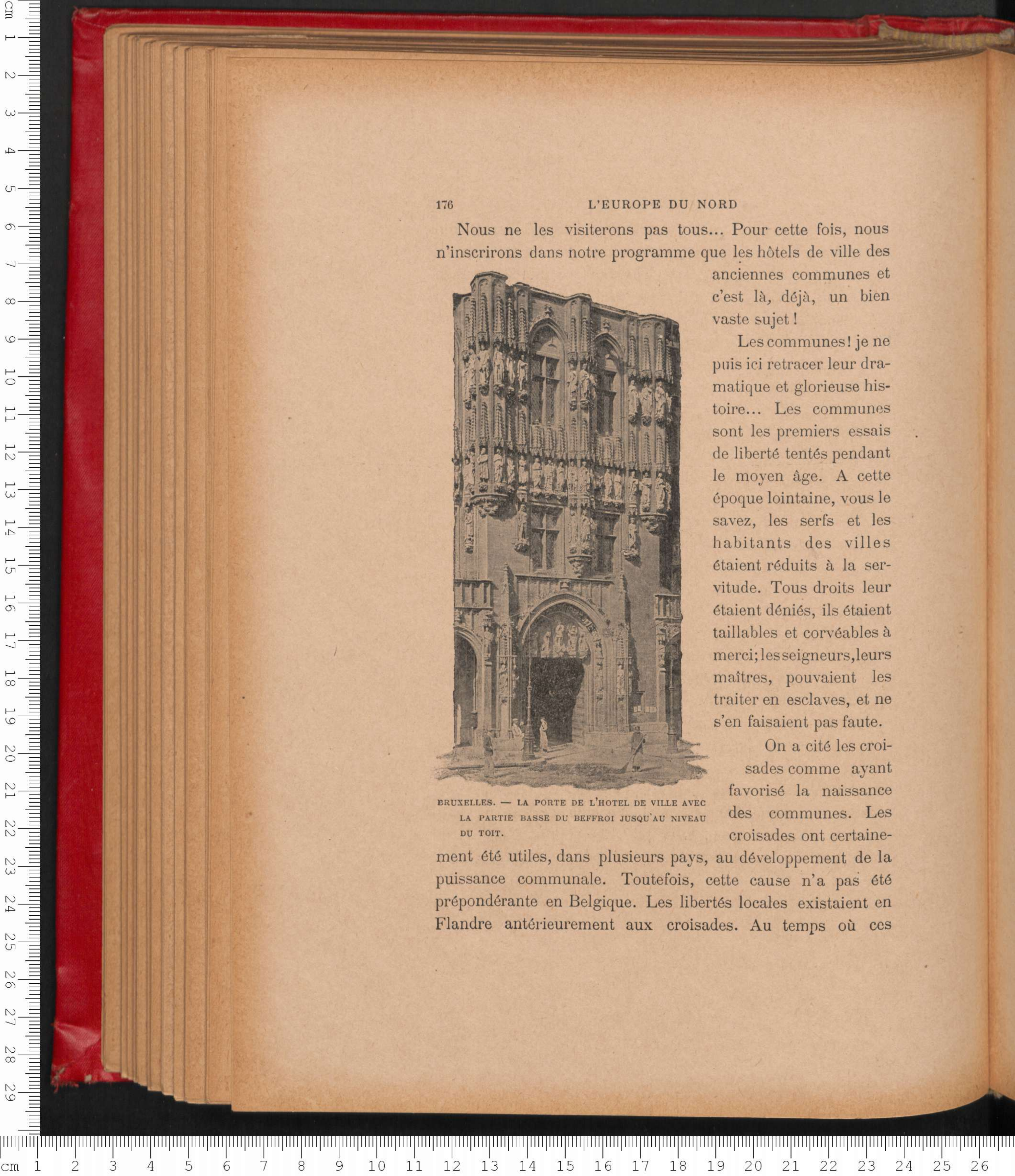
des peintres encore qu'il soit très bruxellois; c'est Camille Lemonnier, dont les livres, pleins de couleur et de vie, sont édités et lus, très lus, à Paris; c'est Dudlay, la célèbre tragédienne du Théâtre-Français; c'est Noté, le baryton de l'Opéra; Maréchal, le ténor de l'Opéra-Comique; c'est Mars, le fin dessinateur... C'était hier encore, José Dupuis qui fut la gaieté et la fortune des Variétés. Et combien d'autres!

Et ne dois-je pas ajouter que Léopold II peut être rangé dans la catégorie des « figures bien parisiennes »? Il n'est guère de mois où ce magnifique vieillard, d'ailleurs le plus moderne des rois et le plus simple des hommes, n'apparaisse sur le boulevard des Italiens où, fuyant le protocole, il se promène et flâne à sa guise.

En allant en Belgique, nous resterons donc chez nous... Cependant, cette première excursion nous conduira chez ceux de nos voisins qui ont le moins d'attaches avec la France. Ce sont les Flamands, gens cordiaux, empressés, un peu bruyants, mais essentiellement sympathiques.

Le Flamand — je ne parle pas du Flamingant — tient à sa langue, qui d'ailleurs a formé de notables écrivains, mais il se pique de ne rien ignorer de la culture française, et il parle, le plus souvent couramment, la langue de Voltaire. Il est vrai qu'il la parle avec un accent très prononcé; mais pourquoi nous en moquer, pourquoi éloigner de nous de braves gens auxquels nous devrions être reconnaissants d'étendre la sphère de notre influence? La Belgique se divise en deux grandes parties : la région flamande et la région wallonne. La première est, de beaucoup, celle qui offre le plus d'attraits au voyageur. Son passé historique, très mouvementé — n'a-t-il pas inspiré le beau drame *Patrie*, de Sardou? — est perpétué dans la plupart des villes de Flandre par des monuments justement admirés.

Nous ne les visiterons pas tous... Pour cette fois, nous n'inscrirons dans notre programme que les hôtels de ville des anciennes communes et c'est là, déjà, un bien vaste sujet !



BRUXELLES. — LA PORTE DE L'HOTEL DE VILLE AVEC LA PARTIE BASSE DU BEFFROI JUSQU'AU NIVEAU DU TOIT.

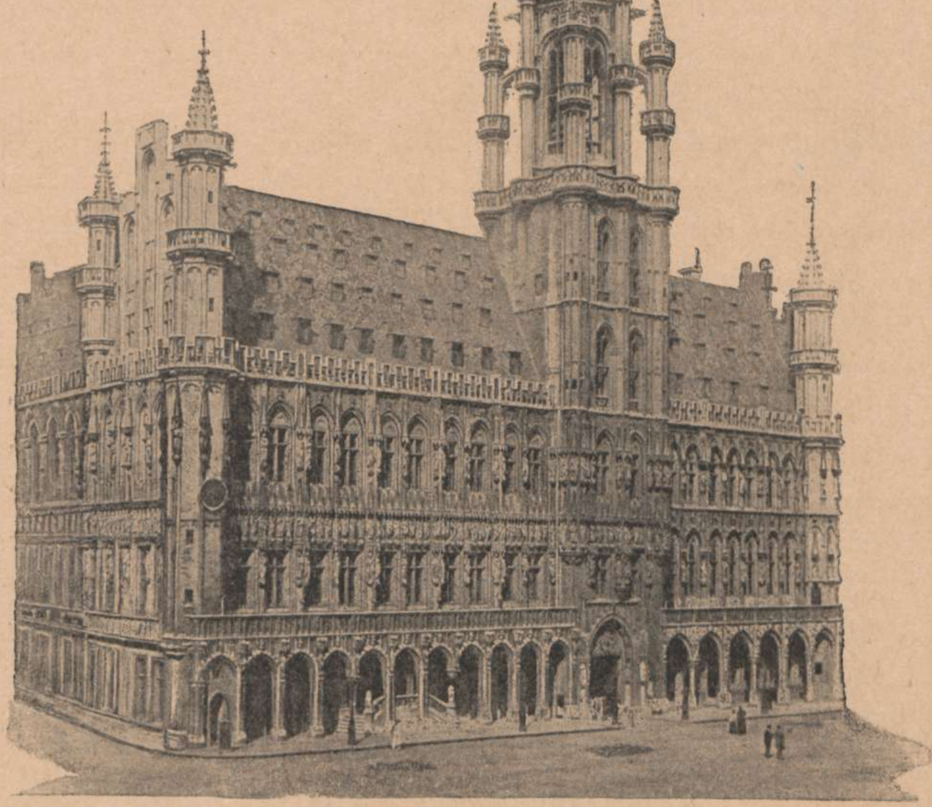
Les communes! je ne puis ici retracer leur dramatique et glorieuse histoire... Les communes sont les premiers essais de liberté tentés pendant le moyen âge. A cette époque lointaine, vous le savez, les serfs et les habitants des villes étaient réduits à la servitude. Tous droits leur étaient déniés, ils étaient taillables et corvéables à merci; les seigneurs, leurs maîtres, pouvaient les traiter en esclaves, et ne s'en faisaient pas faute.

On a cité les croisades comme ayant favorisé la naissance des communes. Les croisades ont certainement été utiles, dans plusieurs pays, au développement de la puissance communale. Toutefois, cette cause n'a pas été prépondérante en Belgique. Les libertés locales existaient en Flandre antérieurement aux croisades. Au temps où ces

expéditions eurent lieu, les vil-
jouissaient de libertés suffisam-
pour ne plus sentir la nécessité
vue d'arracher, par la force,
droits à leurs seigneurs. Au
bertés communales furent géné-
senties de bonne volonté en
n'en fut pas de même chez nous
et la force seules arrachèrent
la reconnaissance des libertés

Les communes belges jouis-
indépendance presque complète.
pouvait modifier les lois ni les

les flamandes
ment étendues
de s'associer en
de nouveaux
surplus, les li-
ralement con-
Belgique. Il
où la nécessité
aux seigneurs
communales.
saient d'une
Le prince ne
chartes sans le



L'HOTEL DE VILLE DE BRUXELLES

consentement du grand Conseil; il ne pouvait les violer sans s'exposer à voir aussitôt éclater une insurrection légale ou tout au moins une résistance passive, par le refus des subsides ou de divers services. En matière administrative, les communes avaient le droit d'administrer les biens et revenus communaux, de voter les impôts, de régler leur répartition et de faire procéder à la perception des droits divers, des taxes à payer au souverain comme de celles destinées à subvenir aux frais de la communauté. Aussi les communes possédaient-elles un *trésor communal*.

C'est grâce à ce trésor, que les villes flamandes purent édifier les beffrois, les hôtels de ville qui aujourd'hui encore affirment la merveilleuse prospérité des anciennes communes.

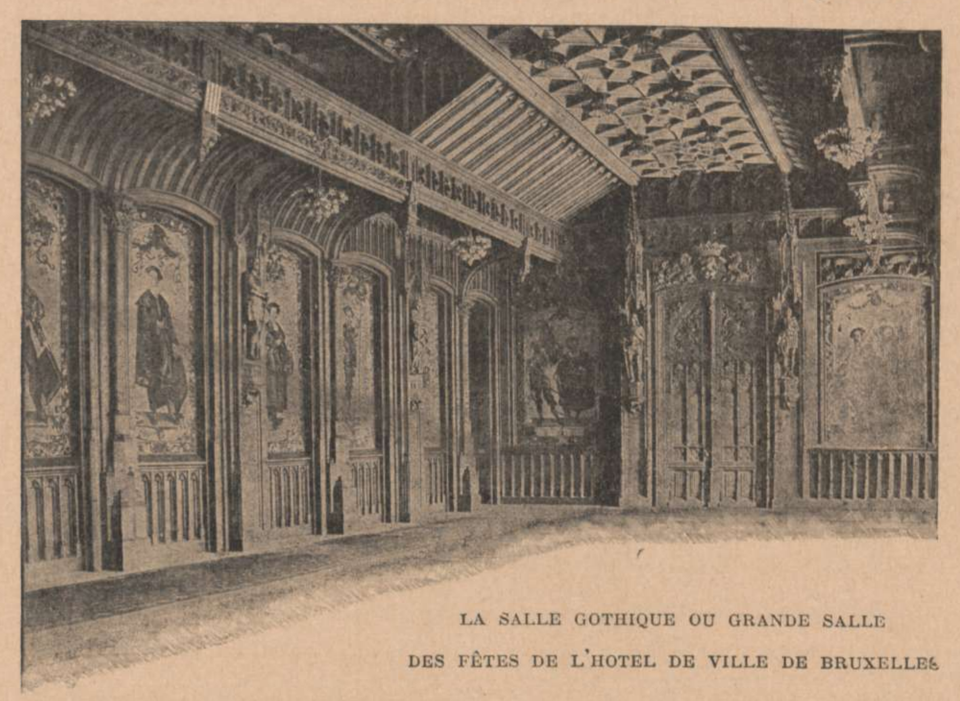
Il est certain qu'en dépit de la richesse de la Belgique actuelle, les communes du moyen âge étaient plus riches que les villes d'aujourd'hui.

Bruges, Gand, Ypres, Tournai, Mons, Bruxelles, Louvain et leurs banlieues occupaient, à cette industrie, une population immense. A un certain moment, Gand, Bruges, Ypres et Louvain comptèrent chacune plus de 200.000 habitants. Combien de villes, aujourd'hui déchues ou descendues au rang de simples villages, comme Ardenbourg, Oudenbourg et d'autres, étaient alors populeuses, faisaient partie de la Hanse et brillaient de tout l'éclat d'une incomparable prospérité! Vers 1350, c'est à dire dans un temps où l'industrie drapière passait pour être en pleine décadence, la ville d'Ypres employait encore annuellement 100.000 plombs pour marquer ses draps. Dans une foire tenue à Ypres en 1513, à une époque où l'on considérait la grande draperie comme anéantie en Flandre, il fut encore vendu 35.000 pièces de drap belge.

Le *Verd de Cambrai*, espèce de gros drap fabriqué à Cambrai, à Mons, à Tournai, était recherché jusqu'en Asie. Gand

était célèbre par ses tanneries. Le cuir doré de Malines, les soieries de Bruxelles, les batistes et linons de Nivelles, les aciers et les armes de Louvain, les produits métallurgiques de Liège, Huy et Dinant et particulièrement les dinanderies étaient connus dans le monde entier.

Depuis, ces villes glorieuses se sont endormies dans un silence mortel... Allez à Ypres et vous y respirerez une atmosphère saturée de mélancolie. Et cependant Ypres fut la perle des



LA SALLE GOTHIQUE OU GRANDE SALLE
DES FÊTES DE L'HOTEL DE VILLE DE BRUXELLES

Flandres ; cette cité était déjà une grande et célèbre ville alors que Bruges et Gand n'avaient encore que l'apparence de misérables hameaux. En 1253, Ypres proclame la liberté de l'enseignement...

Quelle tragique histoire que celle de la ville d'Ypres ! En trois siècles, elle subit toutes les infortunes. Elle avait plus de 200.000 habitants au XIIIe siècle ; au XVIe, elle n'en compte plus que cinq mille.

Que lui reste-t-il de sa richesse envolée?

Une merveille, un prodige de pierre, son hôtel de ville, qui autrefois servait de halle aux corporations. On peut dire que cet édifice est le plus beau de la Belgique, qui en possède tant!

Comment ne pas être frappé par la puissance, la grandeur, la noblesse de cet édifice? Cependant, ce n'est point là un monument élevé par un prince en souvenir de quelque guerre glorieuse... Non, l'hôtel de ville d'Ypres est l'œuvre d'un simple maître maçon, qui, inconnu, oublié aujourd'hui, a travaillé sans doute sans savoir qu'il était un admirable artiste, pour des petits bourgeois... Et c'est peut-être cela, plus encore que la beauté de l'édifice, qui donne à un tel chef-d'œuvre, je ne sais quel caractère émouvant.

La construction de l'hôtel de ville d'Ypres demanda deux siècles. Commencé en 1200, la partie orientale ainsi que le beffroi étaient terminés en 1230, la partie occidentale était terminée en 1304 et le quadrilatère se trouvait complet en 1380.

La halle d'Ypres, aujourd'hui consacrée aux services de l'hôtel de ville, couvre un espace de près de quatre mille neuf cents mètres carrés; sa façade a cent trente mètres de long, et son pourtour mesure plus de trois cent cinquante mètres. Quelle hardiesse dans les détails comme dans l'ensemble de ce merveilleux monument! Toutes les ouvertures du rez-de-chaussée sont des portes communiquant de plain-pied avec la place; au-dessus, court une rangée de petites fenêtres en ogive, elles-mêmes surmontées de hautes fenêtres composées de lancettes géminées comprises sous une ogive maîtresse supportée en son milieu par une colonnette à chapiteau de feuillage.

Au-dessus des fenêtres, se prolonge une galerie à créneaux et à merlons dont on ne saurait trop admirer l'exquise légèreté. De chaque côté, la façade est le plus heureusement terminée par des tourelles au sommet finement dentelé.

Et quelle imposante allure que celle du beffroi, qui, trappu sans lourdeur, surplombe l'édifice !

S'élançant sur une quintuple série d'ogives, le beffroi est flanqué de quatre clochetons ; le clocher contient un carillon dont la chanson, à chaque heure, demi-heure et quart d'heure, s'égrène en notes argentines. Tout au sommet du clocher, apparaît, flamboyant d'or, le dragon héraldique d'Ypres...

L'ancienne halle d'Ypres sert encore de marché : le rez-de-chaussée est encombré d'échoppes où des commères flamandes vendent des denrées diverses tout en échangeant des propos sonores.

Le premier étage de l'hôtel de ville d'Ypres ne comprend qu'une seule grande salle qui fait le tour entier de l'édifice. Cette salle n'est pas terminée : elle ne le sera sans doute jamais... Une seule salle est terminée, celle qui sert à la célébration des mariages. Elle était, jadis, réservée aux échevins ou édiles pour leurs délibérations.

Des souvenirs historiques peuvent être évoqués dans cette salle antique. N'est-ce pas là que les magistrats d'Ypres recevaient magnifiquement les comtes de Flandre, n'est-ce pas là que commençaient et aboutissaient les terribles révoltes des ouvriers contre les maîtres-drapiers ?

L'hôtel de ville d'Ypres n'a pas, à mon sens, de rival en Belgique. Et cependant n'est-il pas merveilleux cet hôtel de ville de Louvain, véritable châsse qui, semble-t-il, appel un gigantesque écrin.

L'hôtel de ville de Louvain paraît moins l'œuvre, le chef-d'œuvre d'un architecte que d'un orfèvre. A part le soubassement, d'une grande simplicité, tout l'édifice est couvert de sculptures. Pas une pièce qui ne soit précieusement ciselée.

Ce joyau architectural date du xve siècle. Depuis longtemps, Louvain était une ville puissante et riche. Le bourgmestre des

Patriciens, Nicolas de Kersmaker fit décider par le collège échevinal qu'une maison commune serait élevée aux frais de la ville. Mais quel architecte désigner?

Un jeune maître maçon absolument inconnu, Mathieu de Leyens, soumit aux magistrats un plan qu'il avait dessiné secrètement. Ce plan fut adopté avec enthousiasme, et certes, il méritait bien cet accueil, puisque c'est celui dont l'hôtel de ville constitue la prestigieuse réalisation.

Sait-on combien Mathieu de Leyens reçut pour son plan?

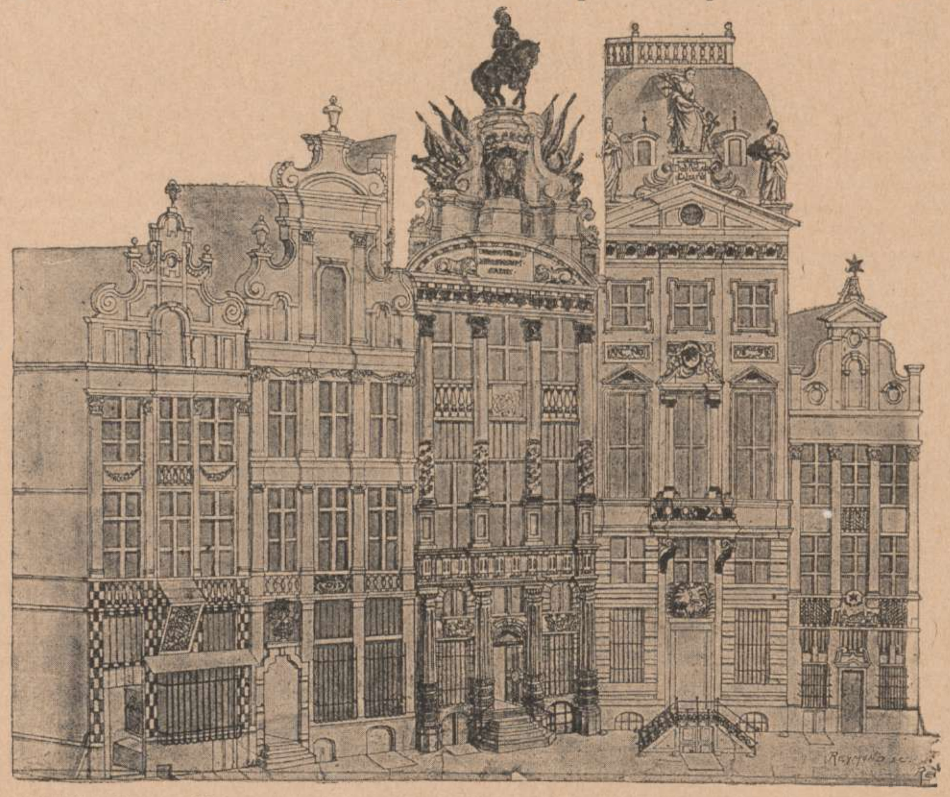
Cinq écus Guillaume, monnaie d'or frappée en Hollande et dont la valeur n'atteignait pas dix francs.

Il est vrai que pendant les travaux, qui durèrent quinze ans, de Leyens reçut des gages réguliers, mais si modestes qu'un simple maçon ne s'en contenterait pas aujourd'hui.

L'édifice a coûté en tout 40.000 florins.

Notre gravure donne une idée fort exacte de la richesse ornementale de l'hôtel de ville de Louvain. Une description écrite n'y ajouterait rien. Qu'il me suffise de vous signaler la légèreté des tourelles qui encadrent le toit de chaque côté et dressent vers le ciel leurs clochetons ajourés; la finesse de la balustrade qui entoure l'édifice d'une broderie de pierre; la grâce des fenêtres qui séparent des niches dont beaucoup ont perdu leur statue primitive... Quelle patience que celle des artistes qui ont ainsi sculpté la pierre avec un goût, un souci de l'ensemble qui leur a permis d'atteindre la perfection! Et, comme le dit fort bien un critique d'art, le « travail d'orfèvrerie de ce monument, ne peut être rapproché que des étonnantes productions de l'art des Maures, maîtres suprêmes, comme les constructeurs des palais de Lahore, leurs ancêtres sans doute, du goût de l'ornementation, et on ne peut le comparer qu'aux découpures de pierre des cathédrales. S'il était permis d'employer cette expression, il faudrait écrire que la

châsse louvaniste « clochetonne » comme la cathédrale de Milan. Elle a pour fond le ciel, et on se figure qu'elle est contenue dans un écrin de velours qui va se refermer de peur que quelque brise ne l'érafle. » Certes, cet écrin serait bien utile... L'hôtel de ville de Louvain s'effrite de toutes parts. Espérons qu'une municipalité intelligente et comprenant que cet hôtel de



Rue des Chapeliers. — Maison dite des Trois-Couleurs. — La maison suivante n'a pas de légende. — Maison de la corporation des Brasseurs. — Maison dite du Cygne, corporation des Bouchers. — Maison dite de l'Étoile. (D'après les premiers plans de reconstruction)

ville est la parure de Louvain, ne tardera pas à faire procéder à de discrets travaux de restauration.

Presque aussi fouillé que l'hôtel de ville de Louvain est l'hôtel de ville d'Audenarde. Ici aussi, il semble que l'architecte ait collaboré avec un ciseleur.

Le pavillon ou plutôt le palais de la Belgique à l'Exposition de 1900 était l'exacte reproduction de la Maison commune

Maison dite du Renard, corporation des Merciers. — Maison dite du Cornet, corporation des Bateliers. — Maison dite de la Louve, corporation des Archers. — Maison dite du Sac, corporation des Menuisiers, Ébénistes et Tonneliers. — Maison de la corporation des Imprimeurs et Libraires. — Maison de la corporation des Boulangers.

(D'après les premiers plans de reconstruction.)

d'Audenarde et l'on peut dire que ce palais fut l'un des plus beaux de la *World's-fair*.

L'hôtel de ville d'Audenarde appartient évidemment au style gothique, mais on y trouve les premières tendances de la Renaissance. Cet édifice date du xve siècle : il a été construit avec une rapidité étonnante puisque, commencé en 1525, il fut terminé en 1529. Quatre ans pour créer un monument aussi riche en ornements, pour mener un travail aussi délicat, n'est-ce pas là un tour de force?

Audenarde n'a pas d'autre attraction que son hôtel de ville, mais c'est suffisant, et chaque année, c'est par dizaines de milliers qu'il faut compter les excursionnistes venus dans la petite ville flamande pour admirer le chef-d'œuvre du maître-major Van Pède.

Observez la grâce de l'arcade qui supporte tout le poids de la façade; le fin dessin des fenêtres; la légèreté de la balustrade qui entoure le toit; l'ingéniosité avec laquelle Van Pède a rompu les lignes du toit en faisant jaillir de la façade des fenêtres très ornées, surmontées de l'aigle de Charles-Quint... Admirez aussi les pignons, les clochetons et surtout l'incompa-

rable tour qui se dresse au milieu de la façade et semble l'impossible réalisation d'un rêve de poète.

Qu'elles devaient être riches — en argent et en artistes — les villes qui pouvaient faire édifier de tels monuments! Aujourd'hui, Louvain n'est plus qu'un souvenir... Seule, l'université libre lui donne encore une apparence de vie.

Où êtes-vous, joyeux bourgeois du bon vieux temps, compagnons habiles, marchands à l'escarcelle remplie de pièces d'or, où êtes-vous?

Et Bruges, Bruges qu'a aimée et chantée l'exquis poète Rodenbach, présente un aspect plus mélancolique encore que Louvain.

Bruges fut, il y a quelques siècles, un port de mer des plus riches. Des navires venus de l'orient y déchargeaient ou y prenaient de précieuses marchandises, les bourgeois comptaient parmi eux de nombreux marchands qui pouvaient prêter d'énormes sommes aux souverains d'Europe... De tout ce passé superbe, que reste-t-il aujourd'hui?

La mer, lentement, s'est retirée du port de Bruges qui est



La maison du Paon et autres maisons flanquant la maison du Roi.
(D'après les premiers plans de reconstruction.)

aujourd'hui à plusieurs kilomètres de la côte. La ville si vivante n'a conservé de son ancienne prospérité que quelques édifices d'une remarquable beauté... Mais ses rues sont désertes, une tristesse infinie pèse sur ses canaux où l'eau immobile prend des reflets d'argent... Bruges est bien la « ville morte » que nous a dépeinte Rodenbach.

Le beffroi de Bruges rappelle la halle d'Ypres. C'est en effet la même solennité un peu froide, la même puissance de lignes... Cependant, la halle d'Ypres est plus belle, plus pure. Le beffroi de Bruges est disproportionné : la tour semble écraser le reste du bâtiment.

L'hôtel de ville, avec ses hautes fenêtres tréflées, ses murs sur lesquels se détachent des figures encastrées dans des niches, est un joli monument dont la simplicité, d'ailleurs relative, repose, lorsqu'on vient de contempler les « mairies » de Louvain ou d'Audenarde.

Il faudrait, pour donner une idée de la ville artistique qu'est Bruges, décrire aussi le musée de l'hôpital avec sa fameuse châsse de sainte Ursule décorée par Hans Memling; la chapelle du Saint-Sang; l'ancien greffe, une jolie maison de style flamand bâtie en 1534, surmontée d'une statue de la justice et dont la façade est entièrement dorée; les tombeaux de Charles le Téméraire et de Marie de Bourgogne.

On a surnommé Bruges, la Venise du Nord... C'est bien en effet une ville pleine de souvenirs du passé, coupée de canaux silencieux, hérissée de tours et de clochers. Mais Bruges n'a pas le ciel lumineux de Venise. Ses édifices dressent leurs pignons, leurs tourelles dans un air brumeux; Bruges est la cité qui plaît aux mélancoliques, aux rêveurs...

Gand est plus vivant... La vieille capitale de la Flandre est la ville des fleurs : ses horticulteurs produisent de véritables merveilles. Il est étrange, n'est-ce pas, que ce soit sous ce rude

ciel du Nord que naissent des roses qui font penser aux heureux climats du Midi.

L'hôtel de ville de Gand est inachevé. Le plan primitif qui date de 1518, prouve que l'édifice devait comporter trois étages, plus les lucarnes. Les constructeurs se sont arrêtés au premier étage, couvert d'un toit, qui, étant provisoire, ne disparaîtra qu'avec le restant de l'hôtel de ville. Il n'y a pas qu'en France que le provisoire est éternel!

Il faut regretter que les événements n'aient point permis aux architectes de l'hôtel de ville de Gand de réaliser entièrement leurs projets. En effet, ce qui existe de l'édifice est vraiment d'une grande beauté. Savourez la délicatesse des arcatures de cette façade, la grâce légère de cette tourelle, de ce balcon gothique qui semble un feston de dentelle...

De style plus sévère est le beffroi de Gand dont la haute silhouette domine la plaine flamande. Malheureusement la base de ce beffroi est entourée de maisons sans caractère et ce voisinage désoblige les regards.

Gand est une des plus grandes villes de Belgique : la ville où naquirent les Artevelde n'a pas connu la décadence où ont sombré Bruges, Louvain, Ypres et tant d'autres cités flamandes.

Cependant Gand a l'aspect d'une ville morte si on le compare à Anvers.

Anvers est la ville la plus peuplée du pays; c'est aussi l'un des plus grands ports du monde. Son chiffre d'affaires est énorme et va sans cesse croissant... Anvers doit d'ailleurs une partie de sa merveilleuse prospérité à la France, puisque ses docks, ses quais, ses bassins ont été construits sur l'ordre de Napoléon Ier, qui voulait faire d'Anvers « un pistolet dirigé vers le cœur de l'Angleterre ». Anvers est aujourd'hui l'orgueil de la Flandre. Cette ville magnifique, port de premier ordre,

camp retranché imprenable, n'a pas l'élégance, le « cachet » de Bruxelles, mais elle est sans doute plus riche que cette capitale.

Si moderne que soit Anvers, on y trouve encore de nombreux vestiges du passé. Le plus beau monument de la métropole belge est évidemment la cathédrale dont le clocher atteint la hauteur de cent vingt-sept mètres.

Mais notre programme doit borner notre visite à l'hôtel de ville. Ainsi qu'en témoigne notre photographie; cet édifice ne rappelle en rien les maisons communales d'Audenarde, de Louvain ou de Bruges. C'est un vaste palais, très beau de lignes, mais qui appartient à un style composite assez bizarre. L'architecte s'est souvenu d'architectures italiennes et françaises; il a combiné le palais Farnèse avec le Louvre, et il faut reconnaître que le produit de cet amalgame n'est pas sans beauté.

Un léger édifice gothique n'eût peut-être pas été à sa place dans cette ville plantureuse, soucieuse de faste et de splendeur... L'art anversois, qu'illustrèrent des maîtres comme Rubens et Van Dyck, aime à avoir les coudées franches. Il s'épanouit librement, sans trop se soucier des détails... Et c'est pourquoi Anvers a bien l'hôtel de ville qui lui convient.

Les peuples ont les monuments qu'ils méritent!

. . . .

Nous allons nous attarder plus longuement à Bruxelles. Est-ce le Bruxelles nouveau, le Bruxelles « à l'instar » que nous visiterons?

Non pas... Ce petit Paris, si vivant, si soucieux d'élégance et d'art, mérite bien d'être étudié en détails, mais nous sommes venus pour admirer tout à notre aise, longuement, la grande merveille.

Cette merveille n'est ni Sainte-Gudule, qui rappelle Notre-Dame; ni la place des Martyrs de la Révolution de 1830, curieuse avec ses sculptures patriotiques; ni le Palais de jus-

tice, mastodonte de pierre devant lequel on songe aux monuments gigantesques de Rome ou de Thèbes; ni la nouvelle Bourse qui semble une réduction de l'Opéra.

Non, la vraie parure de Bruxelles, c'est la Grand'Place...



LES MAISONS DES CORPORATIONS PHOTOGRAPHIÉES DANS LEUR ÉTAT ACTUEL

La Grand'Place est le centre, le cœur de Bruxelles. C'est là que revivent les souvenirs historiques de cette ville, c'est là que coula le sang de tant de héros et de martyrs.

Que nous importent ces boulevards à la parisienne, quand nous voyons se dérouler autour de nous le magique décor de la Grand'Place?

Tout un côté de la place se trouve occupé par l'hôtel de ville. Une remarque que font la plupart des voyageurs en

apercevant cet édifice pour la première fois est celle-ci :

— Tiens, la tour n'est pas au milieu!

En effet, la tour ou plutôt le beffroi, n'est pas encadré par deux constructions égales. Et cette anomalie — en est-ce une? — étonne les regards habitués à des édifices symétriques tout au moins dans leurs grandes lignes.

Une légende naïve s'est formée autour de cet hôtel de ville qui fait si gracieusement fi des traditions.

On raconte que le maître maçon Van Ruysbrœck s'aperçut seulement à la fin des travaux que le beffroi n'était pas situé au milieu de l'édifice. Désespéré, il monta jusqu'au faîte de l'édifice et se jeta sur le sol, payant ainsi de sa vie l'erreur qu'il avait commise.

On ne peut demander aux légendes d'être rigoureusement vraisemblables, mais tout de même celle-ci est un peu forte.

D'abord est-il admissible qu'un architecte, fût-il le moins intelligent du monde, ne s'aperçoive pas, au cours des nombreuses années nécessaires à l'achèvement des travaux, qu'il a commis une erreur aussi grossière? Et ses collaborateurs, ne la lui eussent-ils pas signalée, dès le premier jour?

Ensuite, il est évident que Van Ruysbrœk n'avait nullement l'intention de flanquer son beffroi de deux ailes, symétriques ou non.

Examinez notre photographie, et vous remarquerez que la porte principale ne se trouve même pas dans l'axe de la tour. Du côté droit, le soubassement est sensiblement plus large qu'à gauche, et cela prouve bien que là devait se terminer l'édifice. Aucune faute n'a donc été commise. C'est un continuateur de Van Ruysbrœck qui a eu l'idée de prolonger le monument, de créer une autre aile qui, faute de place, a été réduite. L'ornementation de cette aile n'est d'ailleurs pas semblable à celle du restant de l'édifice. D'aucuns disent

qu'elle est plus élégante, plus artistique, mais c'est là une simple question de goût personnel, car la partie ancienne de l'hôtel de ville, celle qui a été construite sur les plans de Van Ruysbrœck témoigne d'une singulière puissance d'imagination... Quelle richesse dans ce fouillis de socles, de dais, de figures, de crochets, de fleurons! Cette façade est-elle surchargée? Non pas, car elle garde ses grandes lignes et tant de détails deviennent, par leur amoncellement même, une masse harmonieuse où le regard se perd avec plaisir.

Et ce beffroi, quelle hardiesse dans son jet, quelle légèreté dans ses contreforts, ses tourelles, son clocher ciselé à jour! Comme le dit un écrivain qui voit et qui dit bien : « Le regard suit la pierre blanche découpée que les brouillards viennent souvent rendre plus aérienne, et si la pluie survient, fouettant les sculptures, ruisselant sur les murailles et les ardoises, approfondissant les ombres, l'hôtel de ville en entier se dégage et s'enlève dans la confusion de la masse avec l'atmosphère, se « fantômant » dans le gris, tandis que le saint Michel, peint d'or, semble prendre un vol fantastique au-dessus de la cité qu'il protège. »

Ce beffroi est assurément un chef-d'œuvre d'architecture. Observez ses admirables proportions, sa silhouette dont l'élégance n'exclut pas la robustesse.

Et cependant Van Ruysbrœck n'était qu'un maître maçon... Les échevins ne le payèrent probablement que fort peu, quelques centaines d'écus : son nom n'est parvenu jusqu'à nous que par hasard, car combien de ses confrères, de ses rivaux, qui, eux aussi, construisirent de merveilleux édifices n'ont même pas reçu cette suprême compensation des grands artistes, la gloire!

L'intérieur de l'hôtel de ville de Bruxelles tient les promesses de la façade.

Le style gothique n'y règne cependant pas sans partage, puisque, par exemple, la salle du conseil communal est d'un pur style Louis XIV. On admire avec raison le plafond, peint par Janssens, et contourné par une large frise.

Citons la salle Maximilienne dont le plafond représente les États du Brabant : mais pourquoi les tapisseries qui la décorent retracent-elles des épisodes de la vie de Clovis?

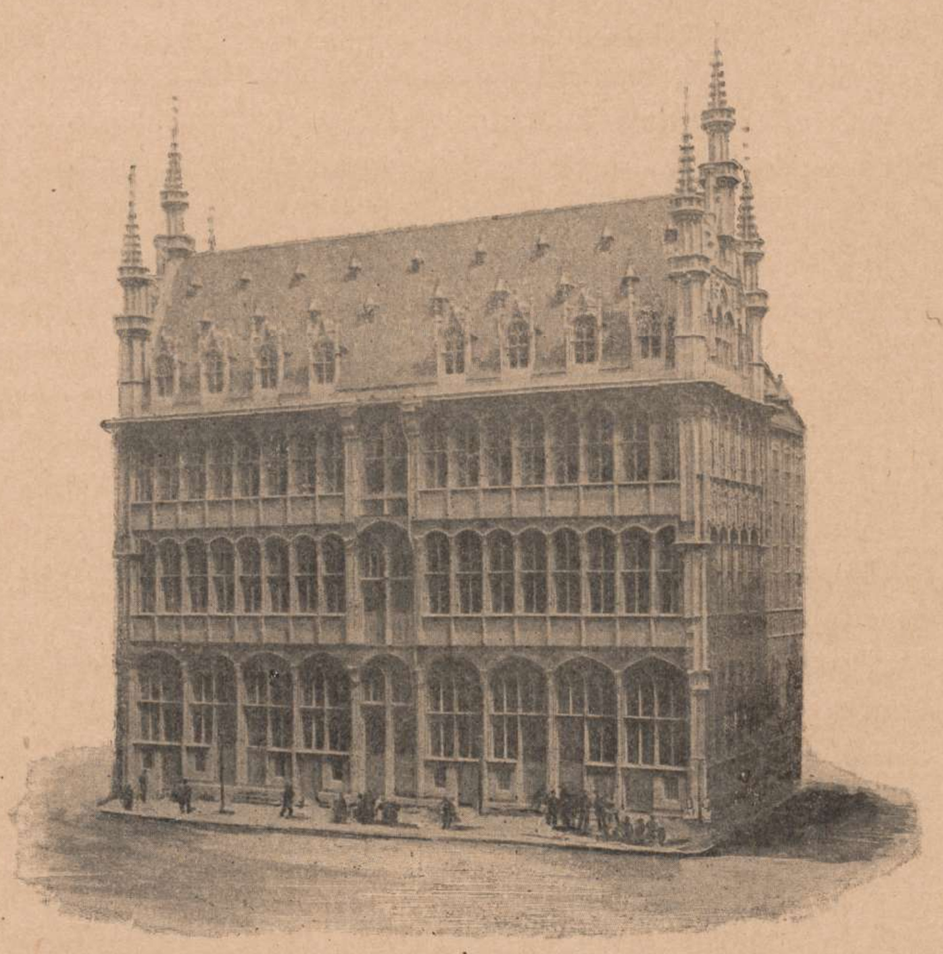
La maison du Pigeon, corporation des Peintres et des Arbalétriers. — Les maisons de la Taupe et de la Chaloupe, corporation des Tailleurs. La maison de la Bourse d'or.

(D'après les premiers plans de reconstruction.)

Bruxelles possède assez de glorieux souvenirs historiques pour que ceux-ci aient le droit d'être évoqués dans la vieille maison communale. La salle du collège échevinal renferme des souvenirs de la domination étrangère : le *Napoléon* peint par Meynier et envoyé de Paris à Bruxelles, alors chef-lieu du département de la Dyle, le *Guillaume Ier* qui, roi de Hollande, fut aussi, avant 1830, roi de Belgique, et divers

autres portraits officiels, qui ont toute la valeur artistique qu'on peut demander à ce genre de travaux.

Jetons un coup d'œil indiscret dans le cabinet du bourg-



LA MAISON DU ROI, A PEU PRÈS TELLE QU'ELLE FUT CONÇUE EN SON PLAN PRIMITIF

mestre ; ce cabinet est vraiment digne de la magistrature et du magistrat auxquels il est consacré.

Les peintures décoratives du plafond sont de Lalaing, fils d'un curieux personnage qui, pour affirmer ses tendances rétrogrades, porta jusqu'à sa mort une culotte et un justaucorps qui étaient à la mode sous Louis XV.

Il faut admirer sans réserves la grande salle gothique. Toute

en chêne sculpté, de lignes sévères et pures, ornée de statues et de tapisseries représentant les corps de métiers, cette salle est réservée aux fêtes, banquets officiels, réceptions, bals, etc.

Les Bruxellois sont très mondains. Il n'est guère de nuits où, jusqu'à une heure avancée, les hautes fenêtres de la salle gothique ne soient illuminées et ne se découpent, scintillantes, dans l'ombre où dort, silencieuse, mystérieuse aussi, la Grand'Place de Bruxelles.

Cette place constitue un ensemble jalousement conservé. Ce théâtre de tant d'événements appartient à l'histoire de Belgique. C'est là que se réunissaient jadis les Bruxellois qui s'impatientaient sous le joug autrichien ou espagnol ; c'est là que les souverains recevaient les hommages de leurs sujets ; c'est là que moururent ces martyrs de l'idée patriotique, Agneessens, les comtes d'Egmont et de Horn.

Bruxelles est une ville qui s'est totalement transformée au cours du dernier siècle. Ses bourgmestres ont fait percer des boulevards, des avenues, recouvert la Senne, introduit l'air et la lumière dans le vieux Bruxelles, que regrettent d'ailleurs les amis du pittoresque. Mais la Grand'Place n'a pas changé... Et si l'administration a fait restaurer quelques-unes des maisons qui la bordent, il faut rendre hommage à sa discrétion. Les architectes n'ont rien abîmé !

Les étrangers éprouvent une sensation d'étonnement en voyant pour la première fois ces façades sculptées, ciselées, peintes, dorées... Eh quoi ! Les maisons du Nord ne sont donc pas tristement uniformes comme le ciel gris qui les domine ! Voilà de la couleur comme on en voit dans le Midi... L'or scintille, plaqué sur de larges pans de façade, et il semble que ce soit là un décor de rêve fait pour encadrer des féeries, des cortèges somptueux, des spectacles chatoyants.

Et cependant non ; la Grand'Place de Bruxelles n'est point

réservée aux seigneurs vêtus de pourpoints éblouissants, aux hautes dames en robe de brocart. Bien au contraire, on n'y voit guère que des « petites gens », les beaux messieurs et les belles madames lui préférant le boulevard Anspach, évidemment beaucoup plus parisien. Un marché aux fleurs est installé en plein vent devant l'hôtel de ville : il est vrai que les jolies tonalités des fleurs, les costumes aux couleurs vives des commères bruxelloises font à merveille dans le décor.

A vrai dire, la Grand'Place de Bruxelles n'est pas très ancienne; si on en excepte l'hôtel de ville, elle a été presque complètement réédifiée après le bombardement de 1695. Il est vrai que les maisons reconstruites ont été copiées sur le modèle de leurs devancières.

Examinons d'abord cette grande maison qu'on voit à droite de l'hôtel de ville et qui tient tout un côté de la place. Elle ne manque certes pas d'allure avec ses perrons, sa colonnade, sa balustrade, son aspect classique, très grand siècle. Cette maison, connue sous le nom de maison des ducs de Brabant, porte à la base de chaque pilastre un buste d'un de ces ducs. Mais si majestueuse qu'elle soit, combien je lui préfère ses voisines, dont le type flamand est si savoureux. Le style de Versailles a sa grandeur et sa beauté, mais il n'est à sa place, dirait M. de la Palisse, que dans la ville du grand Roi. M. de la Palisse est un homme de goût !

La vraie maison flamande — j'entends la maison luxueuse — n'est-ce pas cette jolie maison de la Balance dont la façade un peu précieuse contraste avec la façade à pilastres de sa voisine ? Quelle originalité dans cette architecture capricieuse ! Ils sont amusants, ces deux nègres accroupis qui supportent un balcon léger, encadré de cariatides reliées par deux amours qui tiennent une balance, d'où le nom de la maison. Avec un goût très sûr, on relève la tonalité un peu froide de la pierre par des plaqués

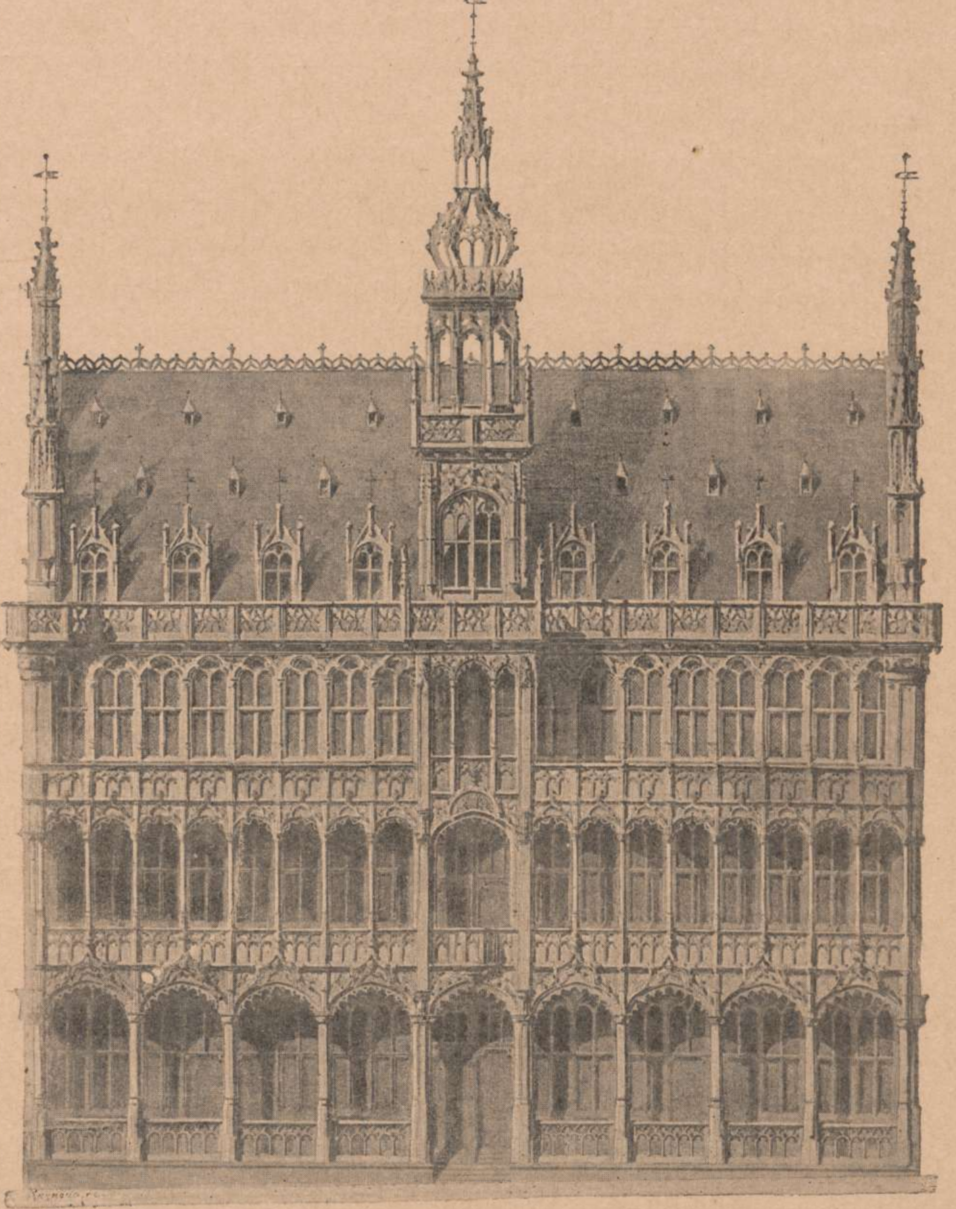
d'or dont l'éclat a été heureusement éteint par le grand air. Cette maison de la Balance est d'ailleurs très connue et mérite sa réputation.

Voici un groupe de maisons non moins curieuses. Les détails nous en sont donnés avec une scrupuleuse exactitude par les plans des reconstructions, lesquels d'ailleurs ont été fidèlement suivis. Ces dessins valent mieux que les descriptions les plus soignées. Que dirions-nous d'ailleurs de la maison des Trois-Couleurs, de la maison des Brasseurs, de la maison des Bouchers, de la maison de l'Étoile, sinon que ce sont là des petites merveilles d'élégance et d'ingéniosité ?

La plupart des grandes corporations bruxelloises ont ainsi leur maison, qui leur sert de local pour les réunions professionnelles ou simplement amicales. Voici, par exemple, la maison des Merciers, dénommée aussi maison du Renard, à cause d'un petit renard assis au-dessus de la porte d'entrée et qui est comme la signature de l'artiste auquel nous devons cette séduisante demeure. On remarquera au-dessus du balcon les statues de Dillens, réprésentant les cinq parties du monde. Au faîte de la maison apparaît la statue dorée de saint Nicolas. C'est un saint très populaire dans les régions du Nord. Dans la nuit du 5 au 6 décembre, jour de sa fête, les petits enfants belges reçoivent — dit la légende — la visite du bon saint qui leur apporte force jouets et bonbons.

La maison du Cornet, construite pour la corporation des bateliers, est originale avec son étage supérieur en forme de poupe de navire, la maison de la Louve, dont un bas-relief représente Romulus et Remus avec leur singulière nourrice ; la maison dite du Sac, construite avec les cotisations des ébénistes, des menuisiers et des tonneliers, comptent aussi parmi les plus belles de la place. La maison du Sac est d'une grande richesse. On l'a fort justement comparée à une grande armoire

flamande. La maison des Imprimeurs est ornée d'un médaillon représentant Gutenberg, Fust et Scheffer... Citons encore la



LA MAISON DU ROI. — LE PREMIER PROJET DE RECONSTRUCTION

maison du Pigeon, la maison des Peintres et des Arbalétriers, la maison de la Taupe, la maison de la Chaloupe — qui apparte-

nait jadis à la corporation des tailleurs, — la maison de la Bourse d'or. Ce groupe est, certes, le plus intéressant, mais de ce côté de la place l'attention est absorbée par la maison du Roi qui, au point de vue de la pureté des lignes, de la richesse ornementale, rivalise avec l'hôtel de ville.

Nous ne raconterons pas l'histoire de cet édifice qui semble destiné à quelque roi de la légende, roi qu'on imagine devisant d'art avec ses courtisans ou écoutant une sérénade, accoudé à un balcon finement sculpté... Rappelons simplement que la maison du Roi, première manière, fut commencée sous Charles-Quint. Mais l'édifice primitif a depuis longtemps disparu. Celui que nous admirons aujourd'hui se rattache au passé par son emplacement, son style, sa forme générale; cependant, il doit être considéré comme l'œuvre d'un de nos contemporains, l'architecte Jamaer.

Voici en quels termes un écrivain et un homme de goût — aujourd'hui versé dans la politique — M. Edgar Monteil décrit la maison du Roi, d'ailleurs vraiment royale :

« La maison du Roi, dans un autre style rappelle le palais Vendramin, ou mieux encore le palais d'Oro, à Venise ; elle a des contours comme ceux du mausolée de don Manuel, à Batalha. C'est un Alhambra de gothique fantaisie. La pierre blanche, mêlée à la pierre bleue des Écaussines, s'arrondit et se tord en volutes et en cordons gracieux. L'ornementation a été doublée par une galerie à chaque étage, comme si le dessin de l'antique façade eût semblé insuffisant pour donner la sensation de la guipure de pierre. On a remplacé les épis sur les pignons, sur les lucarnes également, par de petits personnages de bronze revêtus d'or pur ; leurs bannières servent de girouettes ; ils proclament la gloire éternelle de l'architecte Jamaer, ils montent, gnômes armés en preux, la garde autour du campanile... »

La maison du Roi, n'est d'ailleurs nullement l'habitation de

Léopold II. Cet édifice n'est pas assez vaste pour contenir les multiples services d'une cour, même d'une cour aussi simple que celle de Bruxelles. A la vérité, la maison du Roi n'a jamais été la maison de personne... Reliée à l'hôtel de ville par un souterrain qui pourrait rendre des services en cas d'émeute, elle sert aujourd'hui de musée communal. Mais qu'importent les collections de ce musée! La maison du Roi se suffit à elle-même et elle serait complètement vide qu'elle n'en serait pas moins considérée comme une des attractions de la belle capitale de la Belgique.

. . . .

Nous avons admiré comme il convenait la célèbre Grand'-Place de Bruxelles. Postons-nous maintenant au pied du beffroi de l'hôtel de ville et tâchons de surprendre, dans l'exercice de leurs fonctions, quelques types originaux de la rue.

Voici d'abord le Bruxellois, le vrai... Savez-vous à qui ressemblent les citoyens de la vieille cité brabançonne?

Je vous le donne en mille.

Ils ressemblent aux Marseillais! Parfaitement, les naturels de la rue de la Montagne-aux-Herbes-Potagères ont les allures bruyantes, le verbe haut et la gaieté communicative des indigènes de la Canebière.

Le Bruxellois est « zwanzeur ».

Qu'est-ce à dire?

Tout simplement qu'il aime à « zwanzer ».

Mais encore?

Eh bien! une « zwanze, » c'est une farce, une grosse plaisanterie, une joyeuse mystification.

Les Bruxellois — j'entends ceux de la vieille école — adorent se moquer de leurs contemporains. L'art de la « zwanze » est poussé par eux à ses dernières limites. L'ingénieux Vivier et l'illustre Lemice-Terrieux lui-même n'en eussent

pas remontré à ces bonshommes réjouis, qui, aux heures de loisir, vont boire une « chope » de faro ou de lambic dans quelque vieille taverne.

Blieft'r a geen warme pataten of sproks, heer?

Il s'agit de « patates » chaudes, c'est-à-dire de pommes de terre fort appétissantes ma foi que des petits négociants ambulants, très populaires à Bruxelles, vendent aux passants et aux consommateurs installés aux terrasses des cafés. Le matériel n'est pas compliqué : une marmite contenant des pommes de terre qu'un feu de braises entretient chaudes ; une bouteille... de sel ; un petit panier couvert d'une serviette, sur laquelle s'étalent des *sproks*, c'est-à-dire des petites sardines fumées.

Les « bedelaars » sont les mendiants autorisés. Ils sont plus pittoresques encore que nos mendiants parisiens, et cependant...

C'est aujourd'hui dimanche. La Grand'Place, avec ses étalages fleuris, son marché d'oiseaux et de pigeons, ses camelots remuants et braillards, a un aspect particulièrement curieux. C'est le jour où se réunissent les *Hondenmarchands*, c'est-à-dire les marchands de chiens. Parmi les esclaves à quatre pattes qui sont ainsi mis en vente, nous remarquerons de grands chiens robustes dont l'échine est dénudée par place... Ces pauvres bêtes sont des chiens de trait : vous pouvez en voir donnant du collier sous les voitures dss laitiers et des maraîchers. Mais ne vous attendrissez pas de trop : ce sont là des chiens entraînés et nourris pour résister à ce dur métier...

Sur la Grand'Place nous verrons passer de nombreuses voitures peinturlurées de marchands de glace plus ou moins à la vanille. Cette friandise est d'ailleurs servie par des commerçants qui ne sont pas, comme on dit, les premiers venus. A Paris, les rares marchands de glace que nous rencontrons poussent des charrettes minables... A Bruxelles, certaines voitures de « glaciers » ambulants constituent un véritable fond de commerce.

Le dernier cri est la grande et superbe voiture traînée par un cheval et sur laquelle est disposé un petit orchestrion. Aux sons de la valse de *Faust*, de *Cavalleria Rusticana*, ou de la *Valse bleue*,



LA MAISON DU ROI RECONSTRUITE PAR L'ARCHITECTE JAMAER, APRÈS SON COMPLET ACHÈVEMENT

que martèlent un tambour, une grosse caisse et des cymbales mécaniques, les « gourmets » dégustent leur friandise préférée.

Le Bruxellois de la « société » ou de la classe bourgeoise

parle de préférence le français. Certes, son accent n'est pas celui d'un sociétaire de la maison de Molière, mais enfin il parle facilement et connaît les finesses de notre langue.

A ce point de vue, le français a fait de grands progrès à Bruxelles depuis quelques années et il faut nous en féliciter, car la capitale belge est de par sa situation une ville flamande, c'est-à-dire germanique.

Le peuple continue à parler flamand, bien qu'il sache le plus souvent se faire comprendre en français. Quand il emploie notre langue, il emploie certaines expressions dont nos vaudevillistes ont abusé. Le fameux « savez-vous » bruxellois a fait rire des générations. A ce point de vue, les Bruxellois et en général les Belges sont très chatouilleux... Si moqueurs qu'ils soient par tempérament, ils n'admettent pas qu'on les raille.

Les Bruxellois surtout ont la tête près du bonnet et n'admettent pas qu'on dise : « A zwanzeur, zwanzeur et demi. »

L'un d'eux, auquel je parlais d'Aurélien Scholl, m'avoua qu'il détestait cet homme d'esprit.

Je lui demandai un jour la raison de cette antipathie.

— Scholl, me dit-il d'un ton amer, s'est moqué de la Belgique.

— Ah bah ! quand ? comment ?

Le Bruxellois ne voulut jamais me répéter le mot, le terrible mot, du célèbre chroniqueur.

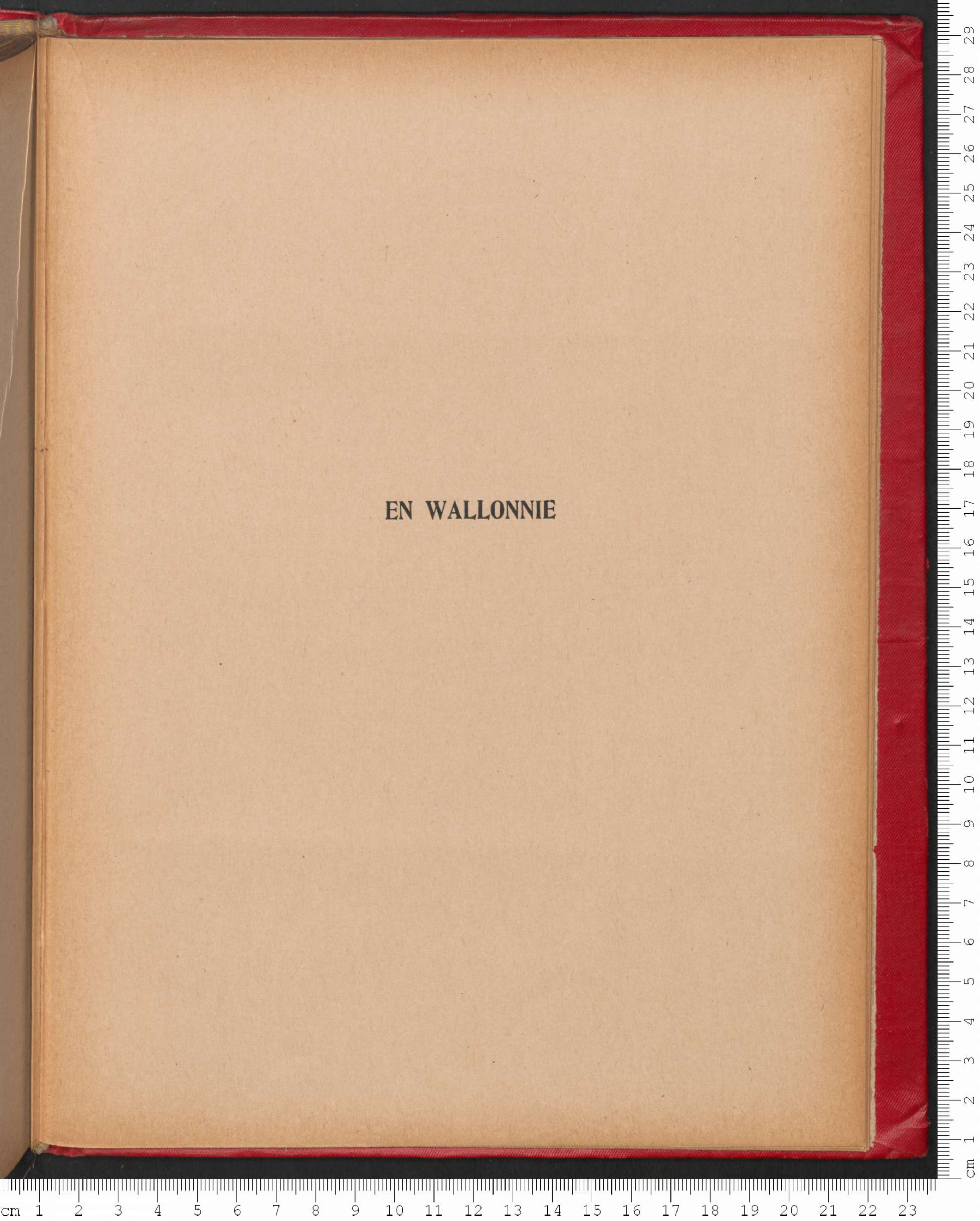
Ce mot, je l'ai retrouvé cependant. Le voici. On parlait de la guerre de 1870, et quelqu'un disait :

— Tout de même, si la Belgique s'en était mêlée !

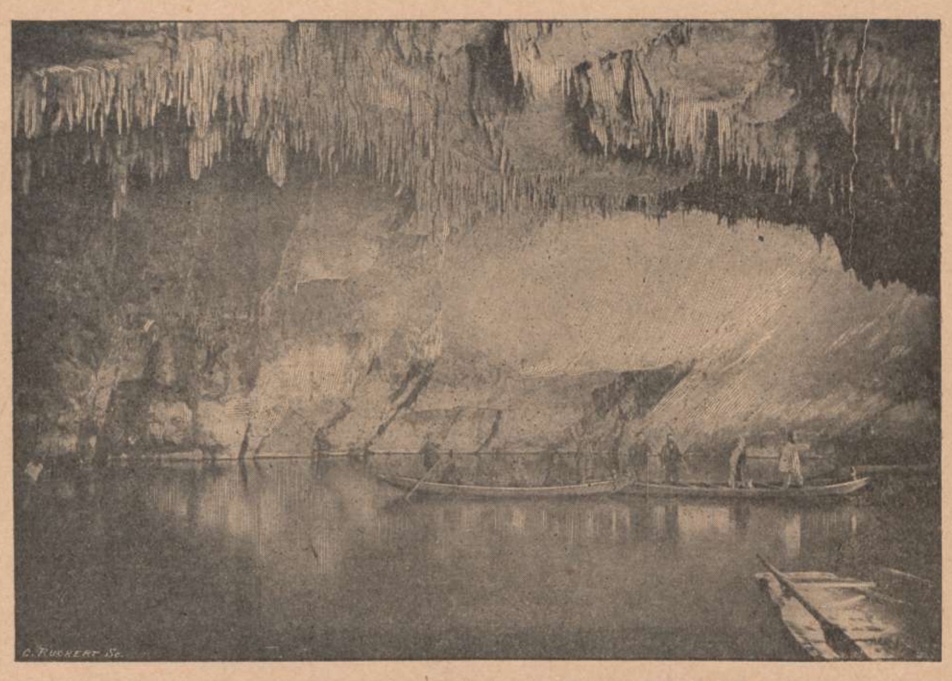
Et Scholl, l'œil embusqué derrière son monocle légendaire, de répondre en souriant :

— Bast ! il y avait la douane !

Ce n'était cependant pas méchant..



EN WALLONNIE



LES GROTTES DE HAN. — LE LAC DE L'EMBARQUEMENT

En Wallonnie

Du pays flamand, riche en œuvres d'art, en monuments superbes, en souvenirs historiques, de la Flandre calme et douce que bercent les refrains légers des carillons, nous passons au pays wallon...

Le pays wallon, la Wallonnie, est la région française de la Belgique.

Les habitants de cette région ne sont pas, comme les Flamands, des Germains blonds et hauts de taille; ils sont petits, bruns, remuants et joyeux. Ce sont de véritables Français.

Leur langue maternelle est la nôtre. Ils n'en connaissent pas d'autres et éprouvent autant de difficultés que nous-mêmes à apprendre les langues étrangères.

Cependant, à part les personnes appartenant à ce qu'il est convenu d'appeler la « société », les habitants de la partie méridionale de la Belgique parlent un patois sonore et musical, le wallon. Le wallon se rattache au vieux français et comporte beaucoup de mots latins. A vrai dire, c'est mieux qu'un patois... Le wallon a ses écrivains, ses poètes, son théâtre. Dédaigné jusqu'en ces derniers temps par les personnes instruites, il est actuellement en pleine renaissance. Chaque année, de nombreux ouvrages, romans, vers, études diverses, etc., etc., paraissent en wallon. A la Chambre même, des députés ont pris la parole en wallon et le *Moniteur officiel* a reproduit leurs discours tels qu'ils avaient été prononcés.

Cette résurrection du wallon en tant que langue littéraire est la revanche de la Wallonnie sur les « flamingants », c'est-à-dire les partisans du flamand pour tous. Les flamingants sont des intransigeants qui, pour la plupart, détestent la France et la culture française. Rangeons-nous donc du côté des Wallons qui, en Belgique, représentent nos tendances et nos aspirations.

La Wallonnie ne possède pas autant de monuments que la Flandre. Nous ne trouverons pas chez elle des hôtels de ville gothiques, des beffrois ajourés, des maisons plaquées d'or...

La Wallonnie a une histoire, elle aussi, comme tous les peuples qui n'ont pas été heureux; mais les souvenirs qui lui en restent n'ont pas la valeur artistique de ceux qui redisent aujourd'hui la grandeur et la gloire de la vieille Flandre.

Mais si la Wallonnie n'est pas aussi riche en somptueuses architectures, elle présente une plus grande beauté naturelle que le pays flamand.

La Flandre n'est guère qu'une immense plaine se déroulant en horizons bleuâtres jusqu'à la mer. Cette étendue, couverte d'une brume rarement dissipée par le soleil, n'est coupée que

par des canaux qui se prolongent en lignes droites, entre d'interminables rangées de peupliers. Aucune aspérité ne trouble la monotonie de ce pays mélancolique. Le regard ne rencontre que des arbres, des moulins à vent et des clochers. Un ennui profond pèse sur la plaine flamande.

La Wallonnie est, au contraire, très accidentée. La Meuse qui la traverse de bout en bout s'encastre entre de hautes parois de roches, entre des montagnes tourmentées... Des vallons se creusent où se nichent des villes et des villages aux toits d'ardoises. Sur les flancs des collines, des carrières, des mines poursuivent un labeur incessant. Plus bas, dans la province de Namur, dans le Luxembourg, la nature est encore sauvage: ce sont de vastes forêts qui couvrent de vastes étendues de leurs verdures sombres.

La Wallonnie offre aux regards des paysages variés: ce n'est plus l'air lourd et triste de la Flandre... Le ciel est clair, l'azur léger. Pas partout cependant, car de la frontière française à Liège, tout le long de la Sambre sinueuse et de la Meuse large et lente, c'est le « Pays noir », le pays du charbon et du fer. Visions apocalyptiques, que celles-là! Le jour, des constructions étranges se profilent sur le ciel... Poutres énormes, poulies énormes, roues tournoyantes, cheminées couronnées d'un panache que le vent disperse, s'enchevêtrent et donnent à la région l'aspect d'une immense usine. De ci de là, des monceaux de houille découpent leurs silhouettes pointues qu'escaladent des hommes au visage noirci. Le long des voies étroites, des wagonnets de combustible roulent, poussés par des femmes curieusement coiffées d'un turban aux couleurs vives. Ce turban protège leurs cheveux contre la tenace poussière de charbon et n'est pas un « vain artifice de la coquetterie ». Les villages sont enfumés et maussades; les maisons ouvrières forment des rangées rectilignes. Elles seraient



LA MOSQUÉE

lugubres, avec leurs façades de lignes noircies, leur absence totale d'élégance, leur aspect de geôles, si d'innombrables enfants à têtes blondes ne les égayaient.

Le soir, le voyageur qu'emporte le train rapide, peut se croire transporté en plein enfer. A droite et à gauche du wagon, ce ne sont que rougeoiements d'incendie. Des cheminées des hauts fourneaux s'échappent des flammes et des étincelles; on voit des hommes à demi nus travailler, semble-t-il, en plein feu, tirant des brassiers de longues barres de fer rougies, des rails que modèlent des marteaux carillonnants.

C'est bien là le Pays noir, le pays de la houille et des métaux. Pas de fleurs, pas de verdure, pas de facile poésie... Vulcain règne ici sans partage. Et le spectacle de cette activité incessante, de cette lutte contre la matière rebelle, a je ne sais quelle saisissante grandeur.

Faut-il plaindre les ouvriers qui travaillent dans la four-

naise, les mineurs qui descendent au fond de la fosse pour arracher à la terre le charbon indispensable à notre civilisation?

Non... Fondeurs et houilleurs sont contents de leur sort. C'est si vrai que les mineurs méprisent un peu le restant de l'humanité. Ils ont, au plus haut point, la fierté de leur profes-



L'ALHAMBRA

sion. Mineurs de père en fils depuis l'époque du légendaire Hullos, ils aiment la terre noire à laquelle, vivants, ils se confient.

Mais, comme la mer, la terre a ses traîtrises, ses lâchetés. Souvent dans les « cowns », dans les cités ouvrières, retentit le cri terrible :

— Le grisou! le grisou!

Et aussitôt l'épouvante se peint sur les visages.

On se précipite vers la mine; les mères, les femmes, les filles forment un cercle difficilement maintenu autour de l'ouverture de la fosse, la gueule du monstre mangeur d'hommes.

Le grisou, est un gaz hypocrite qui, soudain, fait explosion, broie les mineurs et produit des éboulements le plus souvent irréparables. Sauve qui peut! Mais combien de ceux qui sont ensevelis à huit cents, à mille mètres sous terre, peuvent s'échapper? Les uns sont tués net, ce sont les plus heureux. Les autres sont ensevelis vivants dans quelque galerie bouchée par un éboulement. Et alors c'est la mort lente, la mort affreuse entre toutes les morts.

Les Ardennes belges, prolongement des Ardennes françaises, sont la plus jolie région de la Wallonnie. Les industries du Pays noir y sont inconnues... La nature y a gardé sa beauté, son charme primitif. Alors que le restant de la Belgique est très peuplé, très moderne, les Ardennes ont conservé les traditions du bon vieux temps. Des petites villes, encadrées de forêts, y mènent une existence tranquille et douce. Elles ignorent le vacarme des usines, elles ne respirent pas de nauséabondes fumées.

La perle des Ardennes est Spa, la ville d'eaux bien connue où se rendent chaque été de nombreux Français. Mais Spa est raffiné et mondain; vous n'y trouverez pas le pittoresque des vraies Ardennes, celles qu'il faut aller visiter au hasard des routes défoncées, des sentes perdues au cœur des forêts où, l'hiver, les disciples de saint Hubert chassent le cerf et le sanglier.

La capitale de la Wallonnie est Liège, l'antique cité des Princes-Évêques, qui mire ses toits d'ardoises bleues dans la Meuse aux eaux limpides. Liège est une ville essentiellement industrielle. De loin, on l'aperçoit couronnée de la fumée grise qui s'échappe d'innombrables usines. Et cependant, la patrie de Grétry, est une cité souriante et fraîche. Elle est aussi la plus française des villes de Belgique, encore qu'une école d'écrivains s'y soit formée pour cultiver le wallon et lui donner une forme littéraire.

Faut-il parler aussi de Verviers, dernière station de langue française avant la frontière allemande, de Namur qui éparpille ses maisons roses au pied d'une orgueilleuse mais inutile citadelle, de Charleroi, la capitale du charbon, de Dinant qui s'enorgueillit de sa célèbre « Roche à Bayard »?.. Toutes ces villes sont aimablement hospitalières. Dans cette Belgique où l'Allemagne favorise le mouvement flamingant, elles gardent amoureusement la langue et les habitudes françaises.

La Wallonnie est pauvre, avons-nous dit, en monuments, en œuvres d'art... Il faut dire que contrairement à la Flandre, patrie de tant de glorieux peintres, elle n'a pas produit d'artistes. Elle fabrique des machines, des chaudières, extrait du charbon et des minerais, mais s'intéresse peu aux choses de l'art. Il est vrai que depuis quelques années un mouvement de réaction se dessine contre l'industrialisme tyrannique. Quelques sculpteurs, quelques peintres, quelques poètes se sont formés... Certes ce n'est là que l'embryon d'une école. Mais attendons : petit poisson deviendra grand...

Nous ne pouvons — on le conçoit — décrire toutes les beautés naturelles de la Wallonnie.

Il nous faudrait de longues pages pour dépeindre le caractère sauvage des gorges rocheuses dans lesquelles se déroule la Meuse paresseuse de Dinant à Namur. Cette partie de la province de Namur est d'ailleurs parcourue chaque été par de nombreux excursionnistes. Des bateaux de plaisance accomplissent même ce trajet à certains jours et à certaines heures et permettent, dans des conditions très économiques, d'admirer une série de sites dignes d'inspirer les peintres et les poètes.

C'est encore la vallée de la Vesdre, de Liège à Verviers : la Vesdre, sinueuse, passe au pied de collines aux lignes heurtées, reflète l'antique chapelle de Chèvremont; ce sont les Hautes-Fagnes, que l'on imaginerait peuplées de hordes sauvages;

c'est la vallée de la Semoy que surplombe l'antique forteresse de Bouillon, patrie du premier roi de Jérusalem; c'est l'Entre-Sambre-et-Meuse, dont l'histoire est liée par d'épiques souvenirs à l'histoire de notre Révolution; c'est la route de Liège à Spa, avec la coquette station de Chaudfontaine et un ancien château fort, témoins vénérables des grandes luttes de jadis...

Mais choisissons. Nous irons visiter les grottes de Han.

Les grottes de Han constituent une des principales attractions de la Belgique. Elles sont, en effet, uniques tant par leurs dimensions que par leur caractère absolument fantastique. C'est à ce point que pour en faciliter la visite, les compagnies de chemins de fer organisent chaque été des trains de plaisir. La compagnie du Nord est des plus fidèles à cette tradition, et ses actionnaires ne s'en plaignent pas!

Les grottes de Han sont voisines de Dinant. Dinant, vieille ville flanquée d'une forteresse, d'ailleurs déclassée, est fière, ainsi que nous l'avons dit, d'une roche appelée la « Roche à Bayard » et affectant la forme assez inattendue d'un doigt gigantesque qui sortirait du sol.

Pour aller de Dinant aux grottes de Han, il faut passer par Anseremme et Étrave. De cette localité, on se rend aux grottes soit à pied, soit en voiture.

Nous voici à l'entrée de la grotte. N'entre pas qui veut! Il faut exhiber un billet et les billets coûtent six francs, huit francs avec l'électricité. Comme vous le voyez, c'est assez cher!

Il est vrai que l'exploitation des grottes de Han est une affaire purement commerciale, et une bonne affaire! Jugez-en : les grottes, découvertes en 1814, ont été achetées 800.000 francs. Or, il y passe vingt mille touristes, bon an, mal an. Faites le calcul et vous verrez que les actionnaires des grottes de Han n'ont pas fait un mauvais placement.

Les grottes de Han sont pourvues de tout le confort moderne : elles sont éclairées à l'électricité !

Vous me direz :

— Mais cette électricité gâte le caractère sauvage des grottes !

Pas le moins du monde ! L'électricité ajoute, au contraire, avec sa lumière crue, à la beauté tourmentée de ces roches gigantesques dont les anfractuosités apparaissent nettement définies. Les stalactites miroitent comme des pendentifs de cristal ; l'eau calme des lacs ou tumultueuse de la Lesse scintille, éblouissante... Toutes les excursions ne se font pas à la lumière électrique. Beaucoup sont faites à la lumière du naphte, cette lumière plaît aux amateurs de mystère et d'horreur qui vont chercher des sensations nouvelles dans les sombres arcanes des grottes de Han.

Avant le départ, les guides montrent le gouffre où tombe la Lesse. C'est un avant-goût de terreur qui impressionne vivement les personnes sensibles. On se penche en tremblant sur ce trou et l'on écoute le bruit de la cascade sur les rochers souterrains.

En pénétrant dans les grottes, il semble qu'on soit transporté dans le royaume des ombres. C'est un décor fantastique, inoubliable... A la lumière du naphte, des silhouettes étranges apparaissent. Sont-ce des géants, des animaux diaboliques, des êtres mystérieux et redoutables, qui vont punir les téméraires, coupables d'avoir voulu connaître les secrets de l'antre ? Non, il s'agit de rochers que la capricieuse nature a modelés au cours d'innombrables siècles. De toutes parts, l'eau calcaire tombe goutte à goutte, créant patiemment des stalactites et des stalagmites, construisant ainsi, à force d'années, des flèches, des dômes, des colonnades, des mosquées féeriques.

Pendant des heures, on marche ou l'on s'abandonne à la promenade de bateaux qui glissent sur l'eau noire.

Les guides connaissent naturellement tous les secrets de la grotte. Ils sont initiés aux mystères de ce royaume de l'ombre et du silence. Suivons notre guide sans prétendre nous isoler pour mieux goûter la splendeur terrifiante des vastes salles souterraines.

Un visiteur, M. Léon Berthaut, fut moins prudent. Il se sépara de son guide et de ses compagnons « afin de garder, dit-il, une impression toute personnelle de cette excursion ».

Mal lui en prit... La lumière du naphte disparut. Et M. Léon Berthaut raconte ainsi ses impressions :

« Ma situation devint alors réellement grave ; je pouvais quitter le bon chemin, m'engager sur une pente, tomber, me blesser grièvement. Je me rappelais que dans la « salle du Trône », il y avait une montée vers un siège rocheux d'où la lampe de l'enfant paraissait semblable, si haut et si loin, à une étoile de l'infini... Si je venais à glisser sur un de ces escarpements, je pouvais me broyer contre les rocs d'en bas. Je n'osais avancer.

« Il y avait bien un moyen de me tirer d'affaire ; c'était de crier, d'appeler. Il était certain que dans le choc des échos, le guide ne comprendrait pas mes paroles, mais du moins aurais-je attiré son attention.

« L'amour-propre me retint... »

Tâtonnant toujours, M. Berthaut marchait et il lui semblait que des heures s'étaient écoulées depuis le moment où il s'était trouvé seul. Un bruit d'eaux courantes l'avertit que la rivière n'était pas loin.

« Pourvu que je n'allasse point dégringoler dans la Lesse... j'avais beau me raidir contre l'effroi, j'avais peur tout de même, et, plus que la crainte de la mort, cette idée me poursuivait : quelle inquiétude, puis quelle détresse dans ma famille, en ne me voyant pas rentrer de ce voyage d'études, qui devait être aussi un voyage de plaisir ! »

Or, voilà que l'imprudent amateur d' « impressions toutes personnelles » entend derrière lui un bruit de pas.

« Ce n'était pas l'heure d'une seconde visite ; par conséquent, l'homme qui venait sur mes talons ne pouvait être que l'individu aperçu par moi dans le dernier regard jeté sur le monde extérieur, avant de m'engager sous terre. Pourquoi m'avait-il suivi de l'œil, cet homme dont j'avais vu la silhouette se découper sur le paysage gris et triste du soir ? En vérité, ces lieux étranges et déserts, avec ces grottes vastes et profondes que venaient d'admirer tant de riches touristes, ces lieux étaient favorables à l'audace des malfaiteurs comme un défilé des Abruzzes à la rapacité des montagnards italiens... »



LE DÉBARQUEMENT

M. Berthaut éprouva des angoisses bien justifiées. Cependant au moment où il croyait arriver au port, c'est-à-dire à la

sortie, un écroulement formidable ébranla les voûtes, fit tressaillir les piliers, secoua les rocs du chemin.

« Je crus que le cataclysme entrevu en imagination s'était enfin réalisé, et que, n'ayant pas été broyé dans l'effondrement formidable, j'allais être surpris et enfermé vivant dans l'énorme tombeau... Le bruit, dont les ondes me semblaient avoir passé en rafales devant moi, s'éloignait par bonds en arrière, diminuant d'intensité à chaque bond. Que pouvait-il bien se passer ?

Il se passait tout simplement que le visiteur avait été effrayé par le coup de canon régulièrement tiré à la sortie, lorsque les visiteurs veulent en entendre la détonation sous les voûtes.

Faut-il dire que cette aventure se termina sans encombre ? M. Berthaut retrouva des guides et sortit de la grotte où il avait, en effet, éprouvé des sensations bien personnelles.

Mieux vaut s'en rapporter à la sagesse, à la prudence des guides. On parcourt ainsi sans danger ces catacombes naturelles dont les points les plus réputés sont le grand lac d'embarquement ; l'Alhambra où l'on a eu tort d'installer des mannequins baroques ; la Mosquée, qui, avec ses stalactites, ses colonnettes, ses voûtes capricieuses rappelle bien, en effet, l'architecture musulmane ; la salle du Trône, etc...

Pendant plusieurs heures, on va, d'ailleurs, de merveille en merveille... Certaines salles creusées par la nature dans le roc sont vraiment grandioses et on ne les regarde pas sans stupeur.

C'est en somme une excursion très attrayante et peu banale. L'essentiel est d'avoir de bons jarrets et de ne pas être trop peureux.

J'aime à croire que vous réunissez ces conditions.

. . . .

Il est d'autres visites que j'aurais voulu faire, à travers

la Belgique, en votre compagnie. Quoi de plus intéressant, par exemple, que cette cité ouvrière, cet autre Creusot qui a nom Seraing? Seraing, fondé par un Anglais, n'est qu'une vaste usine comportant trente mille ouvriers. C'est la ville du fer et de l'acier... On n'y entend que le vacarme des machines, le bruit formidable des marteaux-pilons broyant d'énormes masses de métal.

J'aurais voulu vous conduire dans des souterrains plus curieux encore peut-être que les grottes de Han, dans ces mines où des hommes — et des femmes — travaillent de longues heures, malgré une chaleur accablante.

La Belgique est la terre du labeur par excellence. C'est dire qu'on peut y faire ample moisson d'observations et d'enseignements.

Aussi bien, nous y reviendrons un jour.



TABLE





Paris. — Imp. Paul Dupont, 144, rue Montmartre, 2e Arrt. — 413.9.05 (Cl.).

